



LES CRÉOLES


OU

LA VIE AUX ANTILLES.

PAR

J. LEVILLOUX

(DE LA MARTINIQUE).



1^{er} VOLUME.

PARIS.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 3 BIS.

— 1835. —

J'ens de vous sauver la vie dans cette lamuseuse boîte
bords du Niemen; m'ont donné le droit de vous
française; et, malgré les principes que vous avez
propos je n'ai pris la parole.

ROSINSKI.

Pardou, mon vieil ami, tu as raison; j's suis un peu mauva

sujet;... mais, aujourd'hui... oh! assurément, tu le

trompes. A peine arrivé au château, l'éloge d'une femme qui,

dit-on, est folle par amour, est dans toutes les bouches....

on la dit jeune, aimable, autant que belle.... Cette infor-

tunée vit très-retirée.... Quoi de plus naturel que de s'inté-

resser au sort d'une femme charmante et malheureuse? Elle est

venue s'établir sur mes domaines.... retiens bien cela, Sta-

nislas; il est du devoir d'un homme généreux de chercher

toujours à secourir ses semblables; et si je veux adoucir les

maux de cette jeune victime du sort, c'est pour remplir cette

loi qui doit être gravée dans tous les cœurs.

STANISLAS, *à part.*

Dieu le veuille!

ROSINSKI.

Eh bien! ces renseignements?

STANISLAS.

Ma foi, mon colonel, j'ai vu la vieille gouvernante, je lui

ai dit que M. de Rosinski, propriétaire de ce domaine, désirait

lui parler: à votre nom, elle a paru un peu saisie.... et cela

m'a semblé naturel, c'est une femme.

ROSINSKI, *impatiente.*

Enfin!

STANISLAS.

Enfin, comme j'ai craint de vous rapporter ses réponses

tout de travers, je lui ai dit de vous parler. Elle-même vient

en ces lieux, la voilà.... je vous laisse, et vais voir si les

hussards observent bien la discipline.

(*Il entre dans la tente en haussant les épaules.*)

SCÈNE X.

ROSINSKI, BERTHE.

BERTHE, *arrivant, et sans voir le*

Mon colonel veut vous voir, m'a dit ce

troussant sa moustache. Je ne pouvais pas

le compte.... On le dit si méchant.... il sejourne

femmes... j'ai le frisson.

La pagination se poursuit de la
 Préface au texte, avec erreur
 de numérotation (p. 2 au lieu de p. 12)
 Une autre erreur de numérotation est
 indiquée à la Table (p. 33 à 48)
 Une troisième erreur existe p. 322
 (222 au lieu de 322)

LES CRÉOLES.

N'oublie pas que des opinions et des doctrines, quelque séduisantes qu'elles puissent être, ne pourront jamais *forcer la main aux préjugés*...

N'oublie jamais que, dans un pays de *privilèges*, une brillante éducation est, pour l'homme de la caste inférieure, le présent le plus funeste. Sa taille ne se rehausse que pour se briser contre la voûte de fer, mesure inexorable de sa petitesse....

(Conseils d'une mère à un jeune enthousiaste.)

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
Faub. Poissonnière, 1.

LES CRÉOLES

OU

LA VIE AUX ANTILLES.

PAR

J. LEVILLOUX

(DE LA MARTINIQUE).



1^{er} VOLUME.

PARIS.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 3 BIS.

— 1835. —

PRÉFACE.

Bacon dit quelque part : « Les préfaces , les » excuses et autres discours adressés aux lecteurs » sont une grande perte de temps ; et bien qu'ils » paraissent inspirés par la modestie , ils n'en sont » pas moins de la vanterie. Mais prenez garde , » ajoute ce grand philosophe , d'entrer trop vite en » matière quand il y a quelque obstacle ou obstruc- » tion dans l'intelligence des hommes , car alors ces » préventions de l'esprit exigent toujours une pré- » face au discours , espèce de fomentation nécessaire » pour faire pénétrer l'onguent dans les chairs. »

Lecteur , l'obstruction de l'intelligence est ici l'étrangeté du sujet. Il est donc indispensable , pour la compréhension de cet ouvrage , de présenter aux

Européens une esquisse succincte de l'état social des Antilles, à partir du commencement de la révolution française, qui, en le modifiant dans le sens de ses doctrines, lui fit perdre une partie de sa puissante originalité. D'abord 89 ayant atteint, en moins de trois ans, l'âge des fougueuses passions, sentit le besoin d'entreprendre son tour du monde. Les principes voyageurs de la révolution passèrent comme un ouragan sur cette terre de privilèges et d'esclavage, semant quelques idées fécondes pour l'avenir, et laissant une grande ruine, monument de leur invasion. Saint-Domingue, jadis riche, galion de France ancré au milieu des mers de l'Amérique, n'est plus qu'une carcasse démantée et à moitié déserte. Depuis, l'action constante de la presse et de la tribune des métropoles, a conquis légalement dans les petites Antilles ce que la révolution avait entrepris avec violence. Depuis dix-sept ans, de nombreuses générations de créoles visitant les collèges et les universités d'Europe, ont perdu, par le frottement, les aspérités sauvages qui distinguaient leur caractère. Elles sont devenues, au contact des frères de la mère-patrie, plus pénétrables aux idées

du progrès, plus flexibles aux mains du législateur. L'œuvre d'émancipation politique de la race de couleur est accompli ; celle-ci ayant atteint le but de son ambition dépose cette aigreur passionnée qu'explique tout état de lutte, et chez elle aussi ont circulé les vivifiantes lumières de l'instruction. L'esclavage des noirs est modifié.

Voilà ce qu'a fait la pensée de la révolution. Mais les mœurs, créations laborieuses du temps, ne peuvent s'effacer que sous sa main. Elles résistent encore dans les usages et dans les rapports sociaux, quand les principes politiques qui doivent les transformer règnent déjà dans les esprits. Aussi, les mœurs coloniales, avec leurs préjugés exclusifs, leurs antipathies de races et toutes leurs tragiques passions, vivent-elles toujours palpitantes d'énergie.

C'est là ce que j'ai essayé de reproduire au sein d'une pittoresque et vigoureuse nature, sous le plus beau soleil qui ait jamais éclairé le ciel et enflammé le sang des hommes. J'ai choisi l'époque où rien n'était changé, où tout était encore vierge aux Antilles, époque contemporaine de la révolution qui commençait à projeter quelques lueurs inquiétantes

jusque dans le Nouveau-Monde ; c'était la dernière période de l'ancien régime colonial. Aussi suffira-t-il d'indiquer rapidement les situations respectives, les caractères et les physionomies qui composaient à la fin du dix-huitième siècle, comme de nos jours, la population des charmantes îles situées à l'entrée de la mer des Caraïbes.

Les premiers, par la richesse, l'éducation et l'autorité, sont les créoles, descendants des colons européens : intelligences légères, en général incultes, mais vives, pénétrantes, enthousiastes du merveilleux, dédaigneuses des connaissances philosophiques de l'Europe ; caractères hautains, emportés, mais intrépides jusqu'à la témérité, généreux, hospitaliers et faciles en affaires. Ils se prévalent de la noblesse de la couleur blanche.

Ensuite viennent les mulâtres libres, nés du commerce des blancs et des négresses : affranchis ambitieux des droits politiques et de l'égalité sociale ; hommes aux passions fortes, d'une nature hardie, participant à la fois des qualités intellectuelles des blans et de la vigueur corporelle des

noirs, ils aspirent sans cesse à fonder pour leur compte, sur les ruines des privilèges du créole.

Les noirs esclaves sont les plus nombreux ; mais ignorans , superstitieux , rusés par nécessité, susceptibles de dévouemens sublimes et d'atroces cruautés, doués d'une imagination poétique et affectant souvent une stupidité calculée, ils ont tous les vices qu'engendre l'esclavage à côté de plusieurs vertus qu'on est surpris de rencontrer dans cet état de dégradation. Le nègre par lui-même n'a aucun plan d'avenir ; il n'a qu'une force d'inertie, il ne comprend que la destruction aussi funeste à ses semblables qu'à son maître. De là ce vaste système d'empoisonnement transmis par tradition, exercé, autant par habitude que par haine, et qui ravage la population des Antilles comme une peste permanente.

Du haut du privilège les blancs laissent tomber le mépris sur les mulâtres, hommes pétris de leur sang. Ceux-ci humiliés de leur infériorité, lancent à leurs pères la haine de l'envie et se vengent sur les noirs de la nuance dégradante d'épiderme dont ils sont héritiers. De leur côté les nègres reconnais-

sant la supériorité des blancs , repoussant les prétentions de la classe de couleur, conspirent contre les uns parce qu'ils sont maîtres , et haïssent les autres parce qu'ils aspirent à le devenir.

Du croisement et du choc de ces passions naît l'intérêt du drame.

Quelquefois j'ai cru devoir conserver aux singulières superstitions et aux pensées naïves des noirs, le patois , barbare il est vrai , mais expressif, de ces hommes-enfans. Que le lecteur se tienne donc en garde contre la première impression que produiront ces tournures peu classiques. Qu'il songe qu'en cela j'ai pour exemple et pour excuse de nombreux précédens acceptés du public.



des sociétés humaines appelées nations, dont
 chacun a ses allures, ses mœurs, ses destinées.
 ardens et étourdis, les uns s'exercent au brave
 jeu de barres; d'autres, gourmets, gastronomes,
 tout retourne la guerre : ce sont les copieux.
 Cour-ci, pacifiques et gais, le font courir vers
 la terre, suivent d'un œil attentif, avec les émo-
 tions de la crainte et de l'espérance, tous les
 mouvements des flottes qu'ils font voler à leurs
 pieds. Et s'ils ne sont troublés que par quelques

I.

Le Collège.

Un matin, c'était au mois de juin 1786, la
 cloche du collège de Navarre venait de sonner
 l'heure de la récréation. Déjà les vastes cours of-
 frent le spectacle animé de groupes nombreux se
 livrant à des jeux divers, images en miniature

des sociétés humaines appelées nations, dont chacune a ses allures, ses mœurs, ses destinées. Ardents et étourdis, les uns s'exercent au brave jeu de barres; attaques, poursuites, prisonniers, tout retrace la guerre: ce sont les conquérans. Ceux-ci, pacifiques et patiens, le front courbé vers la terre, suivent d'un œil attentif, avec les émotions de la crainte et de l'espérance, tous les mouvemens des billes qu'ils font rouler à leurs pieds. Le silence n'est troublé que par quelques cris de triomphe, ou par des blasphèmes bientôt étouffés par le regard sévère d'un régent. Qui ne reconnaît là le génie des peuples trafiquans! Voyez ce petit groupe d'amis qui se promènent à l'écart en se tenant par le bras. Leurs âmes, déjà épanouies au souffle du monde, rêvent cette société qui les attend, et dont elles écoutent avec curiosité le murmure lointain qui vient expirer à la porte de leur retraite. Ces enfans pleins de candeur confient leurs espérances à l'avenir, comme ils confient de frêles vaisseaux aux flots agités sans en connaître toute la force; le naufrage les

attend : ce sont les penseurs , les poètes , les jouets de la fortune. La foule insouciante , aux yeux brillans , aux joues relevées par le rire franc du cœur , ne songeant qu'à jouir , qu'à s'ébattre , devorent les momens de liberté et de plaisir : c'est le troupeau du genre humain qui rappelle ces vers de Grey , dont la prose ne peut rendre tout le charme : *Hélas ! ignorant leurs destinées , les petites victimes folâtrent , sans conscience des maux à venir , sans soucis au-delà du présent.*

Bientôt les jeux cessent ; on a vu le recteur s'avancer au milieu des élèves. Un cercle se forme autour de lui ; les regards se portent avec timidité et respect sur sa figure vénérable. Il tient par la main un jeune garçon qu'accompagne son père. Les physionomies étrangères des nouveaux venus excitent la naïve attention des écoliers. Le plus jeune surtout est remarquable par la pâleur de sa peau ; mais des traits réguliers , des cheveux lisses et noirs , des yeux de même couleur et pleins de feu , relèvent la fadeur de son teint , et donnent à sa physionomie une chaleureuse expression.

« Mes enfans, dit le recteur, je vous présente
» un nouveau camarade. Son pays est éloigné,
» et bientôt seul en France, il aura besoin de
» toute votre amitié. »

Déjà les espiègles préparaient quelques tours pour la bienvenue, et se communiquaient leurs observations malignes.

« Monsieur Briolan, continua le recteur, voici
» un compatriote que je vous recommande ; il
» est, comme vous, des Antilles. »

Aussitôt, du groupe des amis penseurs dont nous avons parlé plus haut, sort un jeune homme de bonne mine. Son regard annonce l'assurance que donne, dans le premier âge, l'habitude du commandement. Mais une teinte de mélancolie répandue sur sa figure, en tempère la fierté. Sans paraître intimidé, comme ses camarades, par la présence du recteur, il s'avance, prend la main du nouveau venu et le conduit au milieu de ses camarades en lui demandant son nom.

« Estève », lui répond le père pour son fils qui garde le silence en rougissant, et il ajoute

d'une voix émue : « Je vous demande de l'aider et de le traiter comme votre frère ; il est plus jeune que vous , prêtez - lui votre appui , pour l'amour de notre patrie lointaine. » En parlant ainsi, ce tendre père pressait son jeune enfant sur son sein. Une larmemouillait ses joues brûlées par le soleil, et une étrange émotion semblait agiter son âme.

Estève était né dans la grande et riche colonie de la Jamaïque, d'une belle *métive* (1) qui mourut en lui donnant le jour. Ce premier malheur fut l'origine de sa vie de souffrances. N'ayant plus dans la mère la preuve vivante de la couleur d'Estève, O'Reilly, son père, songea alors à lui donner une éducation digne de l'héritier de sa brillante fortune. Mais à quoi lui auraient servi ces ornemens de l'esprit, dans la situation inférieure où le plaçaient son sang mêlé et les préjugés de la société coloniale. Ainsi, la plus chère pensée

(1) Née d'une mulâtresse et d'un blanc , nuance qui se confond avec le sang européen.

d'O'Reilly était d'élever le *métis* au rang des blancs.

Au bout de quelques années, il résolut de mettre à exécution son projet favori. Avant de conduire son fils en France, il transporta ses richesses dans une des petites Antilles, où le secret de la naissance d'Estève devait rester impénétrable; et pour écarter des témoins dangereux, il avait eu soin de vendre tous ses esclaves, excepté un jeune nègre, frère de lait de son fils.

Le nouvel ami de notre *métis*, Briolan, était depuis plusieurs années au collège : son père, planteur à la Guadeloupe, avait envoyé son fils, jeune, en France, y puiser ces belles connaissances qui, à cette époque, se rencontraient rarement aux colonies. Briolan, esprit enthousiaste et généreux, ne tarda pas à refondre son caractère et ses habitudes créoles sous l'influence des idées philosophiques qui dominaient la société à la fin du dix-huitième siècle. Les esprits étaient alors frappés de ce malaise qui précède toujours les grandes crises. Les hommes sentaient le vieux

monde s'abimer sous leurs pieds et se jetaient déjà vers cet avenir si prochain où devait se reconstruire une nouvelle société. Dans ces momens solennels , quelles âmes généreuses ne sentaient l'enthousiasme ! Partout s'infiltraient les fécondes pensées de régénération , dans les camps , dans les cloîtres , dans les châteaux et même dans les collèges. La jeunesse , dont la fraîche imagination coule plus limpide et reflète toutes les pensées élevées , qui , souvent , à force de cœur , devine les résultats de l'expérience , la jeunesse se nourrissait de ces espérances , et croyait aux nouvelles prophéties ; enfin seule elle pouvait combler , comme un holocauste , le gouffre immense de notre révolution. Génération sublime , qui , déshéritée de toutes les croyances consolatrices de l'humanité , acceptant toutes les douleurs , devait marcher résignée , à travers la mort , à la conquête de la liberté et de l'égalité , les deux grands dogmes de la religion de cette époque.

Quelle atmosphère pour une âme comme celle de Briolan ! Dans sa candide et vertueuse igno-

rance du monde et de ses passions, il rêvait la réalisation de ses plus chères pensées de fraternité et de bonheur universel. Souvent, l'imagination échauffée par quelques pages sublimes de Jean-Jacques, il entretenait ses camarades de ses pressentimens; mais souvent aussi, dans ces momens d'élan, les souvenirs de son enfance venaient l'assaillir avec amertume. Alors de sombres nuages passant sur son front voilaient l'éclat de ses yeux, une profonde tristesse s'emparait de son esprit, et il courait cacher dans la solitude ces apparentes bizarreries de son humeur. Là, sa vigoureuse mémoire lui retraçait ses premières impressions dans son pays; impressions trop vivaces pour s'effacer d'une âme sensible. Il sentait l'incompatibilité de ses convictions philosophiques avec les réalités sociales au sein desquelles il était destiné à vivre. Né créole, membre d'une caste privilégiée dont le prestige de supériorité pouvait seul entretenir la domination, il s'était nourri des doctrines les plus indépendantes et rêvait avec enthousiasme leur application politi-

que. Sa fierté de jeune adepte de l'égalité était blessée de la possibilité d'une contradiction honteuse entre les sentimens de son cœur et ses relations futures avec les *mulâtres*, hommes placés au-dessous de lui par les préjugés sociaux des colonies.

Ainsi, entrevoyant son retour aux Antilles, la vie coloniale et ses impérieuses exigences, il comparait ses principes présents à sa conduite forcée dans sa patrie. Dans ces cruels momens sa tête délirait, et semblable à un homme qui veut écarter un songe affreux, Briolan s'arrachait à ses douloureuses pensées et courait chercher dans le sein d'Estève les consolations de l'amitié.

Le jeune *métis* était devenu son ami de cœur, moins en qualité de compatriote qu'à cause d'une heureuse différence de caractères. Celui d'Estève, tendre et modeste, quoique fier et susceptible, s'accordait merveilleusement avec la fougue et l'exaltation de Briolan. Ces deux cœurs, ces deux intelligences se mariaient comme ces nuances qui forment par leur union l'heureuse harmo-

nie d'un tableau. Plus âgé, Briolan protégeait Estève et jouissait de la secrète satisfaction de lui inculquer ses principes et de l'élever à sa hauteur. Mais les paroles mêmes de son ami, tout en charmant sa raison naissante, jetaient le *métis* dans une cruelle perplexité : lui aussi, il appréciait déjà les obstacles que préparaient à leur amitié la différence de sang et les préjugés de caste. Plus d'une fois il se reprocha de laisser Briolan dans l'ignorance de sa naissance ; mais au moment de prononcer le funeste mot de *mulâtre*, il s'arrêtait tremblant de voir un sourire de dédain tomber des lèvres de son ami.

Ainsi, Estève portait dans ses souvenirs une source de douleurs que l'insouciance de son âge ne pouvait tarir ; et tel est l'ascendant d'un préjugé sur lequel repose une société, que l'enfance le rencontre dans ses premières actions. Quoique héritier d'une grande fortune, il avait appris à connaître la distance qui existait entre lui et les enfans blancs, même dans leurs jeux ; et la clef d'or qui partout ouvre les barrières qui séparent

les rangs , était impuissante pour égaler l'homme de couleur au blanc , surtout à cette époque. Cependant le *métis* jouissait avec ivresse de cette égalité toute nouvelle pour lui, au milieu des jeunes Européens , et le temps en marchant resserrait les liens qui l'unissaient à Briolan.



les rangs, était impuissante pour égaler l'honneur
de couleur au blanc, surtout à cette époque. Ce-
pendant le white jouissait avec justice de cette
égalité toute nouvelle pour lui, au milieu des jeu-
nes Européens, et le temps en marchant resser-
rait les liens qui l'unissaient à l'indien.

II.

Révélation.

Au commencement de 1789, Briolan reçut une lettre de son père. Aussitôt il se rendit dans un coin isolé d'un des longs corridors du collège, et parcourut la lettre avec cette anxiété et ce battement de cœur que font toujours éprouver les nouvelles de famille reçues de si loin. Après l'avoir entretenu de toutes les personnes qu'il chérissait, et surtout de sa sœur Léa, que sa tendresse paternelle comparait à une belle fleur des

tropiques , le vieux créole ajoutait le post-scriptum suivant.

« Il est important , mon fils , de te prémunir
» contre les maximes et les théories qui envahis-
» sent maintenant tous les esprits , et auxquelles
» la candeur de ton âge te rend plus accessible.
» Songe que tu dois retourner bientôt à la Gua-
» deloupe , où tu trouveras une société , qui , tout
» en permettant de se nourrir spéculativement
» de ces idées d'égalité , défend de mépriser ou-
» vertement des préjugés conservateurs. J'ai cru
» deviner , par tes lettres , une tendance marquée
» à t'exalter pour ces dogmes que tu nommes ré-
» générateurs , mais qui ne peuvent l'être qu'a-
» près nous avoir tués. C'est ici le moment de te
» dire un mot des liaisons que le hasard pourrait
» te faire contracter avec des jeunes gens de cou-
» leur que des blancs envoient en Europe. Ne
» t'arrête pas aux signes extérieurs , ils sont sou-
» vent trompeurs. Sonde , questionne tous les
» créoles , tes camarades. Le nombre ne doit pas
» être grand , ainsi sera-t-il plus facile de décou-

» virir les origines et d'échapper à de dangereu-
» ses amitiés qui deviendraient une source de re-
» grets et de contrariétés à venir, ne pouvant
» jouir d'une entière liberté dans vos rapports à
» votre retour dans les colonies. Quelle que soit
» l'énergie de ta volonté à cet égard, tu ne pour-
» ras lutter contre la société qui pèsera sur toi
» de tout le poids de ses usages et de ses idées
» incarnées. Songes-y, mon fils, et tout en ac-
» cordant ta bienveillance, garde-toi de t'égaliser
» par des liens d'amitié à des compatriotes de
» couleur. Je n'en dis pas davantage; que ta rai-
» son t'éclaire. »

Grande fut la douleur de Briolan en lisant ce
paragraphe. « Ah ! s'écria-t-il, je sens, à mon in-
» dignation, toute l'injustice de pareils préjugés.
» Cependant c'est bien là ce que je redoutais, ce
» sont ces hideuses pensées qui empoisonnaient
» comme des remords tous mes instans de bon-
» heur. La vérité tout entière est dans ces lignes
» dictées par la sagesse de mon père. Que faire ?
» Dois-je la dédaigner, ou dois-je en subir toute

» la tyrannie? Mais mon père me parle de ca-
» marades, de signes trompeurs; il fait appel à
» ma prudence et il ne nomme personne. De
» créoles, je ne connais qu'Estève, Estève!....
» Quels étranges soupçons se glissent dans mon
» esprit! Ah! folie! Mais non, ma mémoire trop
» fidèle ne me trompe pas; déjà de pareils soup-
» çons m'ont visité dans ces momens où ma tris-
» tesse s'arrêtait sur nos préjugés coloniaux. Loin,
» loin de moi ces vains fantômes qui troublent la
» raison! Estève est du même sang que moi; ses
» traits, sa couleur, tout... Mais mon père ne
» me dit-il pas que ces signes extérieurs sont
» souvent trompeurs; et d'où vient qu'à mesure
» que je m'arrête sur ce sujet mon esprit s'y at-
» tache? d'où vient que je me sens obsédé d'un
» insurmontable besoin d'éclaircir ces vagues et
» misérables chimères? d'où vient que je crois
» démêler quelque vérité qui, jusqu'à présent,
» vivait inaperçue à mes côtés? » — Ici il fit
quelques pas précipités, et s'arrêtant soudain:
« Voyons, reprit-il, que dois-je faire ou plutôt

» que ferais-je , si Estève était d'un sang mêlé ?
» Rompre les liens qui m'unissent à lui ? ah !
» mon cœur y répugne , mes principes me le dé-
» fendent. Les resserrer en dépit du monde ?
» mais l'avenir est là , devant moi , avec sa froide
» réalité ; ma vie coloniale se présente avec ses
» déboires , ses insultes , la perte de toute con-
» sidération parmi mes égaux : supplice que les
» âmes les mieux trempées soutiennent rarement
» jusqu'au bout. O tourment ! ô débile volonté ,
» jouet d'un océan d'irrésolutions ! O monde
» dans lequel ma force brûlait de s'exercer ,
» quelle aversion ne m'inspirez-vous pas ! »

Le premier sentiment d'injustice dans l'esprit de l'enthousiaste de vingt ans , est une des plus âpres douleurs semées sur la carrière de la vie. Briolan était à la fois indigné contre la société tyrannique de son pays , et abattu sous le poids des vérités que lui dévoilait son père. Plus il s'efforçait de repousser ses désolans soupçons sur la naissance de son ami , plus ils grandissaient dans sa conscience. « Eh bien ! oui , s'écria-t-il , oui ,

» je connaîtraï la vérité ; il le faut pour le repos
» de mon amitié. Je lui ferai part de la lettre de
» mon père, et puis je lui dirai.... mes secrètes
» appréhensions ; si, pour comble de malheur...
» Peut-il s'en offenser ? Ne connaît-il pas mes
» principes ? mes principes ! Que ce talisman est
» impuissant, maintenant que la réalité est là.
» Plus de faiblesse, allons à sa rencontre.»

En ce moment Estève parut à l'extrémité du couloir, courant vers son ami. Celui-ci sentant sa volonté faillir, veut l'éviter, mais en vain. Son jeune ami l'arrête en s'écriant :

« Qu'as-tu ? triste et morne ! Quelque mau-
» vaise nouvelle peut-être ! Ah ! parle, que je te
» soulage en partageant tes peines. Mais, je le
» vois, ce n'est qu'une crise de ta mélancolie ha-
» bituelle. Distrayons-nous, parlons philoso-
» phie ; ce sujet t'exalte toujours. Je t'appren-
» drai donc que je viens de lire quelques pages
» de Voltaire. Ces vers m'ont frappé :

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Debout, et les regards tournés vers la terre, Briolan tressaillit en entendant ces vers. Pour toute réponse, il pressa les mains du *métis*.

« Que signifie ton silence[!], continua Estève, » cette pensée ne serait-elle plus de ton goût? »

« Estève, cette pensée est belle, répondit le créole en hésitant. »

« Elle est juste et exprime une sainte vérité, ajouta le *métis* avec chaleur. »

« Ne nous rappelle-t-elle pas aussi, répliqua » Briolan, que ce qui est vrai n'est pas toujours » ce qui règne en ce monde? »

« Encore de sombres réflexions, dit Estève; » j'avoue qu'à dix-huit ans, je ne puis prétendre » à ta vieille expérience. D'ailleurs, tu as raison : dans tous nos auteurs nous ne voyons » qu'injustice, inégalité, domination de la sottise, enfin triomphe du mensonge sur la vérité. Mais cela ne durera pas toujours, tu nous » l'as dit souvent dans tes momens d'enthousiasme. »

Chaque parole échappée du cœur naïf d'Es-

tève était un trait qui perçait celui de son ami. Le soupçon pesait à la fougueuse franchise de Briolan, mais il ne pouvait en foudroyer le malheureux sans l'avoir préparé.

« Oui, répondit-il avec embarras et en appuyant sur chacune de ses expressions, oui, j'espère en cet heureux changement. Mais, en attendant, nous savons, quoique jeunes, que nos sentimens seront sans cesse contrariés par les mœurs, les habitudes et les préjugés de la société. Ainsi il me semble que nous devrions nous familiariser avec ces idées de contrainte, pour que plus tard l'épreuve ne soit pas trop amère. Ce langage d'une mesquine prudence, doit peut-être t'étonner en moi, qui, hier encore, indigné des entraves que le monde nous prépare, aspirais à les heurter avec audace et dédain. »

« Mon cher Briolan, que signifie cet obscur discours? me proposes-tu des énigmes? ou plutôt y aurait-il quelque odieux mystère, quelque monstre que ton cœur veut cacher à mon

» amitié. Oui, ce regard incertain, ces traits al-
» térés trahissent le travail de ta pensée. Parle,
» parle ! Insupportable silence ! Ah ! tu manques
» à nos conventions. Mon ami, songe que nous
» sommes deux arbustes américains sur le sol
» de l'Europe, loin de notre beau ciel ; si nous
» souffrons, enlaçons-nous et nous serons plus
» forts. »

A ces mots, Estève se jette dans les bras de son ami qui le presse sur son sein avec une ardeur convulsive. La jeune âme de Briolan luttant contre un malheur réel, se peignait avec toutes ses douleurs dans ses traits mâles et expressifs. Plus il regardait son ami, plus il lui semblait découvrir les preuves de ses soupçons, et cependant il demeurait sans force et sans parole. Comme cet enfant de Sparte dont la robe couvrait l'animal féroce qui lui dévorait les entrailles, le créole cachait sous un sombre silence les tortures de son cœur.

« Ah ! dit Estève, c'est le premier secret que
» tu aies pour moi. Il doit être horrible. Mais je

» me sens le courage de tout apprendre , tout ,
» excepté la perte de ton estime et de ton ami-
» tié. »

Au moment de l'aveu, Briolan sentit sa volonté l'abandonner, et, détournant la tête, il s'écria :

« Une autre fois, une autre fois ! »

« Non, à présent, dit Estève en se suspendant
» à son cou. Quel qu'il soit, j'ai soif de ce poison.
» Parle, je t'en conjure au nom de ce que tu as
» de plus cher : au nom de notre amitié, au nom
» de ta mère, au nom du principe sacré qui
» échauffe ton cœur, qui électrise ton âme, que ta
» bouche proclame sans cesse en traits de feu,
» au nom de l'égalité. »

Briolan frémit comme le patient dont la main du chirurgien vient de presser la fracture. Ralliant toutes ses forces : « Oui, dit-il, oui, Estève, c'est
» le dernier mot que tu as prononcé qui fait tout
» mon désespoir ; c'est le sentiment le plus cher
» de mon âge et c'est aussi la cause de mes pre-
» mières douleurs, qui dureront autant que ma
» vie. Un soupçon m'obsède, me brûle le cerveau.

» A toi donc le supplice, puisque tu veux le con-
» naitre. Tiens, lis ce passage d'une lettre de mon
» père, que je viens de recevoir, et dis-moi ce
» que tu en penses ? »

Briolan , en partie soulagé, suivait avec anxiété les mouvemens divers de la physionomie palpitante du *métis*. Après une lecture précipitée, Estève tint quelques instans encore les regards fixés sur la funeste lettre , et puis laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Bientôt la relevant lentement il montra au créole une figure résignée et de grands yeux de jais bordés d'une larme brillante. Mais sous ce calme apparent se trahissaient le conflit des passions les plus fières , les déchiremens les plus douloureux, l'avortement atroce des espérances long-temps caressées.

» Hélas , s'écria Briolan , je le vois , mes
» craintes étaient fondées.»

» Je suis *métis* , » interrompit Estève.

Métis! répéta le créole tout étourdi de l'aveu qu'il prévoyait. « Hé bien , *métis!*... » Mais Estève ,
» pourquoi ces regards affectueux , pourquoi ce

» sourire de tristesse qui semble demander grâce ?
» Grâce ! Oh ! c'est à moi à l'implorer ; c'est à
» moi à la recevoir. Accable-moi de ton indi-
» gnation , réveille ta fierté , redresse-toi armé
» de tous les droits que donne la raison ; je pré-
» fère ta colère à ta résignation. »

« Ma colère ! répondit Estève , je ne pourrais
» en ressentir que contre moi-même qui ai dé-
» daigné mes secrets pressentimens. Mais qui
» peut résister aux doux épanchemens du cœur,
» aux charmes de l'amitié ! Ah ! c'est la loi de
» Dieu ; en cela du moins , il a créé tous les
» hommes égaux ,... et puis je me fiais à vos
» principes. »

« Et quoi , Estève , déjà tu ne me tutoies plus ? »

« C'est une mauvaise habitude qui doit se per-
» dre dans les distances que la société établira
» entre nous. »

« Oui , la société , jamais la nature. »

« Qu'importe la nature ! ne vivons-nous pas
» dans un monde où ses saintes lois sont effa-
» cées. »

« C'est là ce qui cause notre malheur, s'écria
» Briolan; mais, cher Estève, il faut se résigner
» à ces nécessités tyranniques avec la même fer-
» meté que nous montrerions à les combattre dans
» des temps meilleurs et dans des lieux plus fa-
» vorables. Quant à notre amitié, jamais je ne
» la sacrifierai à des préjugés que je méprise.
» Mais d'un autre côté, songe à l'avenir de dé-
» goûts et de perpétuels reproches que nous nous
» préparons à notre retour aux Antilles. Voilà la
» grave difficulté qu'il nous faut résoudre dans
» l'intérêt de notre bonheur commun. »

« Hélas! dit le *métis*, que de tortures dans vo-
» tre esprit pour accorder vos principes et votre
» conduite à notre égard aux Colonies. Que je
» vous plains! quel triste spectacle que celui
» d'une âme fière, nourrie des plus hautes maxi-
» mes, purifiée des souillures d'une première
» éducation, et tombant assez bas pour être aux
» prises avec les petits préjugés d'un petit point
» de la terre. Cependant, ajouta-t-il après une
» courte pause, je conçois vos embarras. Ils sont

» si grands que pour les surmonter , il faut re-
» noncer à notre pays natal , à notre fortune , à
» nos parens ou à l'égalité. »

Briolan , le cœur bourrelé , marchait à grands pas en plongeant le bras dans son sein comme s'il eût voulu en extirper la douleur. Tout à coup, il murmura d'une voix sourde :

« N'établiras-tu pas la même distance entre
» toi et les esclaves? Par là , je ne veux pas jus-
» tifier celle que les mœurs placent injustement
» entre nous. »

Estève tressaillit à l'observation du créole. Il mesura d'un coup d'œil, et comme par illumination, tous les degrés de la hiérarchie de couleurs dans la population des Colonies. Il savait à quelle distance sa qualité d'homme libre le plaçait de l'esclave même de sang mêlé. A son départ il était assez âgé, il avait assez de raison pour avoir observé et gardé souvenir de la supériorité que les *mulâtres* et les *métis* libres affectaient sur les noirs surtout. Il avait compris en plusieurs circonstances la haine et l'envie que les nègres portaient à ses

semblables. Maintenant, ces vagues notions se retraçaient avec plus de clarté. Sa position intermédiaire et future, recevant d'un côté l'affront d'une supériorité injuste, et la passant de la seconde main aux esclaves, lui apparaissait horrible.

« Mon père, s'écria-t-il en versant les larmes
» du désespoir, pourquoi m'as-tu éloigné de mon
» pays? Pourquoi ne me suis-je pas développé
» sur le sol qui m'a vu naître? Pourquoi cette
» vaine et fatale éducation qui doit faire ma mi-
» sère? C'est en vain que mon savoir, mes con-
» naissances élèveront mon ambition; les blancs
» me repousseront; mes semblables, blessés de
» ma supériorité, m'envieront. Ce sera une lu-
» mière enfermée en moi et qui ne doit que mieux
» éclairer l'horreur de mon isolement. Que
» d'ignorans, que d'indignes placés au-dessus et
» me jetant leurs insupportables dédain! Et à
» mes côtés, un terrain stérile où doivent mourir
» sous mes yeux les semences fécondes de mon
» éducation. Ah! mon père, ta raison aveuglée

» par ta tendresse , rêve de brillantes destinées
» pour ton fils. Illusion ! ton vieux cœur échauffé
» d'espérances se glacera au spectacle de mes dé-
» boires et des insultes lancées à ton fils, dont le
» courage enchaîné ne pourra pas renvoyer la
» vengeance. Pardieu, Monsieur, nous sommes
» en France, et ici du moins il m'est permis de
» sentir comme un homme votre égal. »

A ces mots le *métis* s'était redressé avec fierté en donnant tous les signes d'une violente indignation. Mais cet éclair d'un juste orgueil disparut aussitôt qu'il sentit ses mains pressées dans celles de Briolan et qu'il vit les yeux humides du jeune créole se fixer sur lui avec l'expression d'une poignante douleur. Briolan était muet ; il savait combien sont vaines les paroles de consolation pour les cœurs brisés.

En ce moment retentit le tintement de la cloche. Le créole et le *métis* se séparèrent plus initiés aux secrets des passions humaines, mais moins heureux.

39

desolées par le deuil de la dégradation que le temps
 avait assoupies, et y retournaient, en les craignant,
 les passions exaltées des castes de son pays.
 Aux parties avec le malheur, le malheur, comme un
 aigle à l'horizon, planait sous les efforts de son ro-
 quable aigle, saire, formidable, il portait sur
 son front noir, dans ses yeux, deux éclairs effrayants,
 dans l'espace d'un jour, de sa dégradation, des ri-
 gues de son front, de son front.

14 Juillet 1790.

Ainsi se flétrissait, au moment de porter ses plus
 beaux fruits, cette amitié déjà vieille à l'âge d'Es-
 tève ; amitié que seuls les hommes purs peuvent
 concevoir, que la plus parfaite égalité peut seule
 entretenir. Après de rapides années si pleines de
 ces douces émotions, elle s'abîmait devant un
 mot qui réveillait dans l'esprit de la victime les

désolantes pensées de dégradation que le temps avait assoupies, et y retraçait, en les exagérant, les passions envenimées des castes de son pays. Aux prises avec le malheur, le *métis*, comme un athlète novice, pliait sous les efforts de son redoutable adversaire. Inconsolable, il portait sur son front pâli, dans ses yeux enflammés et fixes, dans l'aspect distrait de sa physionomie, des signes de son mortel chagrin.

Quelques jours après la douloureuse scène de la révélation, Briolan, qui avait terminé ses études, apprit qu'il pouvait quitter son collège. Cette bonne nouvelle le remplit doublement de joie : il devenait homme, membre de la grande société, et puis il s'éloignait d'Estève. La vue du *métis*, marqué d'avance du sceau de l'infériorité, sa profonde tristesse, leurs épanchemens toujours empoisonnés par la pensée de l'avenir, tout lui faisait désirer l'instant de leur séparation. En outre il espérait que le temps, ce grand rénovateur des sentimens de l'homme, fermerait les blessures d'Estève.

La séparation fut déchirante ; le *métis* avait confondu son existence dans celle du créole. Maintenant il ne vivait que d'une moitié de sa vie et dévorait son cœur solitaire.

Bientôt, au milieu de ses camarades, Estève se sentit dans le désert. Ils ne formaient pour lui qu'une galerie de froids portraits, et leurs discours qu'un bruit sans écho de l'âme.

Plus heureux, Briolan allait trouver le baume de l'oubli dans le tumulte de Paris. Alors les esprits étaient dans l'ivresse des plus brillantes espérances ; comme des convives qui ne prévoient pas, au début d'un somptueux festin, les querelles sanglantes qui en troubleront le cours. Toutes les voix en chœur saluaient l'aurore de notre grande régénération. L'Europe royale voyait avec effroi l'enfantement politique du grand siècle, l'Europe des peuples à peine initiée à nos dogmes démocratiques, nous applaudissait avec autant d'étonnement que d'admiration. Il y avait dans tout cela une nouvelle révélation qui, pour régner sur les choses, devait

livrer une première et gigantesque bataille au passé encore armé, sacrifier ses innombrables martyrs, subir sa douloureuse, passion et sortir immortelle et toujours progressive de toutes ces épreuves.

Tourmenté de ces pensées, exalté par le spectacle de cette lutte mémorable, Briolan jouissait, au milieu des sociétés patriotiques, de la vie si pleine de l'enthousiaste. Ces nouvelles émotions, l'effet flatteur produit par sa vive éloquence, ses liaisons avec quelques hommes célèbres dans la suite, lui firent presque oublier Estève et ces conseils de son père, qui avaient tant troublé son bonheur. Le temps se passait, pour lui, en transports d'indignation contre la cour, ou d'admiration pour l'énergie du peuple, quand arriva le mois de juillet 1790.

Le 14 juillet, jour de la fête de la Fédération, est un des momens les plus solennels du grand drame révolutionnaire. Plus imposante que les triomphes les plus grandioses de Rome, cette journée était faite pour électriser les âmes. La

puissance des expressions semble manquer quand il s'agit de rendre le caractère de cette glorieuse solennité. Transportons-nous dans ce jour d'entraînement et de fraternité, à cette exécution d'un instant, de toutes les vanités de plusieurs siècles. Qu'on se figure un jeune enthousiaste, contemplant avec des émotions religieuses ce grand concours, cette fusion des rangs, des sentimens, ces chaînes d'amis improvisés, courant jurer sur l'autel de la patrie de l'aimer et de la sauver.

Briolan jouit avec délire de cette réalisation de ses plus chers désirs. Heureux, il s'enfonce dans les flots de l'immense multitude, il mêle sa faible voix à la grande voix populaire. Son cœur se dilate sous l'influence de toutes ces joies, et tressaille au contact des passions de tout un peuple. Quelle existence ! Quelle extase ! En ce moment l'enthousiaste touche au bonheur divin des âmes pures, enflammées de l'amour de l'humanité. Mais une pensée désolante vient glacer sa mémoire ; comme l'aigle blessé, il tombe de son aire de nuages. C'est un rêve ! Briolan n'est plus

47

dans le ciel, il est tout entier sur la terre, il est en proie au souvenir d'Estève, d'un ami rejeté, du *mulâtre* frappé d'infériorité sociale, souvenir dressé dans son esprit comme un fantôme menaçant. Il marche à l'aventure, n'osant lever ses yeux, auparavant rayonnans, maintenant voilés de tristesse. La multitude a disparu, ses formidables cris ne grondent plus à ses oreilles; le tumulte, la tourmente est dans son âme. O surprise! au moment de pénétrer dans le champ de Mars, un jeune homme, solitaire dans la foule, frappe ses regards. Sa tournure, ses traits sont connus; mais que de changemens après une année de séparation. Cependant Briolan ne se trompe pas, c'est bien lui.

La mélancolie empreinte sur son front est à peine effacée par la joie dont on sent son cœur plein. Leurs regards se rencontrent; Briolan rougit et pâlit tour à tour. Un mouvement spontané le pousse vers ce jeune homme qui, sans affecter de l'éviter, continue de s'éloigner. Enfin, le créole

et le *métis* se regardent de nouveau , et Estève de se précipiter dans les bras de Briolan.

Après quelques instans donnés à un muet épanchement : « Ah ! dit Estève , que je suis heureux ! » vous ne m'avez pas entièrement oublié. »

« T'oublier, toi ! non, jamais. »

« Cependant, depuis long-temps, aucune marque de souvenir. Silence et abandon complet de votre part. Malgré cet entier délaissement j'avais résolu de vous découvrir et de savoir des nouvelles de celui qui fut mon ami. »

« Estève, répondit le créole, renonce à ces reproches, quelque fondés qu'ils soient. Le passé n'est plus pour nous qu'un songe ; maintenant vont commencer la réalité et la vie pour notre amitié. Ah ! Estève, que j'ai souffert. Depuis notre cruelle séparation, ma tête était une arène où se heurtaient les sentimens les plus contraires, où l'intérêt, la crainte, de misérables scrupules bataillaient sans cesse contre mes convictions et mon amitié. Pour la vanité, jamais elle n'a dominé un point de mon

» âme. J'ai lutté contre ma conscience, mais en
» vain ; sa voix accusatrice me criait : « Homme
» faible, pourras-tu en France l'enlacer dans tes
» bras fraternels, et, dans ta patrie, le recevoir,
» toi assis et lui debout ? Pourras-tu réprimer
» l'ardeur indiscrete de cette main qui cherchera
» une étreinte affectueuse ? Pourras-tu mentir
» sans cesse à ton cœur, et sentir ta raison éclairée
» descendre jusqu'à l'observation de quelque
» misérable usage établi et entretenu par la vanité ?
» Quelle perpétuelle couardise ! quel rôle
» que celui d'un homme qui s'étudie sans cesse
» à paraître ce qu'il n'est pas, qui, pour n'être
» pas soupçonné, jette aussi une pierre sur son
» idole ; et malheureux, c'est là le rôle qui t'est
» réservé. » « Non, Estève, jamais ! jamais !
» c'est Dieu qui nous réunit ici pour faire triom-
» pher les droits imprescriptibles de la raison
» sur des préjugés injustes et tyranniques. En ce
» moment, je mesure les obstacles qui nous at-
» tendent ; nous y succomberons peut-être ; mais
» je ne puis résister plus long-temps à la honte

» de t'avoir délaissé, au cri de l'amitié et à l'en-
» traînement de cette grande journée. »

« Ah ! Briolan , je te retrouve digne de toi-
» même. Non, ton âme ne sera pas flétrie par les
» souillures de mesquines passions et par de pe-
» tits calculs de supériorité ; elle ne répudiera
» pas la noble fierté du patriote, pour la vanité
» étroite d'un oligarque. »

« Estève, je crois pénétrer l'avenir et y voir
» le triomphe de vos droits d'homme et de ci-
» toyen sous l'égide de cette révolution dont la
» gloire éclate devant nous. Je ne resterai pas
» en arrière quand tout ce peuple marche inspiré
» par la fraternité. »

« Tu sacrifies donc à tes nobles convictions
» tout intérêt d'amour-propre et tous les privi-
» lèges de caste ?

« Oui, mon ami, s'écria le créole, à l'égalité
» je fais le sacrifice des avantages dus à l'aveu-
» gle hasard. Viens, viens sur cet autel, sym-
» bole de l'union de tous les Français, m'enten-
» dre te jurer fraternité et égalité dans notre

» pays. » Et ce serment se mêla aux acclamations du peuple souverain, qui se saluait lui-même.

A partir de ce jour, les deux amis devinrent inséparables. Estève avait retrouvé son bonheur en retrouvant l'amitié de Briolan. Mais la triste nécessité du prochain retour dans sa patrie empoisonnait les épanchemens de son cœur. O'Reilly, son père, le rappelait avec instance, et il fallut qu'il affligeât Briolan en lui faisant part de cette nouvelle. Bientôt une autre plus désolante encore vint plonger le jeune créole dans une profonde stupeur. Une lettre de sa mère lui annonçait la mort de son père et contenait un long récit des malheurs qui avaient assailli sa famille depuis quelques années. Une grande partie de ses nègres avaient péri à la fleur de l'âge, dans la plénitude de leurs forces : des maladies de langueur, victorieuses des moyens de l'art, les avaient précipités successivement dans la tombe. Les troupeaux ne prospéraient plus ; rien ne réussissait. Le découragement était dans tous les cœurs. Sa

mère attribuait tous ces désastres aux effets du poison végétal donné par une main invisible, quoique placée au milieu de l'atelier. Elle invoquait l'appui de son fils pour l'aider à supporter toutes ces afflictions.

Quelque cruelles que fussent les impressions produites par cette lettre, quelque grande que fût la perte de son père, quelque regret qu'il éprouvât de quitter le sol chéri de la France, toutes ces peines étaient adoucies par la pensée de n'être plus séparé de son ami.

Les premiers momens furent donnés à la piété filiale. Le *métis*, toujours à ses côtés, calmait ses chagrins par des soins et des caresses.

« Eh bien ! Estève, disait Briolan, les voilà »
» arrivés pour nous les jours d'épreuve. Nous »
» retournons dans notre patrie, mais nous con- »
» naissons du moins les obstacles que notre af- »
» fection aura à surmonter. Que de circonspec- »
» tion, que de prudence, que de réflexions à cha- »
» que pas que nous ferons l'un vers l'autre. »

« Loin de toi, répliqua Estève, ces sinistres

» préoccupations d'avenir ! Nous sommes encore
» en France, profitons de l'égalité dont on a le
» bonheur d'y jouir. Au-delà de l'Océan notre
» amitié puisera dans sa gêne même les moyens
» de s'entretenir sans exciter le scandale des
» préjugés de couleur. »

« Que nous sommes sages et intrépides loin
» des dangers ! Un poète a dit : Il se rit des bles-
» sures, celui qui n'a jamais senti le fer. Je trem-
» ble..... un secret pressentiment..... »

« Ah ! interrompit le *métis* avec angoisse ,
» n'en parlons plus. Le sort en est jeté ; nous
» sommes unis pour la vie. Gardons-nous d'ar-
» rêter trop long-temps les regards dans ce gouf-
» fre , de peur que le vertige ne nous saisisse. »

Il se fit quelques instans de silence et puis Briolan ajouta : « Mon correspondant m'apprend
» qu'un navire de Nantes est prêt à mettre à la
» voile pour la Guadeloupe. Partons , partons ,
» Estève. Mon impatience est maintenant au
» comble. Le séjour, d'abord si cher de Paris ,
» de plus en plus m'importune et me pèse. Je

» suis comme un condamné à mort résigné à sa
» destinée, pour qui le spectacle de ce monde
» n'a déjà plus d'attraits. »

Quelques jours après ils descendaient, sur leur navire, l'embouchure de la Loire et voguaient sur l'Océan. Les yeux tournés vers cette terre qui s'abaissait à l'horizon, ils comptaient tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus; science, élévation de l'âme, nouvelle existence morale. Ils se transportaient au milieu des scènes imposantes où avait éclaté la grandeur du peuple régénéré et régénérateur; ils se rappelaient ces hardis législateurs, ces orateurs éloquens qui avaient formulé et proclamé les droits de l'humanité. Deux imposantes figures diversement populaires, l'une par le génie, l'autre par la vertu civique, Mirabeau, Lafayette, flottaient dans leur mémoire; et tout occupés de la France, de sa gloire, leurs âmes pures soupiraient d'un hymne d'amour et de reconnaissance.

Ainsi nos jeunes exilés emportaient dans leurs cœurs toute une France d'émotions, de souve-

nirs et de consolantes pensées pour les heures d'amertume. En cela, semblables aux voyageurs partant pour le désert, et qui mettent leurs espérances de salut dans l'abondance des provisions. Mais les feux du soleil dessècheront leurs outres, les insectes impurs corrompront leurs fruits et leurs viandes; et les malheureux, au lieu d'y puiser la vie, n'y trouveront que dégoût et surcroît de regrets.

Ces deux plantes coloniales, transplantées dans le sol de l'Europe et arrachées de nouveau par la dure nécessité, étaient rejetées sous leur ciel natal. Le développement ultérieur des événemens montrera le créole et le *métis*, au sein d'une société qu'ils domineront de toute la hauteur d'une brillante éducation et d'opinions généreuses, aux prises avec des préjugés mesquins, mais passionnés, des haines impitoyables, des rivalités orgueilleuses et jalouses, de la plus singulière des noblesses, celle de la couleur.

On n'ajoutera pas un ennuyeux récit de traversée aux innombrables récits dont la monoto-

nie se reproduit sans cesse. On doit être impatient de retrouver nos deux amis au milieu de cette nature puissante qui servira de théâtre sur lequel leurs destinées s'accompliront à côté de quelques physionomies tout indigènes , représentant les passions coloniales.

Vers la fin d'août ils naviguaient dans les parages des Antilles et respiraient déjà le parfum de la terre apporté sur les ailes des douces brises de montagnes. Un soir le capitaine annonça la vue de l'île pour le lendemain matin. Quelle nuit délicieuse après les fatigues du voyage ! Quelle attente ravissante du spectacle de la terre natale ! Quelles que soient les pensées qui préoccupent l'homme , elles s'effacent un instant devant le sentiment religieux qui envahit tout son être au moment de revoir à travers l'océan le berceau de son enfance , le toit paternel et toute cette nature amie et compagne de ses premiers jeux , de ses premières perceptions. On veilla tard , mais enfin le sommeil l'emporta. Il était jour quand des cris annoncèrent la bonne nouvelle qui, quoi-

que attendue, avait toute la fraîcheur de la surprise. Briolan et Estève s'élancent sur le pont et regardent. Il faut avoir été bien des jours sur mer, ne voyant que ciel et eaux, pour comprendre l'émotion enivrante que produit la vue des Antilles. Semées des bouches de l'Oronoque au cap des Florides, elles semblent les fleurs d'une guirlande marine qui unit comme des sœurs les deux grandes Amériques. Aimables Antilles dont la beauté est si peu sentie de vos modernes enfans, vous étiez dignes de toucher le cœur de Colomb, second créateur, qui vous fit naître de l'océan et de l'espace ! Plusieurs à la fois se présentent à l'horizon, la Désirade, la Martinique, la Dominique, la Guadeloupe. La pureté de l'atmosphère laisse briller à l'œil tout l'éclat de leur parure. D'abord grises et vaporeuses avant le lever du soleil, elles revêtent les teintes rose, orange et bleue à mesure que s'élève cet astre et que le navire avance. Bientôt leurs formes mêmes deviennent visibles, et la sombre verdure des montagnes boisées leur

donne l'aspect de bosquets flottant sur l'océan ; tandis que les savanes et les côtes calcinées sortant de plus en plus du sein des eaux , ressemblent à une ceinture d'or. La mer profonde et tranquille entoure avec amour ces ornemens de sa surface. Le ciel est bleu et sans taches. Des frégates et des pailles-en-queue traversent les airs à tire-d'aile , et des allouettes de mer suivent le navire en gazouillant. Mais, dans la saison d'hivernage(1), que de pièges mortels cache cette paix des élémens ! souvent les jours de désastre sont précédés des plus beaux jours.

Avant le coucher du soleil ils se trouvèrent en vue du port de la Pointe-à-Pitre , formé par un vaste enfoncement entre la partie de la Grande-Terre et celle de la Basse-Terre. Ce bassin se prolongeant en un bras de mer très étroit et de peu de profondeur, nommé la rivière salée , sépare l'île de la Guadeloupe en deux portions bien dis-

(1) Les mois d'août, septembre et octobre, époque des ouragans et des grandes pluies.

tinctes par la configuration du sol. La Grande-Terre, située à droite, n'a de visible que ses rivages et quelques ondulations légères de sa vaste plaine. Des bouquets de mangliers et d'autres arbustes croissent jusqu'au point où meurt la lame, et la ligne des côtes courant vers le port se brise pour tourner vers la ville à un petit promontoire très bas sur lequel se dessinent les allées d'une belle promenade de cocotiers et de palmiers. Cette partie est dominée par le fort Fleur-d'Épée, bâti sur une colline, et célèbre, quelques années plus tard par l'entreprise aussi hardie qu'heureuse du commissaire Victor Hugues contre les Anglais, à la tête d'une poignée de républicains. A gauche s'élèvent les belles montagnes de la Basse-Terre couronnées de la masse rocheuse et nue d'un volcan sans cesse surmonté de hauts panaches de fumée. Sous la tête chenue du cratère se déroulent, en draperies verdoyantes, de majestueuses forêts. De fraîches et sombres vallées aux blanches rivières en sillonnent les flancs. Plus bas sont de nombreuses plantations, des savanes

animées par des troupeaux , des champs de cannes à sucre où se distinguent çà et là des groupes mouvans de nègres.

Tout cela brille , étincelle sous les rayons brûlans du soleil. L'entrée de la rade qui précède le port est fermée par plusieurs îlots de niveau avec la mer ; le manglier, le cocotier, le palétuvier , l'acacia , les couvrent entièrement et suspendent ou plongent leurs branches dans les eaux , en sorte que ces petits îlots ont l'air d'amas de feuilles flottantes. Dans le fond on aperçoit les toits de la ville et une forêt de mâts.

Le soleil était à l'horizon quand le navire voguait devant l'entrée de la rade. Il prolongea sa marche jnsqu'à la pointe de la Capesterre , et le capitaine se fiant à la sérénité du temps résolut de louvoyer en attendant le jour.

Quittons le navire et débarquons sur l'habitation de Briolan.

... des champs de
... de la des
... de la

Tout cela brille, étincelle sous les rayons
brillants du soleil. L'air de la rade qui pré-
sente à l'œil est formé par plusieurs îlots de ni-
veau avec la mer; le mangier, le cocotier, le
palmier, l'acacia, les conviennent en
et suspendent ou flottent dans l'air d'innom-
brables papillons d'air d'innom-
brables papillons. Dans le fond on aperçoit les
toits de la ville et une forêt de mâts.

Le soleil était à l'horizon quand le navire re-
gagna devant l'ancre de la rade. Il prolongea sa
marche jusqu'à la pointe de la Capotiere, et le
capitaine se tint à la tête de la rade jusqu'à
de l'observer en attendant le jour.

Quittant le port et débouchant sur l'habitu-
tion de l'habitué.

— 60 —

IV.

L'habitation.

L'habitation du *Piton*, résidence de la famille Briolan, tirait son nom de sa position même. Située sur le plateau d'une morne, elle se composait de plusieurs corps de bâtiment environnant la maison du maître, et des cases de nègres ayant l'aspect d'un village parsemé de bosquets de goyaviers et de corrossolliers. Les plantations étaient répandues aux alentours. Les hautes montagnes de la Basse-Terre, élevées en amphithéâtre,

la dominaient d'un côté. En face, se développait la mer des Caraïbes, et sur ses flancs, de profonds abîmes entr'ouverts par quelque tremblement de terre, donnaient passage à d'impétueux torrens.

Le jour finissait par un magnifique coucher du soleil. Le roi des astres, après avoir parcouru un ciel d'un bleu monotone, descendait à l'horizon comme un phare immense qui s'abaisse devant les yeux du navigateur. Quelques bandes d'un nuage gris passaient sur sa face qui regardait, pour ainsi dire, de derrière des grilles. Ses rayons glissaient sur l'Océan en colorant un côté de la crête des vagues, tandis que l'autre se montrait noir sur ce fond enflammé. Les grèves étaient inondées de paillettes d'or. Des profondeurs des vallées les ténèbres montaient rapidement, et ne laissaient éclairées que les cimes les plus élevées. Un zéphir chaud et pesant agitait les arbres des forêts, et, au lieu de la fraîcheur vivifiante des soirées, on ne respirait qu'un air salin et chargé d'électricité.

En ce moment l'atelier revenait de ses travaux. Il était peu nombreux ; la mort avait éclairci ses rangs avec cette rapidité qui annonce les effets du poison si commun aux Antilles. Quelques nègres , nus jusqu'à la ceinture , montraient des épaules et des bras comparables à ceux de nos Héracles de musée, et dont les contours d'un noir d'ébène reluisaient comme du marbre poli. D'autres, plus jeunes, annonçaient de la souplesse dans un torse svelte. Quelques matrones portaient de petits enfans cramponnés à leurs hanches, et des jeunes filles laissaient voir leurs seins de jais au-dessus de la chemise ramassée autour de la taille. En général, les jambes étaient mal faites et les pieds déformés par l'habitude de marcher sans chaussure.

Plusieurs de ces pauvres nègres pouvaient encore faire de petits cadeaux à leur jeune maîtresse dont la douceur et la beauté excitaient leur vive affection. Ils se présentaient, l'un avec un magnifique ananas cultivé dans cette inten-

tion, l'autre avec une *patte* (*) du fruit du bananier mûri et jauni sur l'arbre. Un troisième offre une petite *calebasse* (*) artistement travaillée ou un léger panier de liane peint des brillantes couleurs du safran ou du rocou.

Ils se groupent devant la maison du maître, hommes, femmes, vieillards, tous se prosternent. Le plus âgé de l'atelier, en possession de dire la prière, commence à psalmodier avec onction, dans un jargon demi-français, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres et la confession des péchés. Tout est confusion dans la tête de ce vieil enfant; il ne comprend pas les paroles, mais il sent la prière. Le reste des noirs murmurent après lui et à chaque pose ils répondent : ainsi soit-il ! C'est comme une sourde plainte de l'âme, entrecoupée d'un cri de douleur. La pieuse cérémonie

(*) Faisceau de ce fruit singulier ayant l'aspect d'une patte de bête terminée par des griffes.

(*) Gourde, fruit d'un arbre qui sert de vase aux esclaves.

terminée, ils se courbent tous, baisent la poussière, et puis dans le sommeil, « *cette mort de chaque jour*, » ils vont oublier leurs peines. Beaucoup ne se réveilleront plus.

Ah ! que cette prière des nègres est touchante ! Que sont les magnificences de Rome à côté de ce simple culte dont le temple est l'immensité de la nature, les adorateurs des pauvres esclaves et des petits enfans.

Les ténébres en se répandant s'affaiblissaient devant l'éclat scintillant des étoiles qui perçaient l'azur foncé et profond du firmament. A travers ce clair-obscur se dessinaient vaguement des montagnes boisées jusqu'aux sommets, de grands arbres debout comme des géans en sentinelle sur la pointe d'un promontoire, des précipices tapissés de noirs rochers, dont les crevasses béantes laissaient entrevoir les ternes blancheurs des cascades. Ces formes sublimes et fantastiques sont sillonnées en tous sens par les feux merveilleux des mouches et vers phosphoriques, ou par le flambeau d'un nègre qui, malgré les fatigues

du jour , franchit les abîmes pour atteindre les bras de son amante. En entendant des voix et des sons portés au loin dans une atmosphère aussi pure, les cris bizarres et variés des insectes, le sciage du *scarabée-titan* (1), le croassement monotone d'énormes grenouilles, l'enclume retentissante du *machôquet* (2) et le mugissement des torrens encaissés dans les gorges , en entendant tous ces bruits, on dirait le langage de cette nature imposante ou les chants des esprits qui habitent ces solitudes.

C'est au milieu de ces scènes sauvages qu'habitaient la mère et la sœur de Briolan ; elles se promenaient en silence devant la porte du principal bâtiment de la plantation. M^{me} Briolan, quoique jeune encore, portait les traces de la vieillesse anticipée des femmes créoles. Sa taille

(1) Avec son long bec denté, cet insecte scie de grosses branches dans l'espace d'une nuit.

(2) Espèce de grillon qui fait entendre à une distance considérable un bruit exactement semblable à celui des marteaux sur l'enclume.

était enveloppée d'une robe de deuil dont les larges plis tombaient négligemment et sans art. Un mouchoir de Madras, aux vives couleurs, lui couvrait la tête, et à ses oreilles pendaient de larges et pesans anneaux d'or. Sa démarche était nonchalante et ses très petits pieds traînaient à peine leurs pantouffles. Un teint bruni ajoutait à l'expression de ses traits prononcés. Ses yeux noirs et brillans, armés de résolution, lançaient néanmoins des regards tendres et affectueux sur tout ce qui l'entouraient, et ses gestes, naturellement langoureux, prenaient de la vivacité et une énergie dramatique sous l'influence de quelques secousses passionnées. Tout l'ensemble de sa physionomie respirait ce caractère emporté, volontaire, mais sensible et aimant de la femme des Antilles.

A ses côtés était sa fille Léa, dont la forme légère se jouait sur le fond des sombres vêtemens de sa mère. Ce jeune enfant de quatorze ans, dont le climat avait développé les précoces appas, semblait, en marchant, ondoyer dans l'air

comme les flots de sa robe blanche, tant était molle et voluptueuse sa tournure créole. Une ceinture noire fixant sa taille aérienne et un très petit schall de la même couleur rejeté en arrière indiquaient à peine son léger deuil, emblème de la sérénité de sa vie enfantine marquée par la première trace du malheur. Sa tête comme celle de sa mère était ornée d'un élégant madras posé avec plus de coquetterie sur une profusion de cheveux noirs dont les boucles d'ébène en tombant encadraient sa figure ovale, et faisaient ressortir sa blancheur de convalescente. Des traits réguliers comme ceux de la madone rêvée par l'artiste, une bouche moyenne entr'ouverte par un sourire voluptueux, comme si une fée, lui chuchotait à l'oreille un conte d'amour; tous ces attraits étaient encore vivifiés par des yeux de jais surmontés de sourcils presque joints. Ces grâces séduisantes de la jeune créole embellissent aussi les femmes de quelques autres contrées; mais ce n'est qu'aux Antilles et dans l'ancien continent espagnol que se trouvent la petitesse et

la beauté la plus parfaite des pieds et des mains. Léa possédait au plus haut degré ces charmes de son sexe.

Ces deux femmes cherchaient à respirer un air moins étouffant que celui du jour ; et à cette chaleur extraordinaire, prolongée au-delà du coucher du soleil , dans cette saison surtout , M^{me} Briolan reconnut un présage sinistre. Elle n'en dit rien à sa fille , mais involontairement ses pensées inquiètes se portèrent sur un navire qui , pendant l'après-midi , s'était montré à peu de distance. Toutes ces manœuvres annonçaient un arrivant de France , et souvent un intérêt mystérieux avait entraîné la créole à le considérer avec sa longue vue. Son cœur de mère y était transporté par un secret pressentiment. Quelquefois livrée à ses rêveries elle se figurait voir et embrasser son fils ; un éclair brillait dans ses yeux , le ravissement l'agitait , et en même temps elle frissonnait comme si une vipère se fût glissée dans son sein. Mais Léa alarmée la regardait-elle , la bonne mère se hâtait de cacher sous un front serein ces tristes

préoccupations. Depuis la mort de son père, Léa ne trouvait plus dans la promenade du soir le plaisir d'une conversation instructive. Les leçons de sphère qui lui faisaient mieux admirer la splendeur du firmament ne rompaient plus la monotonie de sa vie des montagnes. Elle attendait avec impatience le retour de son frère Edmond qui lui apportait de séduisants récits sur les merveilles de Paris, et dont la science agrandie dans sa naïve imagination lui révélerait une foule de secrets que pouvait seul connaître un jeune homme élevé en Europe. Ses pensées pendant sa promenade étaient toutes pour Briolan. « Qu'il doit être grand ! se disait-elle ; c'est un homme fait et presque imposant. » En rêvant ainsi la jeune fille rompait de temps à autre sa lente promenade par un sautillerment subit et un soupir d'attente.

« Léa, dit Mme Briolan, à quoi penses-tu ?
» Pourquoi ces soupirs ? »

« Maman, répondit-elle, avec cette pronon-
» ciation peu accentuée et ce ton traînant, par-

» ticuliers aux créoles , je pensais à Edmond , à
» sa prochaine arrivée, car voici bientôt l'épo-
» que tant désirée où nous devons le revoir. »

« Oui , ma chère , si à la réception de ma let-
» tre il s'est hâté de s'embarquer ; ce que je n'es-
» père pas , la saison étant bien mauvaise pour
» les arrivages. Mais la jeunesse en voyant le
» but ne mesure jamais les obstacles. »

« Tu vas déjà le gronder ; songe que c'est un
» homme plein de prudence et de belles con-
» naissances. Je me fais une fête de son retour.
» Que de choses à entendre de sa bouche ! Que
» d'émotions nouvelles pour rompre l'uniformité
» de notre existence ! Tu diras encore que je ne
» suis qu'un enfant curieux. Eh bien ! il me
» semble que je trouverai dans ses yeux , sur
» son front , dans toute sa personne , je ne sais
» quelles traces de toutes les belles choses de
» Paris. »

En entendant cet innocent babil , la tendre
mère oubliait un instant ses sinistres appréhen-

sions et se soulageait en laissant tomber sur sa fille un sourire d'amour.

« Maman, il a dû aller à la cour, car un
» jeune créole n'est déplacé nulle part. Nous
» qui sommes les premiers ici, nous ne pouvons
» pas en France descendre de notre rang. »

« La cour ! ma fille. Tu oublies donc le mé-
» pris et les accents de colère qu'elle inspire à
» Edmond ? Ses lettres ne sont pleines que des
» principes nouveaux qui, en France, tourmen-
» tent tous les esprits. Je tremble que ses senti-
» mens et son caractère enthousiaste ne soient
» menacés de bien rudes épreuves dans ce pays. »

« Comment ? ma mère, explique-toi ; tu m'é-
» pouvantes pour l'avenir de mon frère.... Je
» ne te comprends pas, j'ai besoin de quelques
» détails. »

Léa fut interrompue par une voix aigre et sifflante qui fit entendre ces mots : « *Madame, souper prêt et attendre vous.* » M^{me} Briolan et sa fille entrèrent dans la maison pour prendre ce repas. En se mettant à table elles entendaient toujours

sans y faire attention, le grognement de la vieille négresse qui venait de les avertir d'une voix si étrange. C'était son habitude de faire entendre ce bruit guttural, en exprimant avec un ton chagrin un amas confus de conseils et de termes de tendresse. Elle avait bercé Léa dans ses bras, et la reconnaissance de M^{me} Briolan l'avait récompensée en lui donnant la liberté, don stérile aux colonies pour les affranchis qui ne peuvent, par un métier quelconque ou par les forces de la jeunesse soutenir leur existence. Aussi la vieille Iviane était-elle restée dans la maison où elle jouissait du droit de commander aux domestiques, de veiller à leurs travaux et surtout du poste agréable et élevé de *cocote* de M^{me} de Briolan (1).

(1) Une *cocote* est une femme de couleur née libre ou affranchie qui est la confidente, l'ambassadrice, le *bosom-friend*, comme disent les Anglais, de la blanche qui l'a choisie. Une amitié réelle n'unit pas toujours les deux êtres, mais l'usage, le besoin de communiquer les secrets, la manie du scandale, l'inévitable délassément d'une vie oisive et bornée; toutes ces causes rapprochent les inégalités sociales et forcent dans un monde d'esclavage une apparence d'égalité, tant est vivace ce principe de la nature; repoussé de front il se présente toujours par une voie détournée.

Cette vieille n'était pas née aux Antilles. Elle venait de la terre des *Ibos* en Afrique. Sa maigreur et les parties du squelette que ses vêtements laissaient visibles, ne présentaient que des membres osseux et saillans couverts d'une peau racornie. Sa figure formait l'angle aigu par la projection démesurée de sa mâchoire. Son nez ne se distinguait que par le trou des narines ; d'énormes oreilles encore tirées par de pesans anneaux, se balançaient aux mouvemens de sa tête ; ses joues étaient balafrées en plusieurs endroits, suivant l'usage de quelques peuplades africaines ; et ses deux petits yeux , jaunis par la bile , disparaissaient presque sous les morceaux de peau tombante que , dans sa jeunesse , la mode barbare de son pays avait écorchée , comme ornement, sur le front et sur les tempes. Dans ce hideux assemblage de difformités , on remarquait la blancheur et la régularité de ses dents limées en pointe, que des lèvres épaisses, en s'ouvrant , laissaient voir jusqu'aux angulaires. Une jupe d'indienne et une chemise de grosse toile formaient

ses principaux vêtemens. Sa tête et son cou étaient couverts de mouchoirs blancs.

Quelque repoussante que soit pour des Européens une pareille compagne, l'habitude de voir aux Antilles des figures de ce genre, n'inspirait aucun éloignement pour Iviane. Elle jouissait dans l'opinion des noirs et même un peu dans celle de ses maîtresses, d'une grande réputation de science mystique. Habile *devineresse* de sorciers et d'empoisonneurs, elle pouvait prévenir l'effet des maléfices, sorts et *piailles* (1) jetés sur les hommes et sur les bestiaux. Enfin, pour parler le langage expressif des nègres : *lui pas dormir toujours*. Cependant, depuis les pertes nombreuses de troupeaux et d'esclaves qu'avait éprouvées l'habitation Briolan, quelques planteurs du voisinage soupçonnaient Iviane d'empoisonnement ; mais ils n'osaient l'accuser à cause du respect

(1) Petits paquets d'ongles, de cheveux, de fragmens d'os enveloppés de plusieurs bandes de linge, et possédant des propriétés magiques.

et de la considération qui entouraient la vieille. L'histoire des colonies n'est que celle de ces atroces dépravations de la nature humaine dégradée par le système de l'esclavage. Combien de familles renferment et caressent dans leur sein ces furies impitoyables qui, enveloppées de mystères, sous le masque du zèle et du dévouement, à la suite de services généreusement récompensés, consacrent leur vie entière à la ruine de leurs maîtres ou patrons !

Une connaissance profonde des propriétés vénéneuses de quelques plantes leur fournit des poisons qu'ils savent modifier à l'infini par des mélanges. Souvent des associations d'empoisonneurs, se liant par des rites et par des cérémonies superstitieuses, dans des lieux déserts et ténébreux, au milieu des nuits, jurent la mort de milliers de leurs semblables. Cette mort lente et se montrant d'ordinaire avec les caractères des maladies chroniques, menace toutes les têtes; et chaque main noire qui présente une coupe ou un mets est peut-être la main portant l'invisible poi-

son. C'est principalement sur les nègres , leurs frères, que les empoisonneurs exercent ces homicides de sang-froid. C'est cette source des richesses du colon , qu'ils tendent sans cesse à tarir ; aussi voit-on , pendant de longues années, tomber successivement la jeunesse des ateliers. Les plus beaux , les plus robustes sont les victimes choisies. L'empoisonneur suit les simples funérailles, contribue à creuser la fosse et autour la petite rigole pour l'écoulement des eaux. Il pleure, il prie, il franchit la tombe d'un saut pour que l'esprit du défunt ne soit pas errant la nuit de la Toussaint ; il lui rend tous les devoirs superstitieux , mais lui seul possède le secret de sa fin prématurée ; et là même , auprès de sa victime encore chaude en terre, le monstre marque de l'œil l'adolescent qui remplacera le mort.

Iviane, sur laquelle planaient déjà de sinistres soupçons, était assise dans un coin de la salle où soupaient ses maîtresses et continuait à marmotter entre les dents quelques paroles confuses.

« Hé ! bien, ma bonne Iviane, dit Mme Brio-

» lan, avez-vous songé à visiter la maison et à
» vous assurer si les fenêtres et les portes sont
» solidement fermées ! » A cette demande , la
vieille se frappa les mains en les élevant et jeta
vivement sa tête de côté ; ensuite elle s'écria avec
aigreur : « qu'elle n'était pas femme à négliger
» les affaires de ses bonnes maîtresses. »

« Nous connaissons votre attachement, » répli-
qua M^{me} Briolan ; et s'adressant à l'économé : J'es-
« père, monsieur, que vous n'avez pas négligé les
» précautions indispensables dans cette saison. »

Celui-ci allait répondre , quand Iviane fit en-
tendre un ricanement aigu comme si l'air eût
passé en sifflant à travers sa carcasse desséchée.
D'un doigt long et grêle dont l'ombre fantastique
se dessinait sur la boiserie , elle montra la porte
ouverte, en disant : *Là , regardez le nègre de garde.*

A la porte était debout un jeune noir d'une
haute stature , couvert de sa casaque de nuit ,
ayant une main appuyée sur son coutelas , et ten-
nant son chapeau de l'autre. Il semblait attendre
des ordres.

« Maman , s'écria vivement Léa , c'est Jan-
» vier ; c'est lui qui me soulève aussi facilement
» qu'une feuille de bambou , et qui , en me por-
» tant , franchit nos torrens et nos montagnes. »
Le jeune Hercule sourit à sa maîtresse , mais ses
lèvres seules s'agitaient comme celles de l'homme
qui rêve ; le reste de sa physionomie était em-
preint de tristesse et d'abattement.

« Janvier , tu souffres , s'écria vivement Léa ;
» je le devine à ton air. »

« Qu'as-tu ? parle , dit M^{me} Briolan ; et d'une
» voix lugubre elle murmura : Encore un autre
» dans la tombe ! »

« *Maîtresse* , répondit le nègre ; *moi languir* ,
» *force à moi aller* , *aller comme l'eau dans cale-*
» *basse percée* , »

« Ah ! ah ! ah ! ricana sur son ton habituel la
» décrépite Iviane , en ajoutant : *Jeune monde à*
» *présent pas vouloir vivre* . »

A ces mots ironiques l'économe se retourna
brusquement vers la vieille , les yeux enflammés
et la bouche béante comme si une parole terrible,

prête à échapper, s'y fût arrêtée soudain. De son côté, Iviane, impassible, lui lançait des regards de basilic. Quelque chose d'étrange se révélait dans le jeu de ces physionomies. M^{me} Briolan en fut aussitôt frappée. Pour elle un secret se trahissait dans cette surprenante hésitation de l'économe, et dans ses traits encore palpitans de l'effort qu'il avait fait pour comprimer le jet de sa pensée. Une foule de vagues soupçons vint assaillir son esprit, et dans la crainte d'effrayer sa fille elle remit leur éclaircissement au lendemain. Mais les graves événemens qui survinrent effacèrent de sa mémoire tout souvenir de cette scène.

Pendant cette mystérieuse pantomime entre M^{me} Briolan, Iviane et l'économe, Léa avait donné ordre de verser à boire au jeune garde de nuit. Celui-ci se redressa et salua en rejetant en arrière un de ses larges pieds. Après avoir savouré ce rhum généreux il poussa un long soupir de satisfaction.

« Aie! aie! dit-il avec feu et des gestes expressifs qui imitaient l'enlèvement d'un fardeau :

« jeune maîtresse, Janvier capable porter vous à
» travers grand-rivière débordée. »

« Et que penses-tu du temps? demanda M^{me} Briolan, toujours préoccupée de quelques signes souvent trompeurs qu'elle avait remarqués au coucher du soleil. »

Iviane, jalouse de se voir négligée dans la conversation pour un jeune nègre, se hâta de répondre : « *Ca bon Dieu faire, lui bien faire.* » En disant ces mots d'un ton solennel qui frappa ces imaginations superstitieuses, elle se leva, prit une lumière et, après avoir souhaité une bonne nuit à M^{me} Briolan, elle pressa la main de la jeune maîtresse qui la regardait avec ses beaux yeux noirs remplis d'une vague terreur que l'habitude ne pouvait surmonter. Dans ce moment même le souvenir de toutes les histoires d'apparitions surnaturelles dont Iviane avait bercé son enfance vint rembrunir sa mémoire, et il se fit dans son esprit une association inséparable entre ces lugubres récits et leur mystérieux auteur. La vieille franchit la porte, et Janvier dominé par

la crainte qu'elle inspirait se fixa debout , immobile , les yeux baissés de peur de rencontrer ses regards fascinans. L'économe se levant brusquement : « Ah ! sorcière , s'écria-t-il , si je pouvais... Silence, monsieur, interrompit Léa, regardez là. » Léa, de sa place , voyait Iviane se diriger en grommelant vers sa chambre située à l'extrémité d'une longue galerie. La lumière portée devant elle montrait en noir toutes les formes anguleuses du squelette dont l'ombre s'agrandissant arrivait gigantesque jusqu'à la jeune créole.

Il se fit un instant de silence. M^{me} Briolan se hâta d'arracher sa fille de sa rêverie en lui proposant d'aller prendre du repos. Après s'être embrassées , elles se retirèrent dans leurs appartemens , emportant les émotions diverses de la journée. M^{me} Briolan éprouvait une inquiétude vague , indéfinissable , au sujet du navire qu'elle avait vu à l'entrée du port de la Pointe-à-Pitre ; Léa sentait un serrement de cœur et une excitation fébrile de l'imagination à s'effrayer de tout ce qui l'entourait.

L'Ouragan.

Toute la plantation était plongée dans le sommeil. Le ciel d'azur brillait de son éclat ordinaire et une légère brise soufflait par intervalles ; enfin aucun des signes qui , dans les climats d'Europe , annoncent l'approche d'une tempête n'existait en ce moment. Le terrible fléau qui , pendant les mois d'hivernage désole trop souvent le groupe d'îles situé à l'entrée de la mer des Caraïbes vient surprendre et ruiner les malheureux

colons au milieu des nuits. Celle-ci fut mortelle pour l'infortunée famille Briolan. Vers une heure du matin le temps changea tout-à-coup, les étoiles s'éteignirent dans une atmosphère envahie de vapeurs grisâtres qui descendaient sur la terre semblables aux ailes de la tempête, enveloppant sa proie avant de la dévorer. Les myriades d'animaux divers qui remplissent les nuits des Antilles de leurs cris bizarres se turent à l'approche de la mort; et la nature, comme une patiente qui attend le coup, demeura un instant immobile. Bientôt dans le lointain gronde le bruit sourd de la mer qui s'enfle et roule sur ses rivages. Les troupeaux tourmentés par le malaise des rêves commencent à faire entendre des plaintes étouffées, suivies de longs mugissemens auxquels se mêle le gloussement des oiseaux domestiques. Soudain une brusque secousse accompagnée d'un hurlement rauque, ébranle et fait craquer toutes les jointures de la charpente des maisons. Les arbres plient et se relèvent en sifflant. Chacun est debout sur sa couche oppressé d'effroi. Un instant

de silence succède à ce signal des élémens. Ah ! qui peut décrire les angoisses des malheureux colons ! Voilà l'ouragan , voilà l'ennemi ! quelle force humaine lui opposer ! M^{me} Briolan s'élance de son lit en jetant un cri perçant , se précipite , cherche sa fille chérie qui , de son côté , tremblante , à moitié vêtue , tombe sur le sein maternel privée de sentiment. L'économe entre ; Janvier, le noir de garde allume ; les domestiques accourent effarés ; une nouvelle secousse fait crier la maison ; le tonnerre gronde comme la décharge d'une batterie ; la terre sous les pieds frémit , les toits semblent vaciller , les palissades s'abattre ; tous les cœurs sont saisis.

« Monsieur ! s'écrie M^{me} Briolan , en s'adressant à l'économe , qu'on sonne la conque et que l'atelier abandonne ses cases et se rende ici. »

« Oui , madame , il en est encore temps. Janvier prends le *lambis* (1) et corne de toutes tes forces. »

(1) Gros coquillage.

Le nègre , sans répliquer , court se placer à l'angle de la maison , et se courbant jusqu'à terre pour offrir moins de prise au vent , fait retentir les sons lugubres et prolongés de cette espèce de trompe naturelle. Rien de plus triste et de plus imposant en même temps que le retentissement de cet appel au milieu d'une nuit d'ouragan. Dans les intervalles des bouffées de vent et des roulemens sourds du tonnerre la conque faisait entendre sa voix gémissante. Les hurlemens des nègres qui s'appelaient pour gagner la maison du maître y répondaient ; mais soudain tous ces bruits humains se perdaient sous les nouveaux fracas du vent , de la pluie et de la foudre auxquels se joignaient les mugissemens des animaux qui semblaient implorer le secours de l'homme. Les malheureux nègres se traînaient en se cramponnant aux racines , aux mottes de terre , à tout ce qui offrait quelque résistance. Les mères subissant comme de nouvelles douleurs d'enfantement luttèrent pour sauver leurs nourrissons et les protéger contre le souffle impétueux , les sen-

tant à chaque instant près d'être déracinés de leurs seins. Des groupes presque nus, grelottant de froid, épuisés de fatigue parvenaient à pénétrer pêle-mêle dans la maison, tandis que d'autres surpris et enlevés roulaient à quelques centaines de pas en arrière, froissés, étourdis et forcés de recommencer cette effroyable lutte.

Dans ce moment tout était désordre, trouble et terreur. L'ouragan continuait sa furie dévastatrice, mais il n'était pas encore à son plus haut degré de violence. La maison isolée, sans appui, pliait, pour ainsi dire, sous les coups de la tempête. A chaque instant elle pouvait s'abîmer. Une planche cédant, le vent s'engouffrait et, comme un levier, faisait sauter la toiture.

L'économe et tous les noirs multipliaient leurs efforts pour assujétir par des cordes, des planches, des meubles, les endroits les plus faibles. Quelques-uns des nègres les plus robustes étant sortis en se traînant, tentaient d'enfoncer dans la terre des pieux et des arcs-boutans pour appuyer la maison, mais telle était la furie de la tempête

que, pouvant à peine respirer, ils étaient forcés de s'étendre sur le ventre en se tenant les uns les autres. Par momens, l'ouragan faisant taire sa grande voix, on entendait le bruit de la pluie qui tombait comme une multitude de cascades, le roulement de tous les torrens enflés et charroyant des forêts avec fracas dans leurs gorges profondes, le déchirement aigu des arbres et les sons plus sinistres encore que rendaient les *essentes* (1) de la toiture sous lesquelles les vents se jouaient. On eût dit le rire éclatant et moqueur de démons présidant à ces terribles fléaux. Mais bientôt tous ces bruits, tous ces sons se confondant avec les coups du tonnerre des tropiques, le redoublement du vent et les frémissemens du sol annoncèrent une nouvelle crise. Les hommes frissonnaient, les femmes à genoux autour de leur maîtresse, invoquaient le Seigneur, et assise dans un coin, Iviane marmottait le chant de mort de son pays. Une lumière blafarde et vacil-

(1) Tuiles en bois.

lante , jetée par la flamme balancée de quelques bougies, éclairait à peine l'appartement et tous ces personnages aux figures épouvantées. Parfois la vieille se levait et montrait sa face palpitante comme si le souffle du vent eût passé sur ses traits mobiles. Dans son langage africain , elle semblait s'adresser aux élémens déchainés. Il y avait dans ses paroles , tantôt le ton de la menace, tantôt celui des supplications. En ce moment une lumière s'éteignit , et les nègres , déjà obsédés de terreurs superstitieuses , crièrent à la fois en étendant les mains vers Iviane : *c'est lui.*

« Silence ! s'écria Mme Briolan , qui tenait toujours sa fille dans ses bras : « clouez les portes » et les fenêtres ; courage, mes braves amis, Dieu » aura pitié de nous. Qu'on donne sur-le-champ » à boire aux travailleurs. »

Et aussitôt elle reprit la prière des agonisans , qu'accompagnait toujours le chant funèbre d'Iviane.

« Maîtresse, dit un nègre qui donnait tous les signes d'une violente agitation morale, *vieux*

» *femme-là chanté malheur sur tête à nous.* » Ces paroles étaient à peine prononcées qu'une fenêtre enfoncée donna passage au vent qui frappa les cloisons comme un boulet de canon. La maison, bâtie presque de bois, fit entendre un craquement général. Le plafond et le toit enlevés se balancèrent un instant, puis s'envolèrent comme si une main de géant les eût arrachés. Les poutres, les cloisons cédèrent, et au fracas de leur chute succéda un affreux silence. La tempête se reposait satisfaite de son ouvrage.

Durant l'ouragan, Janvier n'avait pas perdu Léa de vue, toût en employant ses bras vigoureux. Dans le moment critique il vit son danger. D'un bond il s'élança vers elle, repoussa vivement M^{me} Briolan et saisit sa fille que le malheureux eut le temps de jeter sous lui en la couvrant de son large dos. Appuyé sur ses mains et sur ses genoux et formant une voûte solide sur sa jeune maîtresse, il reçut le choc d'une énorme poutre d'acajou.

Quelques instans après, les nègres qui avaient

survécu à cette catastrophe sortirent des décombres et se mirent à la recherche de leurs maîtresses. Ils ne tardèrent point à les trouver évanouies; et Léa fut enlevée de dessous le cadavre du fidèle Janvier. En revoyant sa fille, en sentant les battemens de son cœur, M^{me} Briolan ne put comprimer sa joie et ses transports de reconnaissance envers le Dieu tout-puissant qui donne la vie et la mort. A genoux sur les ruines, au milieu d'une atmosphère de feu, le cœur exalté de piété, la pauvre veuve offrit au ciel une prière pleine d'amour, à laquelle elle mêla tout bas le nom d'Edmond, son fils absent; et puis elle sentit son âme fortifiée contre le malheur.

Cependant des tourbillons de vent s'engouffraient encore sous ces débris et les bouleversaient en se forçant un passage. Les bruits rauques et étranges qui en sortaient faisaient frissonner Léa et les noirs qui croyaient entendre les plaintes des mourans ou la voix de l'esprit de l'ouragan.

« Ma mère ! s'écria la jeune fille, fuyons cette
» scène de désolation et gagnons la maison de
» refuge. »

« Mon enfant, sans toi, sans mon fils, je voudrais mourir ici ; mais Dieu t'a conservée, ne dédaignons pas ses bienfaits. Allons à la maison de refuge ; » et s'adressant aux esclaves elle ajouta : « Si quelques-uns de vous ont encore la force et le courage , qu'ils restent pour secourir les malheureux blessés. »

Ces serviteurs dévoués traînèrent et transportèrent alternativement leurs maîtresses jusqu'à la maison de refuge construite à quelques pas de la maison principale. C'était une cave de huit ou dix pieds carrés, dont la couverture était de niveau avec le sol et dans laquelle on descendait par quelques marches. Là on se trouvait à l'abri du vent qui s'était légèrement apaisé et dont l'excessive violence avait seule empêché ces deux femmes de se rendre plus tôt dans cette retraite. En outre, un sentiment élevé qui domine toujours les belles âmes dans les grandes circonstances, avait arrêté M^{me} Briolan au milieu des esclaves qui venaient partager ses périls et lui soumettre toujours leurs forces, même dans un de ces momens

de danger commun où l'égalité reprend ses droits.

M^{me} Briolan, sa fille et les esclaves réfugiés entendaient encore le déchirement de l'ouragan, dont l'instant de la plus grande fureur était passé. D'abord, impétueux et subit, le fléau s'apaisait graduellement, mais la pensée d'un danger plus horrible que probable remplissait leur imagination terrifiée par l'image de la mort. Une forte secousse de tremblement de terre, fréquent dans ces circonstances, pouvait, en entreouvrant ses entrailles, les engloutir vivans dans ce tombeau... Mais, familiarisé depuis peu d'heures avec tous les épouvantemens de la mort, ne voyant qu'elle de tous côtés, chacun puisait sa force dans l'imminence même du péril. Qui ne sait que même les âmes, d'ordinaire abattues par un léger obstacle, s'élèvent dans les momens solennels d'un danger extrême jusqu'à la force de l'héroïsme. Il semble qu'alors toutes les facultés de l'être se doublent, et comme dit Hamlet : « chaque petit nerf se gonfle, se roidit comme » ceux du lion. »

Il était cinq heures du matin, l'ouragan fatigué de ses gigantesques efforts ne se manifestait que par quelques faibles bouffées de vent ; mais en fuyant le monstre semblait avoir laissé sa voix dans l'âme horrifiée de ses victimes. L'aurore luttait contre une atmosphère nébuleuse, et, comme les vagues de l'Océan, d'épaisses vapeurs roulaient sur la surface du sol. Enfin, le point du jour parut. Un nègre se glissant dehors annonça la fin de l'ouragan. Nos deux malheureuses femmes sortirent de leur sépulcre, portant sur leurs traits livides les traces des émotions de cette nuit. Osant à peine diriger leurs regards vers les ruines qui les environnaient ; elles se placèrent à l'extrémité de la plate-forme d'où on pouvait mieux voir et être vu des autres malheureux, dispersés au moment de la dernière catastrophe. Les pauvres nègres, les uns debout, d'autres accroupis, formaient un cercle autour de leurs maîtresses comme pour les protéger. Les vents étaient silencieux ; on n'entendait que les voix grossies des cascades et des torrens débordés qui s'éle-

vaient du fond des gorges et des ravins semblables aux clameurs de nos multitudes. M^{me} Briolan et sa fille se regardaient dans un muet désespoir quand tout-à-coup la terre s'enfuit et revint sous leurs pieds. Leur respiration fut coupée, plusieurs trébuchèrent; éblouis, ils virent le quartier d'une montagne voisine avec rochers et forêts descendre en tonnant dans le gouffre d'une étroite vallée, dont les crêtes s'ouvraient à quelque distance de la plantation. L'avalanche ayant privé Léa de ses sens, M^{me} Briolan et les noirs la transportèrent dans la sucrerie dont une partie était debout. Ensuite on se dispersa, les uns en quête d'alimens, les autres à la recherche des infortunés entraînés par le vent.

Telle était la situation de la mère et de la sœur du jeune enthousiaste que nous avons laissé sur le navire, contemplant l'aspect pittoresque de son pays, et réfléchissant avec tristesse sur la laideur de son état social. Le navire louvoyait en attendant le jour pour entrer dans le port de la Pointe-à-Pitre. Le capitaine dormait dans sa cabane;

çà et là les matelots étendus sur le tillac rêvaient aux douces jouissances de la terre. L'officier de quart se promenait silencieux en suivant par les balancemens de son corps les légers roulis du vaisseau. De temps à autre il levait les yeux sur les hautes voiles, et puis regardant l'horizon, semblait flairer le vent, appuyé sur sa barre, le timonier montrait une figure blanchie par la lumière reflétée de l'habitacle; et assis sur le couronnement, nos deux amis contemplaient la terre située à peu de distance. Elle semblait à la portée de la main à cause de la transparence de l'air pur des couches de vapeur qui, dans nos climats, se posent entre l'objet et l'œil du spectateur. Tantôt il regardait avec une curiosité impatiente les feux scintillans qui paraissaient par intervalles sur les mornes et dans les anses. Tantôt ils suivaient la lumière que jetait la lampe du navire par les fenêtres de la chambre, et dont la traînée courait jusqu'au rivage en brillantant comme une aigrette de diamans le sillage écumeux. Dans ce sentier lumineux ils distinguaient la forme hi-

deuse et la couleur verdâtre d'un requin qui souvent sortait sa tête de l'eau et ouvrait une vaste gueule armée de six rangs de dents; autour du monstre circulait rapidement un pilote.

Enfin, rompant le silence : « Pourrais-je connaître le sujet de tes méditations, » demanda Estève avec un air riant, et en frappant l'épaule de son ami.

« Ce monstre et son esclave, » répondit Briolan, en étendant le bras vers le requin, et puis le détournant vers le rivage, il ajouta avec amertume : « cette terre et moi. » Ne suis-je pas aussi son esclave ! « Hélas ! Estève, voici mon tombeau. »

« Ah ! loin de toi ces désolantes pensées. Compare ton sort au mien, le tien sera léger et digne d'envie. Oublies-tu que dans ce tombeau respirent ta mère et ta jeune sœur ? »

« Arrête, assez, » s'écria Briolan en essuyant une larme. « Pauvre mère ! » Il ne put continuer.

Estève, muet et respectant cette pieuse douleur attirait doucement son ami dans ses bras.

« Eh bien ! reprit le créole, tu me vois pleu-
» rer comme un enfant, et cependant il n'y a pas
» de faiblesse dans ces larmes. Oui , mon ami ,
» en ce moment je ressens pour ces êtres si fai-
» bles des transports d'amour qui satisfont la
» force de mon âme. Il y a en moi un besoin
» impérieux de me sacrifier à une sainte cause ,
» de consacrer toutes les ressources de ma jeu-
» nesse et de mon savoir au service de quelques
» êtres chéris et à la réalisation de quelque sen-
» timent pur et généreux. Telle est la vie morale
» du jeune homme de notre époque. Heureux
» ceux qui peuvent la reproduire au dehors !
» Ainsi, n'ayant pu me rendre citoyen utile dans
» la révolution de notre chère France , je sens
» du moins que, même dans ce pays, il y a large
» place pour le dévouement à la cause de l'hu-
» manité ; dévouement qui ne doit pas s'épuiser
» dans les vagues et stériles élans de l'amour de
» tous, mais s'appliquer aux souffrances qui nous
» entourent. Pauvre mère ! peut-être, en ce mo-
» ment, accablée de soucis, tu attends le bras de

» ton fils pour y reposer ta faiblesse. Et vous ,
» mes bons esclaves , dont le travail a nourri
» ma jeunesse, a payé mon éducation, m'a fait
» naître à la vie de l'intelligence; pour vous je
» continuerai les soins de ma mère, la douceur
» de mon père. Venez dans mon sein, il est as-
» sez vaste pour vous contenir tous. » A ces
mots prononcés avec l'accent de la plus pro-
fonde sensibilité, Briolan étendait ses bras vers
les rivages de l'île.

« Mon ami, dit Estève, ces sentimens sont di-
» gnes de toi, et je m'en réjouis. Un amant sin-
» cère de la vertu, surtout sur une terre d'es-
» clavage, trouvera dans son âme des consola-
» tions pour ses semblables, qui seront aussi ses
» joies et ses récompenses. »

« Mon Dieu ! balbutia Briolan, donne-moi ta
» main, soutiens-moi. »

« Un vertige ! parle.... Briolan ! un mot , un
» seul mot ! » disait le *métis* en soutenant sur sa
poitrine la tête brûlante de son ami.

« Je suis remis, reprit Briolan après quelques

» instans de silence. Je ne sais ce que je viens
» d'éprouver, mais il m'a passé un transport qui
» semble avoir aiguisé la pénétration de mon
» esprit. Un singulier pressentiment, un effroi
» vague, inexprimable, vient de lancer mon
» cœur au-devant de ces êtres chéris, comme si un
» danger terrible était suspendu sur leurs têtes...
» tu sais que je suis loin d'être superstitieux,
» cependant des exemples fréquens de ces sortes
» de visitations ne justifient que trop mes craintes.
» En ce moment ma poitrine est oppressée et
» ma mémoire, toute tremblante, me retrace un
» songe affreux dont fut remplie ma nuit dernière. »

« Hâte-toi de parler ; ce récit te soulagera. »

« Tu te souviens, continua Briolan, avec
» quelles émotions nous nous jetâmes dans nos
» cabanes, le cœur plein des souvenirs de la terre
» natale, le sang rafraîchi par la brise qui nous
» arrivait après avoir passé sur nos berceaux et
» sur le sein d'une mère. Pendant mon sommeil
» je crus être sur le tillac de ce navire, regar-

» dant le rivage et les montagnes se transfor-
» mant sans cesse comme ces masses de brouil-
» lards, aux changeans paysages qui errent à l'ho-
» rizon. Bientôt le ciel, l'océan, la terre et l'air
» semblaient ne former qu'un immense chaos
» où, tout se confondant, retournait à l'état pri-
» mitif des choses. Tantôt le vent, comme un
» grand aigle, semblait nous saisir dans ses ser-
» res et planer ; tantôt dans une mer d'écume
» nous voyons les noirs récifs surgir à nos
» côtés, pareils aux têtes d'énormes reptiles
» prêts à nous dévorer. Partout j'entendais un
» sourd bruissement et des cris aigus qui sifflaient
» dans l'espace comme des âmes qui cherchent
» le passage de l'éternité. Au milieu de ce chaos,
» à travers ces brumes grisâtres, palpables et
» suffoquantes, naviguait notre vaisseau dont les
» jointures ballotées criaient comme les plumes
» de ces grues voyageuses que le navigateur en-
» tend sur sa tête. Nous passions, nous glissions,
» j'en frémis encore ! parmi des débris de terre,
» des éclats de rocher, des trombes, des nuages

» chargés d'électricité , tout cela roulant impé-
» tueux et pêle-mêle. Et le navire , comme un
» être sensible, allait toujours guidé par les sil-
» lons d'éclairs dont il suivait la piste. Soudain,
» je ne sais quoi nous heurta, nous descendimes ;
» la tête me manqua. Quand je recouvrai mes
» sens, j'étais à terre. Il n'y avait plus de vais-
» seau ; tout était calme. Cependant la nature
» avait souffert, sa figure était lugubre et meur-
» trie. Marche , marche , me cria une voix , et
» aussitôt un léger tourbillon emportant des feuil-
» les flétries, se leva devant moi comme exprès
» pour me guider , et je le suivis. Quels tour-
» mens ! quelle fatigue ! quelle route intermi-
» nable ! Enfin j'arrivai ; le tourbillon n'était
» plus. Grand Dieu ! je crus reconnaître la plan-
» tation de mon père ! »

Ici, Briolan se tut visiblement agité.

« Ah ! mon ami, tu m'étonnes , dit Estève ,
» oublies-tu que c'est un rêve ? »

« Qu'importe , répliqua le créole , l'homme
» n'en souffre-t-il pas ? et c'est dans la douleur

» que se trouve la réalité. Mais je me hâte
» d'achever ; ici commencent mes plus intolé-
» rables angoisses. Aucune trace d'habitation
» ne paraissait , aucune forme humaine ne se
» montrait ; point de son, point de voix, et ce-
» pendant il me semblait que celle qui m'avait
» déjà parlé me chuchotait au fond de l'âme :
» C'est ici, c'est ici. Je voulais courir : impossi-
» ble, tant le ciel était bas et pesant , tant l'ho-
» rizon rapproché, en me pressant, m'étouffait.
» Je voulais crier : impossible ; et j'entendais
» mes cris mugissant dans ma poitrine sans
» pouvoir s'en échapper. O mon Dieu ! O mon
» Dieu ! que j'ai souffert ! douleur ! rage ! dé-
» sespoir ! Ne pas trouver ma mère , ma sœur ,
» mes esclaves , ma maison ! ne pouvoir pas
» même me plaindre ! Et j'étouffais ; quand je re-
» marquai un petit bosquet à quelques pas, seule
» trace de végétation dans cette nature ver-
» moulue. Le feuillage en était immobile et
» comme pétrifié, une cendre blanchâtre le cou-
» vrait comme d'un suaire. Je fis un effort, rom-

» pis mes liens et m'élançai dans le bosquet.
» Spectacle horrible, même dans un rêve ! Je
» vis.... sur une natte, morte, ensevelie.....
» ma sœur Léa. Cette fois, un cri darda hors
» de ma poitrine soulagée et je m'éveillai en
» entendant les douces voix des matelots qui sou-
» piraient en chœur : terre ! terre ! »
« Menaçantes, mais vaines illusions, » dit Es-
tève en s'efforçant de cacher à son ami les péni-
bles émotions que lui avait causées ce récit et
celles que lui causait toujours l'aspect alarmant
de l'officier de quart et des matelots. Mais dans
ses regards appesantis par les ténèbres se pei-
gnaient l'inquiétude et l'égarement de son esprit.
Briolan, frappé du trouble d'Estève, s'arracha à
ses rêveries en s'écriant : « Quel changement
» dans le ciel ! Le navire fuit rapidement, et
» cependant le vent n'a pas fraîchi. »
« Que c'est étrange, dit Estève, questionnons
» l'équipage. »
« C'est inutile, Messieurs, le voici. Oh ! oh !
» cria la voix rauque d'un vieux triton. »

En même temps , comme un escadron lancé à la charge, l'ouragan frappa le navire en travers. Le navire donna de la tête jusqu'au beau-pré avec ses mâts balançans et plians commedes roseaux. Il hésita un instant. Moment d'un affreux silence , pendant lequel on entendit ces mots : « C'est mon rêve ! » Puis , plus de voix humaine ! L'homme n'était plus rien ; il disparaissait abimé , quoique héroïque , au milieu de cet enfer de vents, de pluies , de vagues, de foudres et de bruits de toutes sortes, bruits inexprimables qui ressemblent aux tintemens confus qu'on entend en s'évanouissant.



VI.

L'Entrevue.

Après un long évanouissement nos deux naufragés ouvrirent les yeux et se trouvèrent sur le sable , dans le fond d'une anse , entourés de nègres et de négresses qui leur prodiguaient des soins affectueux. Leur premier mouvement fut de se jeter dans les bras l'un de l'autre. En s'embrassant il s'exhalait de leurs cœurs émus une muette

prière adressée à celui qui tient les tempêtes dans sa main. Quoique leurs jeunes âmes eussent toute l'incrédulité irréligieuse de cette époque, elles étaient trop belles pour ne pas sentir la divinité aussi près de la mort.

Un des noirs tenant une petite calebasse pleine de rhum voulait leur en faire boire en répétant sans cesse : *Blancs de France faire mal de venir dans pays à nègres.* » Briolan et Estève acceptèrent avec reconnaissance le cordial du bon noir et, grâce à leur jeunesse, ils recouvrèrent bientôt leurs forces. Voyant un pauvre matelot échappé comme eux et qui éprouvait toutes les convulsions d'un vomissement, ils invitèrent le nègre hospitalier à le soulager en lui offrant de son rhum. « *C'est un matelot,* » répondit celui-ci avec gravité ; « *Matelots pas blancs ; matelots travaillent comme nous.* » Et il se mit à courir vers un groupe qui poussait des clameurs de joie en retirant un ballot que la lame venait de jeter sur la grève.

Déjà Briolan avait été frappé de l'aspect de

l'anse. Quelques formes de rochers avaient réveillé des souvenirs d'enfance, et il croyait reconnaître l'embarcadère de son habitation située à peu de distance dans l'intérieur, mais masquée par l'élévation irrégulière du sol. Nos deux amis approchèrent des groupes ardents au pillage, et demandèrent dans quelle partie de l'île ils se trouvaient : « *Pointe de la Capesterre là, Trois-Rivières ici,* » répondit le même nègre dont il a été déjà question : et en parlant il étendait ses bras dans des directions opposées. — « Mais tu ne » nous apprends rien, lui dit Estève, nous voulons savoir le nom de tout le pays que nous voyons. » — « *Ça vous voit là, c'est la Basse-Terre.* » — « La Basse-Terre ? s'écria Briolan, » je ne me trompais pas. » Et s'adressant au même interlocuteur, il lui demanda quelles étaient les habitations du voisinage. « *Vous connaître donc monde ici ?* — « Non, s'écria Briolan impatienté, les habitations ? les habitations ? » Le nègre ne répond jamais d'une manière précise aux premières questions qui lui sont adressées.

Celui-ci forcé de s'expliquer, prononça plusieurs noms, entre autres celui de Briolan, et il indiqua la direction.

« Viens, mon ami, viens, s'écria Briolan en
» entraînant Estève par le bras, je connais main-
» tenant les lieux. Marchons; peut-être ma mère
» a besoin de moi. Sa voix gronde à mes oreilles
» et retentit dans le fond de mon âme. L'oura-
» gan a porté ses ravages dans l'île, je vois par-
» tout les traces de son passage. Mon cœur est
» gros de sinistres pressentimens, il m'étouffe. »

En parlant ainsi, ils couraient dans le sentier tortueux conduisant au sommet d'un des promontoires qui formaient l'anse. L'anxiété, l'espoir d'une prompte entrevue et le besoin de percer un avenir obscur les remplissaient de courage et de force. Ils atteignirent, hors d'haleine, le sommet du promontoire, et là s'arrêtèrent pour respirer. L'aurore éclairait la scène de son demi-jour blafard. Le ciel très-bas et enveloppé de vapeurs humides; la mer, avec ses vagues immenses d'un jaune sale et bordées d'écume, qui se bri-

saient en mugissant sur les rochers, en grimpaient les flancs, s'engouffraient dans les caves retentissantes des falaises ou avec un murmure plaintif et prolongé se déferlaient en longues nappes sur le sable des anses ; à quelque distance , la carcasse noire et informe de leur navire , tantôt submergé , tantôt reparaissant au-dessus des eaux ; le rivage couvert de nègres courans çà et là à la recherche des débris de cargaison, portés par les flots et jetés sur la grève ; quelques cadavres de noyés ou quelques naufragés vivans et environnés de groupes de femmes et d'enfans ; d'autres nègres nus et nageurs intrépides , voltigeant comme des oiseaux pêcheurs sous les voûtes des lames, épiant le moment favorable pour les percer en plongeant, reparaître de l'autre côté, et puis percer la suivante et darder, entre deux eaux à la recherche de leur proie : tout ce tableau frappa à la fois leurs regards. Mais ce qui seul put les émouvoir dans ce moment de triste préoccupation, fut le spectacle d'un beau navire ayant conservé presque toute sa

mature, et qui, poussé avec impétuosité par le courant était au moment de se briser contre les énormes rochers dispersés aux pieds de la falaise.

L'équipage jetait des cris de détresse qu'on entendait par intervalles, et les nègres y répondant par des clameurs accouraient sur le théâtre du naufrage, autant pour sauver des naufragés que pour enlever du butin.

« A leur aide ! Briolan, à leur aide ! s'écria Estève. » — « Non, mon ami ; leur malheur me navre, mais notre assistance serait vaine ; nous ne pouvons pas être à la fois là et sur notre route. »

« Mais leur danger est sous nos yeux ; un instant encore. » — « Reste, si tu veux, tu es libre. Moi, je me dois avant tout à celle qui m'a donné le jour. Mes forces sont revenues, je pars. » — « Et moi, puis-je te quitter ? Eh bien ! partons, » dit Estève, regardant encore une fois en arrière.

Après quelques momens d'une marche rapide et silencieuse ils entendirent le craquement épou-

vantable de ce nouveau naufrage, auquel se mêlaient les cris et les clameurs des marins et des noirs. Ces bruits lugubres accélérèrent leur course. Partout sur leur route et dans l'intérieur du pays ils rencontraient des traces de l'ouragan. Ses coups étaient au front de tous les êtres. Des arbres énormes déracinés et transportés loin du sol qui les nourrissait, des rochers dérangés de leurs bases, de profondes déchirures dans la terre, de larges fossés subitement creusés par de petits ruisseaux changés en torrens furieux; toute cette nature portait dans son aspect l'empreinte de la désolation et du deuil. Une vieillesse soudaine semblait l'avoir flétrie. Briolan reconnut plusieurs accidens de terrain, qui avaient frappé son enfance. Mais quelques changemens causés par le temps ou par le dernier fléau s'y faisaient remarquer. Des habitations se montraient avec leurs cases à nègres abattues, leurs bâtimens écroulés ou détoités, leurs plantations bouleversées et détruites. Devant les maisons on ne voyait que quelques noirs immobiles dans diverses attitudes,

ou un planteur les bras croisés sur sa poitrine , la tête penchée , absorbé dans le calcul de ses pertes. Ailleurs quelques hommes emportant des cadavres ou traînant les corps des bestiaux écrasés ou étouffés par le vent. Tout était muet , aucune voix humaine , aucun cri d'animaux ne rompait ce silence funèbre ; les oiseaux cachés dans les trous des rochers , et à moitié engourdis , ne donnaient aucun chant. Les insectes avaient péri par myriades. On sentait que la mort avait passé partout.

Briolan de plus en plus précipitait sa course. Il semblait qu'une main invisible renouvelant ses forces le poussait en avant. Estève pouvait à peine le suivre. Pas une parole , pas une exclamation ne fut échangée entre eux ; toujours courant ils ne faisaient entendre qu'une respiration accélérée et sifflante , quand , arrivé sur un morne élevé , d'où on distinguait son habitation située sur le plateau opposé , Briolan s'arrêta et vit l'amas de ruines qui en marquait l'emplacement. Jetant alors une sourde plainte , il tomba abîmé de douleur.

Estève se plaça à ses côtés et fit couler sur les joues brûlantes de Briolan les larmes de l'amitié. Mais quelle douleur que celle de ce jeune créole, fier, aimant et dévoué, quittant cette terre de France où ses émotions morales exaltaient son existence, où le malheur n'était pour lui qu'un thème de méditations philosophiques, arrivant dans son pays natal, au seuil du foyer domestique, ruiné, misérable, en face du besoin, sans un toit hospitalier pour y recevoir son ami ! Peut-être (pensée déchirante !) les restes mutilés d'une mère et d'une sœur chéries, ne l'attendent que pour les déposer dans la tombe. « Ma mère, ... s'écria-t-il, d'une voix altérée, et en se redressant avec raideur ; où es-tu ? que je te voie, que je t'entende encore une fois ! » Et soudain il poussa un cri de désespoir et s'élança avec l'énergie et l'impétuosité d'un aliéné chez qui la nature double les forces physiques. Estève d'abord surpris et effrayé le suivit de toute sa vitesse. Bientôt l'infortuné atteignit le plateau, traversant les ruines

des cases de nègres sans regarder autour de lui. Enfin, Estève le rejoignit et dit :

« Briolan, c'est ton Estève qui te parle. Re-
» garde, c'est lui, c'est ton ami. »

Briolan fit un signe de tête et le fixa avec des yeux hagards :

« Oui, n'est-ce pas que c'est ton Estève?...
» Eh bien ! écoute-moi un instant, et puis tu se-
» ras libre. » En parlant il s'était placé devant le malheureux, sans le tenir, de peur de l'irriter.

« Que ta mère et ta sœur seront heureuses de
» te revoir ! mais dans ce moment ta brusque
» apparition pourrait leur causer des émotions
» trop vives ; les femmes, mon ami, tu le sais,
» et les mères surtout sont des êtres délicats,
» sensibles, que les fortes secousses du cœur peu-
» vent briser. »

Briolan l'écoutant avec un doux sourire allait se rendre à ses conseils quand, jetant les yeux de côté, il vit sous les débris d'une case le cadavre d'une pauvre négresse et les petites jambes d'un enfant. A cette vue son délire se réveilla.

« Oh ! laisse-moi , laisse-moi , s'écria-t-il , en
» repoussant vivement Estève. J'aime mieux con-
» naître une fois toute l'étendue de mon mal-
» heur , » et il partit de nouveau.

Quelques négrellons ayant vu deux blancs se
diriger du côté de la plantation, coururent aver-
tir leurs maîtresses réfugiées dans un coin de la
sucrierie. Elles y étaient depuis peu quand ces
deux amis se montrèrent. Grâce aux soins de
leurs affectueux et fidèles esclaves elles reposaient
sur des matelas arrachés aux décombres de la
maison sans pouvoir chasser de leurs esprits éveil-
lés les désolantes réflexions.

« Deux blancs ! » répéta M^{me} Briolan , sortant
de sa profonde stupeur. « Qui peuvent-ils être ?
» Thelesfore , sans doute ! Mais en ce moment
» chacun occupé de ses propres malheurs... »

« Voilà les blancs ! » crièrent les enfans aux-
quels s'étaient réunis quelques nègres.

« Léa ! ma fille , dit M^{me} Briolan , ne sors pas ,
» je vais me lever. Nous sommes bien miséra-
» bles , mais l'hospitalité , ajouta-t-elle avec un

» sourire douloureux , ne doit jamais être négligée. »

Léa qui s'était déjà levée et approchée de la porte , allait au devant des deux jeunes naufragés. Briolan la voyant lui tendit les bras en s'écriant. « Léa ! ma sœur ! c'est Edmond , c'est ton frère qui arrive de France. »

« Maman ! c'est Edmond ; arrive , arrive , c'est mon frère , »

Ces mots à peine prononcés , ils étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Ces cris , ces exclamations poussés presque en même temps se confondirent en une seule voix. Les nègres transportés oublièrent leurs souffrances. Les uns à genoux priaient Dieu pour leur maître , les autres lui embrassaient les jambes ; quelques-uns sautaient en se frappant les mains et la tête. Un d'eux surtout improvisait , en changeant continuellement de ton , et sur un mode plaintif une chanson en l'honneur du nouveau venu. Ce poème naïf , qu'il accompagnait de gestes expressifs , n'était composé que de deux idées

flatteuses et d'un refrain qui revenait sans cesse. Mais que sont ces émotions auprès de celles d'une mère !

M^{me} Briolan, en entendant le nom de son fils, avait éprouvé un mouvement d'entrailles que l'homme ne connaît pas et ne saurait rendre. Muette, immobile, les bras tendus, elle attendait le retour de sa raison troublée par ces saints tré-saillemens de la nature. Sur ses lèvres entr'ouvertes se jouait un ineffable sourire. Enfin elle avança vers son fils qui accourait au-devant d'elle, l'arrêta, posa la main sur son front, sa poitrine, ses épaules, le toisa avec des regards d'une joie orgueilleuse; et puis, entourant la tête de Briolan de ses deux mains, elle l'entraîna sur son sein en gémissant : « Mon fils ! mon premier né ! C'est bien toi ; je te bénis. » Elle ne put supporter plus long-temps le tumulte de ses passions ; il fallut la soutenir presque insensible. Briolan n'en avait pas la force. Un noir la transporta ; Léa suivit sa mère tout en larmes, ainsi que les esclaves qui formaient un lugubre cor-

tége. Debout , quelques pas plus loin , Estève contemplait cette scène avec angoisse, mais l'isolement de son ami livré à son accablante douleur , l'arracha à lui-même. Il se hâta de l'entraîner auprès de la mère qui appelait son fils. Leurs embrassemens se renouvelèrent , leurs caresses adoucirent l'amertume de leurs cœurs. A peine le créole s'apercevait-il de la misère de ce réduit. En ce moment il n'avait de regards que pour celle qui lui avait donné le jour , pour sa jeune sœur, pour ses fidèles esclaves. On garda quelques instans le silence , silence qui renferme plus de tourmens que les transports les plus fougueux. Il n'était interrompu que par le chuchotement de deux voix en chœur qui rendaient grâce au Dieu des miséricordes d'avoir conservé un fils à sa mère. Remarquant que Léa avait les yeux fixés sur Estève , Briolan se rappela qu'il n'avait encore rien dit de son ami. Il le prit par la main , et le nommant , le présenta à sa mère comme son camarade d'enfance.

Un geste de bienveillance fut tout l'accueil que

M^{me} Briolan put faire au jeune étranger. Mais elle lui laissait lire sur sa physionomie la douleur mêlée presque de honte qu'elle ressentait de ne pouvoir lui faire une meilleure réception. Briolan, devinant les sentimens qui l'agitaient, s'écria :
« Oui , ma mère , le malheur nous a jetés bien
» bas , mais peut-être nous reste-t-il encore des
» ressources sur lesquelles nos efforts peuvent
» s'exercer.

« Ce langage réjouit mon âme, répondit M^{me}
» Briolan , c'est déjà le gage d'un meilleur ave-
» nir. Nous avons quelques parens , j'ose dire
» quelques amis ; nous mettrons à l'épreuve leur
» dévouement. »

A ces mots , Estève allait parler , allait offrir les services de l'amitié , mais il fut distrait par l'agitation de Briolan qui s'était levé et marchait à grands pas. Quoiqu'il connût toute l'étendue de ses pertes, il ne pouvait se résigner à la pensée de ce cruel changement de fortune ; et en outre ses appréhensions sur la couleur de son ami gran-

dissaient à mesure que son esprit devenait plus irritable sous l'aiguillon du malheur.

« Ah ! disait-il , qui me l'eût dit dans mes » jours de bonheur et d'ivresse !.... »

« Mon fils, loin de toi ces plaintes, et ces vains » regrets !... Renonces-tu déjà à la mâle et cou- » rageuse résolution que tu prenais tout-à- » l'heure ? »

« Eh ! ma mère , plus que jamais j'y songe. » Mais tu ne saurais mesurer les chagrins d'un » jeune homme transporté au-delà de ce monde » de tristes réalités , bercé de brillantes illusions » et puis arraché à sa vie d'enthousiasme , jeté » dans une société ennemie de ses sentimens , de » ses convictions ; et de plus en face de la mi- » sère des êtres qu'il chérit. » A ces mots sa voix vibrait d'émotion et de sensibilité.

Estève inquiet le suivait des yeux pour le rap- peler à la prudence.

« Viens, mon fils, s'écria M^{me} Briolan, viens » reposer ta tête brûlante sur le sein de ta mère. » Familiarisée depuis long-temps avec le mal-

» heur, je t'inspirerai l'énergie nécessaire pour
» le supporter. Dieu nous a bien affligés, mais
» n'oublie pas que sa bonté est aussi grande que
» sa colère; il t'a conservé à ma tendresse.
» Ah! quelle serait notre affliction!...» Elle ne
put achever ni prononcer le mot sinistre de *mort*;
elle pressait son fils comme si elle eût craint qu'il
ne lui échappât.

Estève ne put garder plus long-temps le silence.

« Madame, dit-il avec ce ton de modestie qui
» faisait le fond de son caractère, Briolan est
» mon ami, mon frère. Je lui dois plus que la
» vie. »

Briolan se redressant, l'interrompt en fixant
sur son ami des regards inquiets.

« Oui, reprit Estève avec plus d'assurance,
» je suis heureux de pouvoir à mon tour placer
» ma fortune d'un côté de la balance, quand il
» charge l'autre de son amitié et de son dévou-
» ment.... »

Ses gestes s'animaient de plus en plus; il par-
lait avec feu.

« Briolan , continua-t-il , mon père se join-
» dra à moi. Tes talens, ta supériorité se feront
» jour dans le monde ; et alors cette mère et cette
» sœur chéries te devront à toi, à toi seul , bon-
» heur et indépendance. »

Sa voix tremblait en prononçant ces dernières paroles , et dans ses traits animés se trahissait quelque vague préoccupation que la pénétration de Mme Briolan ne laissa pas inaperçue.

Cependant , Léa s'était levée et suivait de ses yeux brillans tous les mouvemens du jeune ami de son frère. Absorbée dans cette contemplation fascinante, involontairement elle imitait ses gestes et son regard, et cela avec cette naïveté d'une jeune fille des montagnes peu habituée à voir des figures étrangères, et qui suit plutôt les inspirations de la nature que les règles d'une froide étiquette.

« Mon frère , s'écria-t-elle , tu as entendu ce
» qu'il vient de dire , on ne rougit pas de s'ap-
» puyer sur le bras que tend l'amitié. »

Ici elle s'arrêta comme effrayée de sa har-

diessé ; mais aussitôt, rassurée par sa propre candeur , et s'adressant à Estève, elle ajouta :

« Aidez-moi , Monsieur , à le consoler ; il ne
» sera pas insensible aux caresses d'une sœur et
» aux exhortations d'un ami tel que vous. »

Le courage que Léa puisait dans son innocence toucha l'âme de Briolan, et il ressentit ce tressaillement d'aise qu'excite toujours le spectacle de l'énergie alliée à la faiblesse de l'enfance.

« Ma sœur, lui dit-il en l'embrassant , que tu
» es heureuse ! Ton âge et ton caractère te ren-
» dent inaccessible aux coups mortels du mal-
» heur. Tu es semblable aux tiges flexibles de
» ces bambous. Elles plient sous le souffle du
» vent et ne rompent pas ; les plus grands ar-
» bres sont déracinés. »

« Mes enfans, dit M^{me} Briolan, il est temps de
» songer aux nécessités de la vie. A demain les
» détails de ce miraculeux retour. La faim doit
» se faire sentir. Allons, qu'on se mette en quête
» de quelques alimens sous les ruines de la mai-

» son. Avec des efforts, on aura le nécessaire en
» peu de temps. » Elle ajouta en soupirant :
« Et nous connaissons jusqu'où vont nos
» désastres. Lindor, Sylvain, Louisy, mes
» braves enfans, joignez-vous au jeune maître. »

« *Oui, maîtresse, nous toujours prêts,* » répon-
dirent plusieurs nègres qui jusqu'alors avaient
écouté avec admiration les paroles inintelligibles
des blancs.

« *Maîtresse,* dit Lindor, le plus âgé de tous,
» *cœurs à nous avoir douleur pour vous et pour*
» *enfans à vous, Ah ! maîtresse, Lindor voir temps-*
» *là, où case à vous couvrir blancs vivans et contens ;*
» *à présent case à vous remplie corps à nègres*
» *morts.* »

« Edmond, mon fils, j'avais ordonné, aussitôt
» notre sortie de la maison de refuge, de visiter
» les ruines pour y secourir les blessés. Ton
» arrivée inattendue m'a distraite de ce soin. »

Lindor s'adressant à Briolan lui dit dans son
langage figuré que la case tout entière était
morte, qu'elle ne rendait pas une voix, une

plainte. « *Lui pas faire ça.* » Ajouta-t-il, en accompagnant ces derniers mots d'un grouillement du corps.

« Estève et vous, mes amis, suivez-moi, » s'écria Briolan. Léa reste auprès de notre mère. Des spectacles déchirans ne conviennent pas aux yeux d'une jeune fille. »

Remarquant un nègre étendu par terre et profondément endormi, il ordonna de le réveiller. Lindor, le poussant du pied, lui dit dans son patois que le maître *lui prenait son sommeil*. Le nègre se releva, secoua la tête et répondit : *sommeil pas avoir maître*.

A ce cri de la nature, Briolan sentit tressaillir son cœur. Il n'insista pas et se dirigea vers les ruines de la maison.

— 122 —

VII.

Le Créole de pure race.

Les débris environnans, la tristesse du ciel, toujours chargé de sombres nuages contre lesquels le soleil luttait en montrant un disque sans rayons; ces forêts couvrant naguère d'un épais manteau de verdure les flancs des montagnes, et ne présentant alors qu'une réunion d'innombrables

squelettes d'arbres à travers lesquels le regard plongeait au loin; enfin, toute cette nature en désordre se mariait d'une manière lugubre à ces infortunes humaines.

« Regarde, s'écria Estève, plusieurs cadavres »
» sont étendus à côté de ce beau cocotier fendu »
» dans toute sa longueur. »

« *C'est tonnerre à bon Dieu*, dit Lindor, *qui tué* »
» *pauvres gens là.* »

« L'homme est tellement marqué par le mal- »
» heur, observa Briolan, que la mort l'attend »
» souvent au port de salut. Ils avaient échappé »
» au vent en s'attachant à ce tronc, et la foudre »
» les y a atteints. Approchons, mes amis, et »
» écartons ces débris; quelques malheureux mu- »
» tilés ont peut-être besoin d'assistance. » Le »
» premier il donnait l'exemple, mais plusieurs »
» noirs hésitaient encore. Ils semblaient dominés »
» par quelques pensées superstitieuses.

« Eh bien! mes amis vous restez immobiles »
» et ne me secondez pas? »

« *Aïe! maître,* » répondit Lindor en exprimant

par des gestes sa répugnance à mettre la main à l'ouvrage. « *Blancs savoir toutes choses, blancs faire toutes choses ;* » puis il ajouta que les nègres étaient toujours punis quand ils touchaient aux choses de la mort, et qu'ils n'oseraient fouiller ce cimetière.

Estève et Briolan se regardèrent en souriant de pitié. « Lâches, s'écria ce dernier, vous tremblez comme des enfans ; allons, imitez moi. » Et écartant quelques planches il tira par les pieds le corps d'une jeune noir. Tous les esclaves reculèrent.

« *Jeune maître, dit gravement un capre (1)* » bâti en hercule, *nègre à vous pas lâches, nous voir coup de vent là et pas sentir cœur à nous battre.* » Et puis, pour montrer qu'il n'était pas faible comme un enfant, l'homme simple saisit une poutre jetée hors de l'amas de ruines et la souleva avec une vigueur peu commune. « *Jeune maître, reprit-il, nous pas avoir force contre chose*

(1) Né d'un mulâtre et d'une négresse.

» *qui est là* : et il mit la main sur son front.
» *Mais ça vous vouloir, nous vouloir aussi. Blancs*
» *parler, nègres obéir.* » Ici le capre fit un mouvement de tête et d'épaules en signe de résignation.

Faisant la part de l'empire que la superstition exerce sur ces esprits grossiers, Briolan sut apprécier leur dévouement dans cette circonstance. Des promesses de récompense excitèrent leur bonne volonté. Mais ce qui les toucha davantage fut l'assurance consolante que leurs frères seraient enterrés dans le cimetière béni de la paroisse. Quelle que soit l'infériorité de l'homme dans l'échelle de la civilisation, quelque attrait qu'aient pour lui les jouissances matérielles, sa vie morale ne s'efface jamais et se manifeste toujours dans les grandes occasions. Les honneurs religieux accordés à l'esclave décédé, sa tombe creusée dans une terre consacrée sont, pour les pauvres nègres, des faveurs inestimables.

Le déblaiement continuait ; des provisions, des objets précieux étaient retirés en même temps que

des victimes défigurées. Ces tristes travaux s'exécutaient en silence ; on n'entendait que quelques courtes exclamations, quelques cris précipités et perçans d'un fils retrouvant le corps sanglant de son père, ou les sourds gémissemens d'un père s'arrêtant devant le cadavre ramassé de sa négresse qui avait étouffé son nourrisson dans ses bras en voulant le protéger. Plusieurs blessés qui respiraient encore furent transportés dans la sucrerie et livrés aux soins que leurs maîtresses pouvaient prodiguer dans une telle situation.

Malgré toutes ces douleurs la faim se faisait sentir et les esclaves dévoraient sur place une partie des provisions. De leur côté, Estève et Briolan allaient se retirer pour prendre quelques alimens, quand des cris attirèrent leur attention. Les noirs fuyaient épouvantés en montrant les ruines d'où on entendait sortir une voix aigre et vibrante, tantôt psalmodiant une espèce de chanson, tantôt marmottant des paroles inintelligibles.

« C'est un blessé ! à nous, mes amis, à nous ! » s'écria Briolan en avançant, suivi d'Estève.

« Arrêtez, jeune maître, dit Lindor; c'est vieille
» femme là. »

« C'est Iviane, dit un second nègre. »

« C'est sorcière là, diable est avec elle, mur-
» mura un troisième. »

Au même instant on vit paraître la tête et puis le corps d'Iviane qui, en chantant, en grommelant, s'élevait du fond de son sépulcre et portait un jeune enfant qui semblait respirer. La vieille évanouie, depuis la chute de la maison, avait recouvré ses sens quelque temps avant l'arrivée de Briolan. Le bruit que faisaient les travailleurs en remuant les décombres qui formaient voûte sur sa tête, avait achevé de l'arracher à son engourdissement. Trouvant à ses côtés un négrillon dont le cœur battait encore, la vieille l'enleva machinalement pour le rappeler à la vie, elle qui donnait la mort avec tant d'indifférence. Mais au contact du grand air la jeune victime ayant rendu le dernier soupir, Iviane ouvrit les bras et le corps tomba lourdement. Aussitôt les nègres prétendirent que la vieille l'avait

étouffé, et ne manquèrent pas d'ajouter, en frémissant d'horreur, qu'ils avaient vu la sorcière lui arracher une poignée de cheveux pour en faire des *piailles*.

Iviane remarquant nos deux amis, demeura un instant immobile.

« Eh bien ! vous ne me reconnaissez pas, » dit Briolan.

Après quelques minutes de silence, elle s'écria :
« Vous, Monsieur Edmond ! vous, maître à moi !
» vous en France et vous ici ! Aïe ! comment ça ? »
Elle continua à exprimer sa joie avec ce débordement de brèves exclamations et un babillage incohérent ; et puis elle pressa Briolan dans ses bras décharnés, fit force révérences à Estève et demanda vivement des nouvelles de Léa et de sa *cocote*, M^{me} Briolan. Apprenant qu'elles étaient en sûreté dans la sucrerie, elle s'élança avec une rapidité effrayante, qui faisait craindre de voir à chaque instant se briser ses frêles ossemens. Autour d'elle Iviane jetait d'étranges regards. Ses cris de joie, ses gestes de plaisir pouvaient égale-

ment s'appliquer au salut de ses maîtresses ou au spectacle des désastres environnans.

Bientôt la famille, Estève, les noirs et Iviane rassemblés, prenaient pêle-mêle un amer repas avec ce qu'on avait pu arracher à l'ouragan. Cette dernière ne cessait de témoigner à ses maîtresses le plus vif attachement ; mais, sur sa singulière physionomie, se retraçait la vague expression d'un sentiment qui contrastait avec la morne stupeur des assistans. De leur côté, Mme Briolan et son fils échangeaient à voix basse quelques paroles concernant un mort dont la mémoire leur était chère. Quoique ce sujet fût plein de cruels souvenirs, il convenait à leur état moral : tant les âmes souffrantes aiment à se soulager dans les joies de la douleur. Mais ces larmes d'une douce tristesse ne pouvaient rendre le repos à l'esprit de Briolan, tourmenté par la pensée menaçante d'un avenir où la destinée de son ami tenait une si large place.

Lisant tous ces conflits sur les traits palpitans du créole, le métis fit signe à Léa de le distraire

de ses préoccupations. Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune fille , qui étaient fixés sur lui avec une ineffable expression de candeur et d'innocence. Elle sourit sans les baisser et comprit ce que voulait le jeune étranger. Aussitôt , jetant ses bras autour du cou de son frère , elle commençait à le questionner sur son voyage , quand parut à peu de distance un cavalier qui approchait en caracolant avec affectation. Enfin , mettant pied à terre , il jeta sa bride à un jeune nègre qui le suivait en tenant la queue de son cheval. (1)

« C'est Thélesfore , mon fils , dit M^{me} Briolan , un de nos voisins , dont tu dois te res-
» souvenir. »

Thélesfore était fils d'un riche planteur , et plus âgé que Briolan de quelques années. D'assez haute taille et svelte , son port annonçait de la vigueur , ses mouvemens de la grâce et de la vivacité. Le soleil avait cuivré sa peau et des

(1) On voit des domestiques suivre ainsi leurs maîtres pendant une assez longue course , sans perdre haleine et sans donner aucun signe de fatigue.

passions ardentes sillonné son visage où se cachaient à l'ombre d'épais sourcils des yeux gris et perçans. Ses pieds et ses mains étaient très petits ; ses lèvres légèrement dédaigneuses et ses narines évasées révélèrent l'orgueil, l'impatience et l'habitude du commandement. D'abord Briolan fut choqué de cet aspect hautain ; mais Thélesfore sourit , le nuage disparut et ses traits s'adouçissant montrèrent toute la générosité de son caractère enlaidi par l'éducation et le contact de l'esclavage. Ses vêtemens se composaient d'une veste blanche, d'un large pantalon de *cirsaka* et d'un vaste chapeau de paille. La rigoise obligée figurait dans ses mains.

En approchant, Thélesfore examinait tour-à-tour cette famille infortunée avec des regards de tristesse, et les deux étrangers avec une curiosité ombrageuse.

« Thélesfore, lui dit M^{me} Briolan, que nous
» sommes sensibles à cette nouvelle marque
» d'amitié ! Partagez donc la joie que Dieu

» nous a envoyée au milieu de toutes nos aff-
» flictions. Voici mon fils. »

« Votre fils , répéta le planteur, en tendant
» les bras à Briolan. Vous ici dans un pareil
» moment ! Quel concours inoui de circonstan-
» ces?... »

« Un premier naufrage, interrompit Briolan,
» m'a réuni à un second plus affreux encore. »

« C'est un malheureux début dans notre pays,
» mais vous y aurez des amis , » répliqua Thé-
lesfore qui, tout-à-coup donnant une grande dou-
ceur à sa voix, dit aux deux femmes :

« Mesdames, il faut quitter ces lieux devenus
» inhabitables, et dont vos yeux ne peuvent plus
» supporter l'affligeant spectacle; Mon père vous
» attend, heureux de vous recevoir jusqu'au ré-
» tablissement de vos affaires.» Puis, se retournant
vers Briolan, il ajouta avec un ton moitié iro-
» nique , moitié complimenteur : elles se rele-
» veront bientôt à l'aide des belles connaissan-
» ces que vous avez puisées en France. »

A ces mots , Estève regarda son ami qui ne

pouvait dissimuler sur sa physionomie un violent mouvement de dépit.

« Thélesfore, » se hâta de répondre M^{me} Briolan qui avait remarqué l'émotion de son fils :
« témoignez à votre père toute ma reconnais-
» sance et recevez vous-même mes remerciemens ;
» mais je ne puis accepter. J'ai un parent à la
» Basse-Terre, que je craindrais de blesser en
» négligeant de m'appuyer sur lui. Ainsi mon
» intention est de me rendre en ville. »

Notre jeune planteur parut vivement contrarié de ce refus ; mais il se remit aussitôt et dit :
« Permettez-moi, madame, de préparer les
» moyens de transport. Je crains que Briolan
» n'ait oublié un peu les usages et les habitudes
» du pays pendant son séjour au collège. On y
» enrichit la mémoire, mais on y appauvrit le
» savoir-faire, n'est-ce pas ? Et peut-être crain-
» drait-il de fatiguer ces vaillans compères. »
En parlant, de sa rigoise il montrait les nègres.

Briolan continuait à garder un froid silence. D'abord touché de l'intérêt que le planteur pre-

nait à sa famille , il éprouva à son air et à ses discours une impression pénible qui ne tarda pas à dégénérer en une invincible répugnance. Il trouvait dans ce jeune homme le mélange qu'il abhorrait le plus : générosité du cœur viciée par les préjugés étroits de l'esprit ; fierté de caractère, courbée sous toutes les petites misères de la vanité. De son côté, Thélesfore s'était jeté sur une chaise que lui avait présentée un esclave. Le corps plié et renversé contre le mur , les jambes croisées dans une attitude grotesque, les mains enfoncées dans les poches de sa veste qui serrait sa taille, et la rigoise sous le bras, tel était l'ensemble bizarre que présentait le jeune planteur. Il ne semblait éprouver aucune gêne et paraissait attendre que Briolan répondît à ses avances ; mais au bout de quelques secondes il se redressa pour se tourner vers Léa. Quelle rapide métamorphose sa personne venait de subir ! Ses formes étaient gracieuses , ses gestes courtois , sa pose noble et fière, son regard doux, et sa bouche souriante. Cependant, sous ses muscles relâchés

par la tendre pensée qui l'animait, on voyait frémir la violence du caractère et l'irritabilité fébrile du point d'honneur toujours prête à éclater. S'adressant à la jeune créole, il discourait en phrases emphatiques. Son langage annonçait de l'affectation à bien dire et visait à l'atticisme, en même temps qu'il montrait une intelligence inculte, quoique pénétrante et chaleureuse. Estève, les yeux attachés sur le créole, fut aussitôt frappé de la passion qui se trahissait dans ses paroles et dans ses regards.

Debout en face du planteur, Estève demeure muet et pétrifié ; Estève est comme un homme qui s'attend à rencontrer un ennemi implacable et qui, le rencontrant, est étonné de ce qu'il ressent. Mais ce n'est pas là haïr : c'est un sentiment jusqu'alors inconnu qui se glisse dans l'âme du *métis* et la domine. Saisissant le moment où le planteur adresse quelques questions à Briolan sur les circonstances de son naufrage, Estève fait effort sur lui-même et se retire à l'écart en exhalant ces plaintes :

« Le voilà donc ce créole de pure race , l'in-
» carnation vivante d'un odieux privilège qui ,
» en France , marcherait mon égal , et ici me
» repousse du pied dans le cercle infranchissa-
» ble des préjugés ; le voilà celui qui , après les
» tendres épanchemens de l'amitié , soupçonnant
» la goutte de sang africain qui brûle dans mes
» veines me refuserait une place à la table de
» l'hospitalité , me disputerait les vulgaires qua-
» lifications de la politesse , me dénierait les titres
» conquis au service de la métropole , et oserait
» enfin me défendre d'en porter les insignes sur
» ce sol où il domine. »

La poitrine oppressée par ces réflexions, le *métis* sentait que la présence de Thélesfore exerçait sur lui une influence magique. Le planteur, frappé de son aspect souffrant , s'avança aussitôt vers Estève et lui prit la main avec effusion en lui prodiguant toutes les marques d'un vif intérêt.

Surpris et presque étourdi par ce mouvement affectueux de Thelesfore , Estève le regarda quelques secondes , hésitant entre son cœur qui

brûlait d'aimer et ses passions qui soufflaient la discorde. Enfin la nature l'emporta, il rendit sourire pour sourire et étreignit avec ardeur la main du créole. Encore une fois il la pressa en l'attirant sur son sein échauffé d'une douce chaleur d'amour fraternel. Quelques larmes parurent dans ses yeux, et Thélesfore sembla partager son émotion.

« Ah ! s'écria le *métis*, que ne puis-je vous
» aimer comme un frère, confondre mes desti-
» nées avec les vôtres, marcher toujours avec
» vous en quête du bonheur que nous partage-
» rions comme des enfans du même sang. »

« Mon ami, répondit Thélesfore, nous le pou-
» vons. Je comprends votre émotion et la sens de
» moitié. Vous êtes peut-être sans fortune ; vos
» parens victimes des désastres de la patrie n'ont
» plus de toit à vous offrir. Eh bien ! venez avec
» moi sous celui de mon père. Il vous fera une
» large place dans ses affections. Le bon vieillard
» est avide des nouvelles de sa chère France qu'il
» visita dans sa jeunesse. Vous le charmerez par

» vos récits; j'en serai bien aise, et nous serons
» tous satisfaits. »

« Impossible, monsieur, répliqua Estève avec
» un sourire amer. »

« Mes offres, je l'espère, n'ont rien eu d'offen-
» sant, dit le créole avec réserve; le cœur et les
» lois de l'hospitalité m'ont seuls inspiré. »

« Ah! je le crois et vous en remercie. Jamais
» je n'oublierai le noble élan qui vient de vous
» animer. La fortune! j'en suis comblé; mes pa-
» rens sont aux Antilles et je suis moi-même....
» créole. »

A ces mots Thélesfore s'inclina avec politesse et retourna près de M^{me} Briolan et de ses enfans. Estève demeura accablé sous les sentimens opposés qui troublaient son âme. La franchise et la bienveillance du planteur le touchaient jusqu'aux larmes, mais, dans l'esprit ombrageux du *métis*, sa qualité de privilégié placait l'injure à côté du bienfait. Quoiqu'à un âge où les passions du cœur absorbent les considérations d'ambition et de dignité sociale, son amour naissant ne pou-

vait séparer dans Thélesfore le rival du membre de la caste dominante. En vain pour soulager sa fierté souffrante se livrait-il à la comparaison de leurs valeurs intellectuelles, seule cause légitime d'inégalité parmi les hommes; pendant quelques rapides instans il était satisfait, il sentait sa force, mais tout-à-coup apparaissait la froide réalité, et le malheureux descendait de toute la hauteur où l'avait lancé sa rêverie jusqu'à la dégradation de l'ilotisme. Alors tout s'abîmait dans sa conscience, excepté le sentiment de sa supériorité morale, sentiment solitaire, dévorant et entouré de ruines.

« C'en est assez ! se dit-il ; vaines considéra-
» tions, lutte plus vaine encore, c'en est assez !
» l'esprit de l'homme, je le sens, a besoin
» d'échapper au vague infini des généralités et
» de se résumer en une passion concentrée et
» active. Aussi je reste rival et ennemi de ce Thé-
» lesfore. En Léa se personnifie pour moi l'arène
» d'un duel à mort. Ah ! Ce n'est pas moi Estève,
» qui le veut, mais le *métis*, tel que la société

» l'a fait. » La tête brûlante et le cœur jaloux , il courut au devant de son ami qui, inquiet et soupçonnant le sujet de ses pensées , avançait à sa rencontre.

Bientôt, par les soins de Thélesfore, tout fut préparé pour le voyage à la Basse-Terre. On vit arriver plusieurs noirs, les uns chargés de hamacs qui devaient servir de voiture aux dames , les autres conduisant des mules pour Estève et son ami. M^{me} Briolan et sa fille ne quittèrent pas le Piton , quelque misérable que l'eût rendu le terrible fléau, sans verser des pleurs amères. Aux Antilles, au milieu d'une nature sauvage et fière les habitations sont les oasis du désert ; le colon les aime comme la patrie.

Les deux femmes se placèrent chacune dans un hamac suspendu aux extrémités d'un long bambou qui formait la corde de l'arc. Deux vigoureux noirs en prirent chacun un bout sur l'épaule, et l'un suivant l'autre ils se mirent en marche. Les trois cavaliers seuls les accompagnaient ; les esclaves restaient pour recueillir les

objets précieux que couvraient les ruines, et pour enterrer les cadavres des victimes auprès desquelles Iviane fut laissée en prière.



VIII.

La Réunion.

La franche hospitalité créole de cette époque ne manqua pas à la famille malheureuse. Deshauteurs-Desvallons, parent de Mme Briolan, l'accueillit avec les soins, les caresses, tout ce que l'amitié peut concevoir de plus tendre pour assoupir les chagrins. Estève ne fut pas moins

bien reçu ; n'était-il pas un naufragé ! et Dieu ne commande-t-il pas d'achever envers le malheur ce qu'il a commencé avec tant de miséricorde. Heureux temps des mœurs coloniales, vertus hospitalières qui rachetaient ce qu'alors les préjugés de caste pouvaient avoir d'exclusif et d'amer !

La maison de leur hôte était une des plus considérées de la Basse-Terre. Desvallons offrait le type parfait des créoles de la vieille roche, qui formaient la population des villes et différaient sur plusieurs points d'avec les habitans planteurs. Bienfaisant, généreux et plein d'ostentation, il affectait un profond savoir sous une teinture de belles-lettres ; savoir puisé dans quelques rares volumes de l'encyclopédie et du journal de Trevoux que lui disputaient les vers. Fier de porter l'épée et dominé par une ridicule manie de noblesse, il avait ajouté à son premier nom un second d'une nature tout opposée, croyant par là singulariser son origine. Cependant, malgré ses hautes prétentions, il ne pouvait

résister aux séductions des beautés de couleur et exécutait à la lettre le précepte : Croissez et multipliez. Telle était sa dévotion au commandement biblique que sortait-il pour se rendre à une fête ou à l'église, fête et service finissaient quand il arrivait. Sur la route, ici il donnait des conseils, là il arrangeait des démêlés fraternels, plus loin des générations folâtres de toutes les nuances quittaient leurs jeux pour le saluer et recevoir ses caresses. A ce libertinage M^{me} Desvallons opposait une vie pleine de vertus sévères; comme beaucoup d'épouses créoles elle se vengeait par sa fidélité et une haine invétérée contre les femmes de couleur.

M^{me} Briolan et ses enfans s'efforçaient de se consoler de leurs pertes en espérant un meilleur avenir. Estève renouvelait ses offres de service avec cette réserve délicate qu'inspire le malheur aux âmes bien nées.

Les anciennes prétentions de Thélesfore, ranimées depuis la dernière catastrophe, paraissaient attacher le planteur à la destinée de Léa; son

amour inquiet souffrait avec un secret dépit la présence d'Estève dont il ne cessait d'épier les mouvemens, les regards et les plus brèves exclamations. Enfin, il commençait à sentir qu'entre lui et la jeune fille s'était glissé quelque nouvel obstacle.

Trop ignorant pour apprécier les connaissances du jeune étranger, il avait assez d'intelligence pour mesurer sa supériorité, assez de tact pour juger l'impression que ses discours produisaient sur Léa. Celle-ci, jeune et naïve imagination, amante du merveilleux, se plaisait aux récits des prodiges de l'art que lui racontait Estève, dans son enthousiasme elle était blessée de l'indifférence affectée de Thélesfore, ses reproches, et ses innocentes plaisanteries irritaient de plus en plus l'amour-propre du créole qui, pour se venger, versait le poison de l'ironie sur ces sujets d'admiration. De là, vives discussions où souvent la passion tenait plus de place que l'esprit et le savoir. Ce qui désolait Thélesfore c'était surtout l'intervention de Desvallons dans ces débats. Son

pédantisme superficiel et sans ménagement pour l'ignorance du planteur aigrissait d'autant plus ce dernier, que les bévues du docteur excitaient la risée de nos deux amis. Se sentant ainsi rejeté au troisième rang dans l'estime de la jeune fille, notre créole de pure race ne pouvait supporter la pensée de cette honteuse infériorité, lui qui était né pour tout dominer.

De ces premières entrevues il résulta des sentimens envieux et dépréciateurs qui achevèrent d'aliéner les esprits. Estève et Briolan s'effarouchaient de l'orgueilleuse présomption de Thélesfore qui, de son côté, semblait oublier son amour pour envenimer sa haine naissante.

Quelques connaissances de M^{me} Briolan étaient accourues lui réciter leurs compliments de convention sur ses derniers malheurs et sur le retour miraculeux de son fils. Mais que de vaine curiosité ne se mêlait-elle à cet empressement de bienveillance ! Elles voulaient voir et juger nos deux amis, tourner dans un instant autour de leurs cœurs, de leurs intelligences et prononcer ensuite

du haut de leur petit tribunal, ridicule anathème ou niaise admiration. Qui ne connaît la manie inquisitoriale, l'esprit éplucheur des habitans de petites villes, gens dont les émotions et les idées sont aussi bornées que le cercle d'horizon que leurs yeux peuvent embrasser.

Quelque temps s'était déjà écoulé depuis l'ouragan. Aguerris à ces grandes batailles des élémens, les habitans cherchaient de nouveau les distractions et les plaisirs. Pour faire trêve à la tristesse de ses hôtes, Desvallons prépara une élégante collation, fête légère, fort à la mode aux Antilles. La société la plus choisie de la Basse-Terre y fut invitée; c'était pour Desvallons une occasion de présenter Briolan à des compatriotes dont il avait été long-temps séparé.

Voilà donc nos deux amis jetés au milieu du monde colonial. Leur arrivée fut un naufrage; leur premier spectacle, celui de la mort; leurs premières sensations, celles du malheur. Ces âmes d'élite, exilées de leur Eden philosophique, ont commencé leur pèlerinage d'é-

preuves parmi des infidèles ennemis de leurs croyances. L'avenir est devant elles , route obscure et fatale où les pousse une main inexorable. Elles marchent , elles entrent et vont s'asseoir entre l'hospitalité qui sourit en présentant ses dons et le martyr qui prépare sa couronne. Tels sont les hommes : voyez-les assis au festin de l'amitié , suivez-les dans le sanctuaire de la famille ou au milieu du tumulte des affaires , partout vous trouverez tendresse , honneur , amour et charité même , cette reine des vertus. Mais les hommes ressemblent à ces fous raisonnables et humains qui , aussitôt que le point de leur folie est touché , divaguent , se passionnent et deviennent des furieux à lier.

Dans l'après-midi du jour indiqué, on vit arriver la compagnie suivie d'un nombreux cortège de domestiques des deux sexes et de toutes les peaux, mulâtresses, capresses, nègresses, nègres, capres et mulâtres. Cette foule bigarrée se traînait plutôt qu'elle ne marchait. On eût dit une procession de pénitens et non de joyeux conviés ar-

dens au plaisir. Les dames surtout, nonchalantes et langoureuses, se tenaient à peine sur leurs petits pieds, la taille se balançant mollement comme une liane couronnée de sa fleur. Mais, dans leurs yeux voilés, dans leurs âmes assoupies couvent les passions les plus vivaces que fait jaillir l'amour, la danse ou l'orgueil de caste. Les femmes esclaves étaient vêtues de la jupe d'indienne aux brillans ramages, de la chemise aux amples manches plissées et fermées par des boutons d'or. Un très petit corset lacé devant, les madras coquettement posés, de larges anneaux d'or aux oreilles, complètent leur toilette. Le costume des esclaves mâles est moins pittoresque, mais ils font la roue, se pavant en portant le parasol, la tabatière ou le singe de leur maîtresse. Ces *farauds* passant auprès d'un *negre de terre*, (1) lui lancent le regard du dédain. Partout les valets ne sont-ils pas les mêmes ? Aux Antilles comme dans les cours de l'Europe, toujours classifica-

(1) L'esclave qui travaille sur les plantations.

tion de services, classification de mépris. Mais ici tous les pieds sont nus, même quand le front est orné. Il semble qu'il est permis à l'esclave d'enfler sa tête des fumées de la vanité, en même temps qu'il lui est ordonné de toujours sentir la poussière.

La compagnie fut introduite dans une grande pièce où étaient dressés des buffets de verdure chargés de fruits et de rafraîchissemens. Après les saluts et les complimens on se mit à l'aise, et la conversation commença à s'animer. La vivacité des expressions et des idées contrastait d'une étrange manière avec la langueur des personnages, leurs gestes épuisés et leur langage inaccoutumé. Des hamacs, suspendus en divers sens, permettaient aux paresseuses de se balancer sans encombre. Bientôt les femmes, fatiguées des efforts inaccoutumés de leur esprit s'y étendirent en laissant un pied à fleur du plancher, pour donner l'impulsion au lit aérien. Enfin, le branle entraîna, les dames se bercèrent rafraîchies par plusieurs larges éventails de planches très minces,

fixés par une charnière au plafond, et auxquels des négillons imprimaient le mouvement en tirant une corde.

M^{me} Briolan écoutait d'un air pensif les paroles affectueuses qui lui étaient adressées. Sa fille avait recouvré la mollesse et l'insouciance de ses manières, depuis que le bonheur de revoir son frère tempérait le souvenir de ses récentes infortunes. Entourés de colons, Estève et Briolan étaient accablés de questions ingénieuses ou insensées sur la France, sur les événemens et les hommes de la révolution. En général les causeurs abondaient en traits légers et brillans, en idées plus remarquables par la tournure que par la justesse. Les réflexions étaient pénétrantes sans atteindre le fond de la question, la facilité de saisir vivement les rapports extérieurs, merveilleuse. Ainsi leurs esprits sautillaient de sujet en sujet, les effleurant avec grâce, à l'aide d'organes éveillés et avides d'émotions nouvelles. Cependant quelques rares esprits se distinguaient par la force et le savoir, par des passions éner-

giques et brûlantes comme le soleil de leur zone. Mais chez eux aussi, point de généralités fécondes ; on sentait que le climat, les travaux et les mœurs arrêtaient le développement des intelligences mâles. A toutes les questions, nos deux amis faisaient des réponses sobres et circonspectes, où perçaient néanmoins quelques principes généraux qui, à leur grande surprise, excitaient une vive sympathie dans l'assemblée, mais dont la moindre conséquence aurait enfanté l'orage. Frappée de cette contradiction, leur inexpérience s'en étonnait, quand l'arrivée d'un nouveau convié attira l'attention de toute la société.

« De grandes nouvelles, messieurs, s'écria
» Thélesfore en entrant, des nouvelles de St-
» Domingue ! »

« St-Domingue ! Quelles sont-elles ? quelles
» sont-elles ! » Ces exclamations partent de tous
les coins de l'appartement.

Thélesfore, avec l'importance de tout possesseur d'un secret intéressant, commence par s'é-

tendre dans un fauteuil après avoir jeté son chapeau et sa canne à pomme d'or à son jeune esclave.

« Enfin, qu'y a-t-il ? Les nouvelles ! lui crie-t-on à la fois avec un redoublement de curiosité et d'anxiété.

« Il ne s'agit de rien moins que de l'infamante traînée de poudre dont la tête est à Paris et la queue ici ; elle commence à prendre feu. »

« Quoi ! dit Desvallons, les principes qui se forgent dans les clubs ont été poussés par l'ouragan révolutionnaire jusque dans la grande colonie ? »

« C'est cela, continue Thélesfore, on nous apprend du Port-au-Prince la conjuration du mulâtre Vincent Ogé, récemment arrivé de France. »

« Conjuration ! » répètent avec effroi plusieurs des assistans.

« Vincent Ogé, mulâtre ! murmure sourdement Estève. »

« Oui, Vincent Ogé, mulâtre ! » s'écrie le planteur en appuyant fortement sur chaque syl-

labe et en affectant de regarder du côté opposé à celui où se trouve Estève qui peut à peine dissimuler la profonde émotion que lui causent de tendres souvenirs mêlés à de cruelles appréhensions.

« Enfin, que voulait ce mulâtre, le sait-on ? » demande Desvallons.

« Ogé réclamait l'égalité civile et politique » au nom de je ne sais quelle folie, répond Thélesfore en affectant un air dédaigneux.

« Et le serpent n'a pas été écrasé en naissant ! » s'écrient à leur tour les plus fanatiques de préjugés, qui se sont levés pour mieux exprimer par leurs gestes et par leur attitude toute la violence de leurs passions.

« Ecrasé, c'est à peu près ce qui lui est arrivé, » continue le narrateur sur le ton d'une affreuse ironie.

« Un verre de fraîche eau de coco, M. Thélesfore, » interrompt M^{me} Desvallons nonchalamment ramassée dans son hamac. Ce disant, elle applique un coup de pantoufle sur la

joue d'une mulâtresse qui , accroupie devant elle, lui chatouillait la plante des pieds; sorte de plaisir passif qu'explique l'effet énervant du climat. L'esclave n'attribuant cette correction qu'à sa paresse, redouble d'ardeur dans le jeu de ses doigts. Mais la cause véritable de ce châtimement est le dépit qu'a éprouvé sa maîtresse en s'apercevant des distractions de son mari pour cette beauté bronzée.

Bientôt trois valets à livrée africaine se présentent, l'un portant la coupe d'argent , l'autre la serviette éclatante de blancheur , et le dernier tenant ce fruit merveilleux qui nourrit et désaltère, et dont le bel arbre peut fournir le couvert et un fin tissu. Après avoir jeté des flots de la liqueur rafraîchissante dans son estomac enflammé de passions plus brûlantes que les feux des tropiques , le créole reprend son récit au milieu de l'agitation qu'il a déjà soulevée.

« La conjuration , messieurs, ne tendait qu'à » l'extermination de tous les blancs de l'île. Ogé » et son complice Chavanne, pris et condamnés,

» ont été attachés sur la roue le 9 mars, en présence d'une immense multitude, et leurs membres broyés sous la masse du bourreau. »

Ici l'impassibilité du narrateur, sa taille haute, maigre et nerveuse, sa figure expressive, son œil fauve et ses lèvres dédaigneuses d'où les paroles semblent tomber comme le poison que distille la coupure faite au tronc du *metsilier*, tout cet aspect sinistre produit un redoublement d'horreur dans la partie de l'auditoire chez laquelle les haines de caste n'ont pas entièrement étouffé les inspirations de la nature. Le frisson circule dans le cœur de Léa, et ses oreilles entendent les gémissemens du patient. Briolan, d'un œil inquiet, suit tous les mouvemens de son ami dont la poitrine oppressée exhale un long gémissement. Aussitôt tous les regards surpris et irrités s'attachent sur l'audacieux qui ose insulter par un cri de pitié. Mais, Léa le rassure par l'ineffable sympathie du cœur ; et Thélesfore se retournant vers le jeune étranger, s'écrie : « Nous ne pouvons en douter, vous connaissiez le mort ! »

« Ce mort était mon ami, répond le *métis* » d'une voix ferme, mais vibrante de sensibilité comme la corde qui ne rend qu'en frémissant une note puissante.

A ce nom d'ami, ravalé jusqu'à un homme de sang mêlé par celui que tous ces fiers colons croyaient leur égal, il s'élève un murmure de réprobation. « L'ami d'un mulâtre ! » dit avec dédain un jeune créole tout enflé de sa noblesse d'épiderme. « Un blanc avilir la supériorité de » son origine par une alliance indigne ! » ajoute un vieux planteur, intrépide et ignorant comme un baron féodal. « La boue africaine souiller » par un infâme mélange la source pure du sang » créole ! » murmure avec une naïve indignation le plus libertin de ces petits sultans. On n'entend de tous côtés que cris de colère, que protestations de l'orgueil de caste. Les femmes ne sont pas les moins animées contre la monstrueuse hérésie de l'aimable étranger ; mais aussi les premières elles doivent s'apaiser ; chez elles le pardon se mêle si souvent à l'exagération du blâme.

Seule , Léa ne voit que le jeune homme qui vient de s'embellir par un noble élan de sensibilité , vraie beauté des âmes bien nées. D'un regard elle le dédommage de tous ces mépris , elle verse un baume sur des plaies dont elle ne soupçonne pas la profondeur ; elle semble l'encourager à défendre non pas des hommes qu'elle a appris à haïr en recevant le jour, mais son honneur compromis , cet honneur qui lui est déjà si cher. Malheureux Estève! tu te sentais aimé, et tu frissonnais en songeant que la créole n'aimait que le mensonge qui te masquait !

Enfin , ne pouvant plus dompter ses passions insurgées, le *métis* va parler, mais Briolan tremble que le démon de l'amour-propre en se mêlant à sa juste indignation ne trahisse leur secret. Cependant il faut agir, il faut sortir de cette hésitation où chaque instant de silence est mortel , où un souffle, où un geste peut suffire pour lâcher sur nos deux amis toute la meute des préjugés inquiets et jaloux qui frémissent autour d'eux.

IX.

Le Signe.

En ce moment une main d'Estève s'est machinalement posée sur un violon apporté par un convié, dans un but de plaisir. Briolan attentif saisit cette circonstance offerte par la Providence pour les sauver. « Estève! s'écrie-t-il, apaise » le trouble de nos âmes aux accords de cet

» instrument, et chasse la discorde en signalant
» ton beau talent.» A ces mots, l'assemblée fait
entendre un murmure flatteur; ces caractères lé-
gers et sensibles, oubliant leurs ressentimens d'un
instant, s'épanouissent à l'espoir du plaisir. Le
métis mesurant tous les dégoûts, tous les dan-
gers qui menacent son ami, si, dans les empor-
temens de la passion, un mot révélait le mystère
de leur amitié, le métis voit la route de salut et
enlève le violon avec une vivacité convulsive.
L'agitation de tous les groupes qui se dispersent
annonce que chacun prend son attitude habituelle
pour mieux jouir des accens de la musique; les
dernières paroles expirent sur les lèvres et le si-
gnal du silence est donné. C'est ainsi qu'à la suite
d'une bruyante orgie où la joie en éclats bachi-
ques se rue sur notre âme et la fatigue sans pou-
voir l'atteindre, la nuit vient séparer les conviés
abattus et les ramener au calme, à la méditation,
au bonheur.

Parmi ces physionomies encore animées d'im-
pressions récentes ou rêveuses de plaisirs à ve-

nir, se distinguent Léa et Thélesfore. Le planteur est sombre et menaçant, la jeune fille, le corps jeté en avant, les coudes appuyés sur les genoux, cache en partie sa figure dans le creux de ses mains et dirige sur Estève les regards fixes de l'attente. A la voir ainsi elle rappelle le fruit du bananier à demi-captif dans son enveloppe, et présentant à l'homme son trésor nourricier.

Le métis maîtrisé par l'influence secrète de Briolan parvient à apaiser ses tumultueuses émotions. Son cœur de jeune homme gonflé par une noble fierté semble avoir envahi sa poitrine entière. Peu à peu il le sent s'abaisser, s'assoupir sous le charme de l'amitié et sous les regards fascinans de la jeune créole. Mais en ce moment ses yeux se heurtent contre les yeux de Thélesfore ; choc rapide et violent d'où jaillissent la haine et la vengeance : il y a tant d'amour dans son cœur, tant d'envie dans celui de son rival. Debout et encore tout pantelant de colère, ce dernier étend machinalement un bras ardent à frapper. Un esclave passe, il le saisit et l'arrête sur place pour

lui servir d'appui, en même temps qu'en froissant son épaule il satisfait la rage qui le dévore.

Toujours pensif, Estève paraît hésiter ; mais des paroles d'encouragement, des exclamations d'une impatience flatteuse excitent l'audace du virtuose qui caresse déjà la pensée d'un triomphe de plus sur ses rivaux, triomphe grandi par les applaudissemens de la créole qui l'anime du geste et de la voix.

Enfin l'archet se balance dans sa main et prélude en accords lents et timides. D'abord balbutiant, l'instrument bientôt s'anime et éclate sous ses doigts magiques. D'un corps muet et sans vie, soudain il sort un esprit éloquent qui transporte et pétille en traits joyeux ; l'ange de l'harmonie ouvrant ses ailes célestes s'échappe de son tombeau et plane sur toutes les âmes ; c'est une résurrection brillante de lumière. Dans l'air silencieux circule la mélodie en accens pénétrants ; partout retentissent des cris d'admiration. Estève, les traits vibrans comme les cordes de l'instrument, les yeux tournés vers le ciel semble y

puiser l'inspiration. Subjugué et lié comme un esclave aux pieds de son maître, l'auditoire suit tous les mouvemens de cet archet riche en merveilles : le fer n'est pas plus fidèle au mystérieux pouvoir de l'aimant.

Toujours appuyé sur son nègre qui tressaille d'aise, Thélesfore sombre et les lèvres crispées balance un regard sauvage de Léa à l'étranger comme une vague orageuse, pressée dans un détroit, frappe tour à tour les deux rives. La tête baissée, Briolan cache une larme amère. » Orphée, se dit-il, a dompté la férocité des lions, jamais les préjugés de l'orgueil. » Aux portes, aux fenêtres accourent des groupes de noirs et de mulâtres qui révèlent toute la puissance de l'art dans leurs poses, leurs gestes et leurs physionomies presque idéalisées de gaieté, de tristesse ou d'enthousiasme ; et à travers ce chaos diapré de traits bizarres, la tête d'Iviane, sublime d'émotion et d'une laideur passionnée, branle en marquant la mesure.

Mais comment rendre les transports de Léa ?

O charme divin de l'harmonie ! mystérieuse union de l'art et de la nature ! C'est de vous que dit le poète d'Albion : « L'homme qui n'a pas la » musique dans son âme, qui n'est pas touché » aux accords des sons mélodieux, est l'esclave » de la trahison, de la ruse et du pillage ; tristes » comme les ténèbres sont les mouvemens de son » intelligence, noires comme l'enfer les affec- » tions de son cœur. Défiez-vous de cet homme. »

Soudain Léa s'est levée, obsédée par le magnétisme des sons et le démon de la danse : sur ses lèvres folâtre un sourire enfantin ; ses yeux attachés aux mains du virtuose voient en jaillir, comme d'une fontaine, ces flots de mélodie qui enivrent tout son être. Ce n'est plus la créole aux mouvemens languissans ; sylphide, elle s'élance, elle ondule, elle hésite, elle voltige. Voyez, l'âme de l'instrument a passé dans son âme ; elle va mourir, elle meurt ; non, elle part de nouveau plus aérienne, plus passionnée. Tout-à-coup elle s'arrête, paralysée par une lourde torpeur. Ses membres flexibles se raidis-

sent ; ses traits illuminés par le plaisir s'assombrissent, un long soupir, comme un gémissement d'orgue, monte du fond de sa poitrine , et à travers ses doigts s'infiltrèrent quelques larmes. Le virtuose vient de changer le ton de ses accords ; du brillant il a passé au gai, et puis il se lamente en accens mélancoliques qui trouvent tant d'échos au cœur. Ah ! trop sensible aux charmes de la musique, Léa a oublié ses chagrins , a livré son âme qu'attristent maintenant ces chants de la douleur.

Un sourd murmure circule dans l'auditoire. Prompt comme la pensée, Briolan s'élance et reçoit la tête de la jeune fille dans son sein fraternel , et Thélesfore relevant un de ses bras pendans, jette au musicien un sourire railleur.

« Jeune homme , s'écrie-t-il , soyez fier de » votre art et contemplez votre ouvrage. »

Mais , se dégageant vivement de ces liens caressans, « Oui , réplique Léa, il peut être fier, il » peut contempler son ouvrage ; je lui dois des

» jouissances inconnues ; et quel autre aurait pu
» me les offrir ? »

Le trait frappe. Thélesfore tressaille comme un homme qui, errant dans les ténèbres, est atteint d'un coup inattendu. Son orgueilleuse susceptibilité se heurtant à son amour, il se passe dans lui un conflit trop honteux à dévoiler et qui réprime l'éclat de sa colère. Mais sa main nerveuse cherche l'esclave dont la chair est si douce à pétrir. Il n'y est plus ; pendant l'évanouissement de Léa, un bond l'avait mis à l'abri de ce contact si honorable.

Toujours à la même place et dans l'attitude d'un homme qui fait effort pour parler, Estève laisse tomber l'instrument. Pour lui Thélesfore est absent, il ne le voit plus. Mais ses yeux épuisent tous leurs regards sur la jeune créole et la baignent d'amour, comme ces flots d'air que pousse un vent léger autour de la fleur parfumée du frangipanier. Les paroles de Léa sont pour le *métis* une nouvelle harmonie ; elles soupirent à ses oreilles et portent la joie

et l'espérance jusque dans les profondeurs de son âme. Il est compris, il est aimé, il triomphe à la fois de Thélesfore, du blanc et du privilégié. N'est-il pas heureux? L'exaltation éclaire son front, mais soudain sa conscience refroidit son cœur. La perfide illusion d'un instant va s'effaçant devant le souvenir du mensonge qui le protège. Comme une ombre funèbre, son secret l'enveloppe de désespoir et de honte. Déjà, malgré sa volonté, sa tête si haute fléchit, sa fierté s'humilie, quand il se sent distrait par une rumeur confuse qui gronde dans l'assemblée.

Il écoute, il regarde; des chuchotemens mystérieux circulent de bouche en bouche, les yeux s'enflamment, les physionomies expriment tour à tour la colère, l'ironie, le doute. Les uns affirment, les autres nient; mais tous les yeux lui jettent des regards malicieux. Il aperçoit Briolan atterré, Léa inquiète et tremblante, M^{me} Briolan soucieuse. Il veut marcher, se mêler à ces groupes agités, interroger ses amis; impossible: une puissance insurmontable le retient, l'immobilise

comme un accusé sur la sellette. Léa et Briolan l'abordent avec un sourire forcé, des paroles vagues et légères que dément leur air préoccupé, et puis ils vont se perdre dans des groupes d'où jaillissent aussitôt de nouvelles explosions de murmures. Une grave découverte vient d'être faite, mais on n'en connaît pas l'auteur; chacun la renvoie à son voisin, tout le monde répète et personne n'a vu. Soudain, Thélesfore se lève devant une dame qu'il avait long-temps observée, en s'écriant, avec un rire infernal : « C'est madame, c'est madame. »

Comme Léa, cette créole avait attaché ses yeux aux mains ravissantes du musicien. Déjà, quelques regards lancés au jeune étranger avaient rencontré avec dépit une froide indifférence qui ne glaça pas leur impudique ardeur. En proie au démon de la luxure, son âme demeurait insensible aux divins accords de l'harmonie; et comme pour se jouer de son esclave, l'esprit immonde l'aveugla d'un prestige. Elle vit sur ces doigts d'enchanteur, sur ces doigts admirés de tous, idolâ-

très par son cœur, elle vit les traces odieuses du sang mêlé. D'abord elle crut qu'un nuage trompeur flottait devant ses yeux, et doutait encore de ce qu'elle voyait. Mais non, elle ne se trompait pas; c'étaient bien là les indices d'une origine proscrite; c'étaient là ces ongles marqués du signe de la réprobation (1). Le frisson s'empara d'elle, comme si, en contemplant une fleur, ses yeux se fussent arrêtés sur les replis verdâtres d'un reptile endormi dans son calice.

Pendant quelques instans elle garda le silence, luttant entre sa passion et le dépit que lui causait l'indifférence de l'étranger. Mais bientôt la manie du scandale, la vanité d'une découverte, l'amour-propre de caste et un mouvement de vengeance l'emportèrent; sa langue se déchaîna. Soudain la nouvelle se répand avec toute la rapidité du mal, et Thélesfore, joyeux d'en découvrir la

(1) On croit vulgairement aux Antilles que la trace du sang mêlé se conserve toujours à l'origine des ongles qui, au lieu de blanc, sont marqués d'une couleur bise.

cause, poussa l'exclamation qui concentra sur cette dame l'attention générale.

Aussitôt on l'entoure, on la presse ; elle veut s'en défendre, il n'est plus temps, de cause elle devient instrument. Obsédée de questions, elle est haletante sous tant de langues bruyantes, sous tant de gestes éblouissans. Bientôt, comme elle, plusieurs ont vu, plusieurs détaillent avec d'impertinentes circonstances la monstrueuse vérité qui insulte au toit hospitalier de Desvallons et à la dignité des blancs.

« Quelle audace ! Et nous la souffrons ! » s'écrie Thélesfore au milieu des groupes indignés.

« Il est d'autant plus coupable qu'il possède » tous les avantages pour plaire, n'est-ce pas ? » Thélesfore ? » lui dit malicieusement une de ses voisines. — « Oui, ajouta un jeune homme en regardant l'orgueilleux planteur, ces avantages n'ont pas échappé à la sœur de son ami. »

Et Thélesfore de donner de nouvelles marques d'une grande joie qui cachait à peine tous les secrets mouvemens de colère et de vanité dont son

cœur était plein. Briolan, de son côté, passait de sa mère à Desvallons, de celui-ci aux groupes les plus animés, jouant l'étonnement et l'indignation contre une semblable crédulité, s'embarassant dans les filets de sa ruse, joûtant de légèreté, de finesse et de réparties pendant qu'il sentait son âme bourrelée de chagrins.

Tourmenté par quelques fanatiques, Desvallons promit d'éclaircir ces mystères.

« Ce n'en est plus un, s'écriaient-ils, nous demandons, nous obtiendrons une éclatante réparation. »

« Eh bien! réparation à tout prix aux méchants, mépris aux envieux, » répliqua Briolan exaspéré.

A ces mots Thélesfore s'élança à ses côtés, et lui saisissant brusquement la main : au revoir, lui dit-il à l'oreille.

Au revoir, répondit Briolan en se retournant vers Estève que ce mouvement du planteur avait attiré près de son ami. Ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre; Léa s'approcha de ce groupe

de l'amitié ; Mme Briolan et Desvallons demeuraient immobiles à quelques pas et pénétrés de regrets. La foule des conviés s'écoulait à la suite de Théséore et de ses partisans qui déjà avaient disparu.

X.

Terreur, Espérance.

Après cette scène bizarre et violente, la compagnie se dispersa ; les uns convaincus de cette singulière découverte, les autres n'y croyant pas, mais affirmant avoir remarqué le signe scandaleux ; heureux qu'ils étaient d'exploiter cet incident dans l'intérêt de leur vanité blessée de

l'éclat qu'avait jeté le jeune étranger. Soit par incrédulité ou par un sentiment délicat qui lui commandait de ménager Briolan dans son ami, Desvallons affectait la plus grande indépendance de caractère et exhortait Estève à dédaigner une aussi mesquine calomnie. Ainsi, laissant son ami aux soins encourageans de son hôte, Briolan courut près de sa mère, impatient de sonder son opinion sur l'événement du jour.

M^{me} Briolan et sa fille s'étaient retirées dans leur appartement, pleines d'indignation contre ces âmes bassement envieuses qui n'avaient pu se résigner au triomphe de l'ami d'Edmond. M^{me} Briolan surtout qui avait remarqué les premières impressions de l'amour, reflétées du cœur d'Estève sur sa mobile physionomie, sentit toute la perfidie d'un pareil bruit. Sa tendresse de mère n'y voyait qu'un succès de plus pour les charmes de sa fille qui, peut-être elle-même, malgré toute sa candeur avait déjà compris ce que les femmes comprennent si naturellement : qu'elles ont aimé.

De son côté, sentant le besoin de lutter par le

calme et la présence d'esprit contre des préventions défavorables, Estève commençait à secouer l'affaissant étonnement où l'avait plongé un coup si imprévu. Déjà il comptait sur l'heureuse incrédulité de M^{me} Briolan et sur la partialité de sa fille. Enfin, remis de son premier trouble, il méditait les moyens d'éviter toutes nouvelles mésaventures quand parut son ami. Ils étaient seuls ; Estève se précipita dans ses bras, en s'écriant :

« Eh bien ! que pense ta mère ! que pense Léa ?
» le croient-elles ? quels sont leurs soupçons ?
» As-tu creusé, manié le fond de leurs âmes ?
» quel est mon sort ? »

« Réjouissons-nous, ma mère et Léa n'en
» croient rien. Non seulement elles repoussent
» cette noire inspiration de l'envie, mais c'est
» un nouveau titre à un redoublement d'estime
» et d'amitié. »

« Ah ! l'enfer se détache de mon âme et la sou-
» lège de tout son poids. Mon Dieu ! que j'ai
» souffert d'anxiété, et que de bonheur au mi-
» lieu de cette crise ! Mais je suis sauvé, je res-

» pire. » S'appuyant sur son ami, il garda quelques instans un silence plein de trouble, de joie et d'un reste de douleur; et puis : « Il faut partir, il faut nous rendre chez mon père. L'intérêt de ta fortune, notre repos, le soin de notre amitié, tout conseille et commande ce parti. »

« As-tu allégué toutes tes raisons? n'as-tu oublié personne dans l'énumération des motifs déterminans? » répartit Briolan avec un sourire mélancolique.

« Que veux-tu dire? » demanda vivement le métis, dont la pâleur habituelle [avait] disparu sous une rougeur brûlante.

« Que nos relations se compliquent, que de nouveaux sentimens, en ajoutant aux charmes de notre amitié, augmentent les embarras de notre situation. »

A ces mots le métis tressaillit : « Moi, augmenter les embarras d'une situation déjà trop douloureuse! murmura-t-il. Oh pardon! telles n'étaient pas les intentions de mon cœur. »

« Mon ami, point de susceptibilité, enten-

» dons-nous, répliqua le créole toujours sou-
» cieux. Tes intentions! Ah! elles sont d'inta-
» rissables sources de dévouement, qui le sait
» mieux que moi, moi le complice d'une dan-
» gereuse amitié, le confesseur de toutes tes
» peines, de toutes tes espérances. Ainsi, Estève,
» assez de ce mystère dont aiment à se voiler les
» premiers mouvemens d'un jeune cœur. Avoue-
» le, avoue ce qui se lit dans tes yeux, dans tes
» gestes, dans le bégaiement de ta langue, dans
» ton existence entière; avoue que tu aimes ma
» sœur, que Léa.....»

« Oui, j'aime Léa, » interrompit brusquement
Estève, soulagé du supplice de cet aveu; « oui,
» je l'aime avec transport; mais je crois deviner
» le sens de tes paroles et de cet air de tristesse.
» J'ai été plus sensible que prudent, voilà mon
» crime. Je le comprends, autant que mon cœur
» peut permettre à ma tête de raisonner. J'ai
» franchi en sentiment l'abîme du préjugé sans
» songer comment le traverser en réalité. En ce
» moment, ce silence méditatif me dit que tu

» pèses des difficultés... insurmontables , n'est-
» ce pas ? parle, dis-le moi. »

« Insurmontables ! que je hais ce mot quand
» il s'agit de notre bonheur. »

« Mais suis-je condamné sans retour , s'écria
» le *métis* ; dois-je allumer un flambeau d'espé-
» rance dans mon cœur ? L'un ou l'autre : dois-
» je vivre ou mourir ? »

« Mon ami, tu connais mes principes, tu sais
» que la religion du devoir et de l'honneur me
» commande leur application. Ton aveu que je
» pressentais me ravit, en me troublant de
» cruelles appréhensions. Tu me devines, tu
» sais que le réseau qui nous enveloppe se com-
» plique et se mêle de plus en plus, que déjà il a
» suffi d'un signe équivoque pour agiter le voile
» qui cache ton origine. Si une horrible décou-
» verte... Ah ! je ne puis te rendre mes terreurs,
» oui, les terreurs d'un ami qui caressa la pensée
» de devenir ton frère. Estève, je dois te l'avouer :
» ma mère et ma sœur partagent tous les pré-
» jugés coloniaux sur la race de couleur ; cette

» dernière avec moins d'àpreté peut-être, le
» temps n'ayant pas encore incrusté dans des
» rides ces dogmes de la vanité humaine. Ta
» nuance, extérieurement invisible, ne ferait pas
» exception à cette règle absolue. Elles ignorent
» ta naissance ; si elles la connaissaient ! par-
» donne-moi ces affligeantes paroles ; si elles la
» connaissaient, toutes les qualités qu'elles ad-
» mirent disparaîtraient à leurs yeux comme un
» séduisant mensonge devant la vérité. Tu ne
» serais plus qu'un esprit immonde paré des per-
» fections de l'ange pour tromper et séduire.
» Adoré aujourd'hui, tu serais rejeté demain.
» Tel est le préjugé, tels sont les dangers qui
» m'épouvantent. Voilà pourquoi mon âme dé-
» positaire à la fois des mystères de ton origine
» et de ton amour, s'affaisse sous le poids de
» ces deux secrets. Voilà pourquoi, malgré ma
» tendre amitié, malgré l'énergie éprouvée de
» mes opinions, je m'étonne et frémis devant
» cette nouvelle complication de nos destinées
» futures. »

Il se fit quelques instans de silence pendant lesquels les yeux du *métis* fixes et perçans semblaient darder un regard immense dans les replis de son cœur, et sonder les chances obscures d'heur ou de malheur que lui réservait sa passion. Enfin il s'écria :

« O misère!... et c'est ainsi que se traitent
» les hommes. Pourtant je le sens, ce cœur est
» fait pour aimer, et il faut que ce que j'aime
» soit encore de toi, de ton sang, de ton nom;
» et le monde me le défend. Mais peut-être en
» moi la faute. Estève, fais-toi justice. Le vice
» a flétri ton cœur; ton courage s'est rapetissé
» devant la peur; ton intelligence grossière t'a
» nivelé à la brute; la hideuse pauvreté a mai-
» gri ton existence; tes formes dégradées font
» horreur comme celles du lépreux. Mais non,
» non, rien de tout cela. Ma vie est pure et
» jeune; le sang court brûlant dans mes veines;
» chez moi, savoir; chez les maîtres, ignorance;
» la fortune me comble de ses largesses, et la
» nature n'a pas été pour moi trop avare de ses

» faveurs extérieures. En quoi, fiers héritiers du
» privilège, en quoi sommes-nous donc infé-
» rieurs? »

« Tu es mulâtre ! » dit une voix qui semblait
retentir dans l'appartement.

A ces trois mots, Estève reste pétrifié et muet :
les battemens de son cœur s'arrêtent soudain , et
puis, comme d'une écluse ouverte , le sang jail-
lit, l'étouffe. Sa vue est troublée, dans ses oreilles
tinte toujours le son de cette sinistre voix. Il est
prêt à défaillir. Cependant Briolan s'est élancé du
côté d'où sont parties ces paroles. Personne ne pa-
rait. Il visite plusieurs pièces, traverse une cour,
un jardin ; personne, si ce n'est un enfant occupé
de son jeu solitaire, et qu'étonnent les questions
de Briolan à qui il répond avec candeur n'avoir
rien vu.

Briolan rentre pour recevoir Estève dans ses
bras. « Rassure-toi, lui dit-il, aucune voix hu-
» maine n'a parlé. Je n'ai rencontré personne,
» personne n'a été vu. Crois-moi, ce n'est que
» l'écho dans les airs de la pensée exclusive qui

» tourmente nos esprits , une vibration sonore
» et spontanée d'une corde trop tendue ; phé-
» nomène mystérieux de notre nature , mais
» sans péril , puisque les hommes y demeurent
» étrangers. Non, aucun être vivant n'a parlé. »

« En es-tu convaincu ? » répliqua le *métis* en se
remettant de son trouble et en saisissant avec
avidité cette explication rassurante. « Oui, il est
» probable que cela fut du dedans au dehors ,
» comme dans nos rêves, un cri d'effroi de l'âme
» bourrelée de tourmens ; et puis , que de fois ,
» méditant profondément, dans une muette soli-
» tude, loin de ses semblables , l'homme croit
» entendre des voix étranges et même son nom
» hautement prononcé. Ne semble-t-il pas alors
» que celui qui vit dans nous, en se jouant d'un
» corps mortel, l'ébranle par de soudaines pa-
» roles soufflées dans les organes. »

« C'est ainsi que je m'explique celles que nous
» avons cru entendre, dit le créole : mais chas-
» sons ces fantômes d'une imagination exaltée,
» qui obscurcissent notre raison au moment

» même où nous en avons le plus besoin. Reve-
» nons au sujet qui seul maintenant doit absor-
» ber notre intérêt. Je commencerai par te re-
» procher de plaider devant moi une cause qui
» est pour ma conscience ce que la lumière est
» à mes yeux, le sang à mon cœur. »

« Je le sais, répondit Estève; mais mon ex-
» cuse est dans la fatalité de ma destinée : je me
» perds en y songeant ; en songeant que j'arrive
» pour entrevoir un bien jusqu'alors inconnu à
» mon cœur et dont la possession réaliserait mon
» bonheur sur la terre, qu'il lui est donné de
» m'attirer par toutes les séductions de l'amour,
» et qu'il m'est défendu de le saisir, à moi, con-
» damné à de stériles et épuisants transports.
» D'abord ce ne fût qu'un sentiment pur et ten-
» dre, que ce Thélesfore est venu corrompre
» de toutes les fureurs d'une rivalité jalouse. En
» outre, j'aime à concentrer sur le même privilé-
» gié toutes mes haines contre les privilèges, à
» m'en prendre, non plus vaguement à la société
» entière, mais à un homme mortel comme moi;

» c'est reconquérir une sorte d'égalité. Dominé
» comme je le suis, je t'avoue que mes proposi-
» tions ne sont pas dégagées de tout mélange
» d'égoïsme. Ainsi est pétrie notre faiblesse hu-
» maine ; rachetons-la du moins par la sincé-
» rité. Écoute-moi : oui, outre les intérêts de ta
» fortune, je pèse, dans votre séjour chez mon
» père, les avantages de ma passion. Là, le se-
» cret devient impénétrable, ta mère retrouve la
» paix et le toit d'une fille où reposer sa vieil-
» lesse ; ta sœur, dans une profonde ignorance
» de ma naissance, est vouée à la félicité d'un
» amour ardent. Notre union une fois accom-
» plie, le temps passe et la consacre comme
» celles de tant de familles fières de la prétendue
» pureté de leur sang, et dont les ongles ont
» porté long-temps le blason de ma race. Enfin,
» mes richesses, en m'élevant même au-dessus
» des soupçons, forcent à se baisser tous les yeux
» vivant de scandale ; et si quelques médisans
» nous lançaient le poison de l'envie, alors que
» de défenseurs à la solde de mon opulence ! Tu

» hésites ; je te devine... Nous trompons Léa ,
» nous trompons ta mère. Non , non , nous fai-
» sons leur bonheur. O ! Briolan , seconde ma
» passion, elle est pure comme ce ciel ! »

« Tu l'emportes , Estève ; que le secret de-
» meure impénétrable , nous sommes tous heu-
» reux. Quelle que soit l'assurance des méchants,
» la foule doutera toujours , car dans leurs pa-
» roles percera le sentiment qui les anime.
» D'ailleurs nous ne sommes ici que pour un
» temps : tous mes efforts tendront à détacher
» ma mère de la Guadeloupe. Nous partirons
» avec toi , guidés par ton étoile. Que Théles-
» fore, jaloux et furieux, rugisse sur le rivage ,
» les vents nous entraîneront en étouffant ses
» vaines clameurs. Viens auprès de Léa et de
» ma mère ; porte sur ton front le calme et la
» confiance. Sauvé à ton premier naufrage, que
» l'espérance te rassure pour l'avenir. »

à l'écarter ; je te devine... Nous trompons l'un
à nous trompons la mère. Non, non, nous lai-
sons leur bonheur. O ! Bidoan, accorde-moi
à passion, elle est pure comme le ciel !
à Tu l'emportes, Bidoan ; que le seroit de
à moi-même impénétrable, nous sommes tous heu-
à reux. Quelle que soit l'assurance des méchants,
à la fonte d'acier toujours, car dans leurs pa-
à roles perçes le sentiment qui les anime.
à L'ailleurs nous ne sommes ici que pour un
à temps : tous nos efforts tendent à détacher
à ma mère de la Garde-Écrou. Nous partons
à avec toi, guidés par ton étoile. Que l'été
à soit, j'ai vu et j'ai vu, j'ai vu sur le rivage,
à les vents nous entraînent en équilibre sur
à vaines clameurs. Vins après de l'air et de
à ma mère ; porte sur ton front le calme et la
à confiance. Salue à ton premier mariage, que
à l'espérance te rassure pour l'avenir.

— 111 —

XI.

Le Cartel.

Nos deux amis trouvèrent M^{me} Briolan et sa fille en compagnie de la décrépète Iviane, conseillère intime que l'influence du jeune étranger commençait à mécontenter. L'oreille de sa maîtresse n'était plus son domaine exclusif; ce partage de confiance joint à la crainte d'une déchéance complète troublait le règne de la vieille

cocote. Elle éprouvait pour Estève le sentiment qu'éprouve l'avare pour son héritier le visitant aux jours qui précèdent sa mort. Aussi, à l'apparition de Briolan et de son ami, Iviane ne put dissimuler son dépit. En grommelant elle se retira dans un coin d'où, de temps à autre, elle levait un œil safrané sur le métis. On eût dit une de ces corneilles séculaires, antiques gardiennes du logis, qui, à l'approche des visiteurs, éclatent en sons rauques et courent se blottir dans un réduit obscur.

L'accueil fait au métis par Léa et sa mère fut plein de franchise. Il en ressentit un nouveau soulagement qui lui permit d'ajouter avec liberté ses raisons à celles de son ami. Pendant qu'ils soutenaient la nécessité d'abandonner des lieux qui ne rappelaient que de tristes souvenirs, Thélesfore entouré de quelques jeunes exaltés, se promenait à grands pas dans sa maison de ville, et songeait à se venger, les armes à la main, des sarcasmes de Briolan. En ce moment entra Desvallons.

« Ah! voici notre vénérable mentor, s'écria
» le planteur; je soupçonne les motifs de votre
» aimable visite. Aussi n'est-il pas opportun de
» me les dire. Vous connaissez l'affront que vient
» de me faire votre parent; je vais lui en de-
» mander satisfaction. »

« Le cartel est écrit et en bons termes! » dit
un des témoins qui tenait la plume.

« Vraiment! répliqua Desvallons. Il est étrange
» que vous n'en vouliez qu'à Briolan; mais il me
» semble que son jeune ami doit être plus cou-
» pable à vos yeux. Un rival d'hier et déjà un
» rival heureux! Morbleu! ce serait là pour moi
» une blessure plus mortelle que mille balles au
» cœur. »

« Arrêtez, messieurs, dit vivement Thélesfore
» à ses amis qui approuvaient hautement l'opi-
» nion de Desvallons: Quand vous connaîtrez
» les motifs de ma conduite, peut-être m'épar-
» gnerez-vous vos critiques. Si je n'appelle pas
» au champ d'honneur cet inconnu, c'est que
» je suis convaincu de son indignité. La décou-

» verte du signe, preuve infaillible de son ori-
» gine.... »

« Pour nous, rien de plus douteux, interrom-
» pirent plusieurs des assistans. »

« Pour moi rien de plus certain, » répliqua
Thésfore, en brisant sur une table un vase qu'il
trouva sous la main.

« Les choses en sont-elles venues là ? observa
» Desvallons ; serez-vous, Thésfore, le jouet
» d'une aveugle passion ? Songez-y ; ne serait-ce
» pas plutôt une vengeance secrète, quelque
» trait de médisance lancé à l'aventure pour ter-
» nir un mérite déjà vanté dans toute la ville ? »

« Mérite vanté ! répéta Thésfore blessé au
» vif. Parbleu ! il est grand ce mérite, talent fu-
» tile d'amuser le monde comme un singe, fa-
» tras ridicule des écoles de France. Honneur à
» notre savoir productif de bonnes denrées ! mé-
» pris à ces connaissances si vantées, et si sté-
» riles après avoir dévoré les richesses de nos
» pères ! Messieurs, il convient ici de rappeler
» que toutes ces opinions de la métropole qui

» peuvent éblouir quelques esprits faciles ne sont
» que les lueurs de l'incendie qui nous menace ;
» et, à mes yeux, nos deux nouveaux débarqués
» ressemblent terriblement à ces missionnaires
» de révolution dont parlent les dernières ga-
» zettes. Quant à Estève, je vous le répète, sa
» naissance ne lui permet pas de se mesurer avec
» moi. Telle est ma conviction. De preuves ma-
» térielles, je n'en ai pas au-delà de celle du
» signe. Elle me suffit. »

« Allons, Thélesfore, nous ne vous dispute-
» rons pas vos convictions, dit le dernier inter-
» locuteur ; mais avouez que l'amour-propre tient
» plus de place dans vos ressentimens que votre
» amour offensé. »

« Oui, je l'avoue ; je sens Léa déchue dans
» mon estime, souillée qu'elle est par ce vil pen-
» chant. »

« Mais si elle ignore... » s'écria un des créoles.

« Son ignorance, interrompit Thélesfore, peut
» être une excuse, mais non un préservatif de
» flétrissure. Aussi vous me voyez plus âpre à

» venger mon honneur que furieux de jalousie.»
» Cependant , si la jeune blanche , innocente ou
» coupable , tentait de donner sa main à un
» homme de sang mêlé , et si cet insolent témé-
» raire osait l'accepter , je jure pour l'honneur
» de ma race de me jeter entre eux. Non jamais
» une pareille honte ne rejallira impunément
» de celle que j'ai recherchée sur moi , Théles-
» fore. »

Cette orgueilleuse sortie , qui montrait à nu le caractère du créole , était assez dans le goût des assistans. Desvallons , libre de tout soupçon sur la naissance d'Estève , se contenta de sourire en recommandant à Thélesfore de ne pas se compromettre par des démarches intempestives ; et il commençait à l'entretenir de ses intentions hostiles contre Briolan , quand , pour prévenir tout arrangement et mettre fin à l'impatience de Thélesfore , un des jeunes étourdis s'écria ;

« Voici le cartel , lisiblement tracé , propre-
» ment plié et cacheté. Il n'y a pas à s'y trom-
» per. Irai-je en faire part ? »

« Non. répondit brusquement le provocateur;
» que demain matin mon nègre le lui apporte.
» Le messager lui convient. »

A ces mots Desvallons se leva , et la compagnie, à son exemple, prit congé de Théséfore qui aussitôt appela son valet et lui remit le cartel en demandant ses pistolets qu'il nettoya et apprêta avec la tendre et minutieuse sollicitude qu'une jeune fille met à disposer, la veille d'une fête, sa toilette du lendemain.

De leur côté, Estève et Briolan venaient de démontrer avec toute leur puissance de conviction la nécessité de quitter la Guadeloupe. Les motifs étaient entraînants : Estève laissait percer le sentiment qui était l'âme de ses projets. Quant à Mme Briolan, elle désirait connaître le jeune ami de son fils et l'état de sa fortune , mais en même temps elle redoutait les démarches imprudentes et ces longs regrets qui leur survivent. Elle hésitait encore, mais elle consentit à la vente des esclaves qui avaient survécu à tous ses malheurs.

Voyant dans cette détermination l'indice d'un

départ prochain, nos deux amis résolurent de se rendre le lendemain sur l'habitation, pour en ramener les noirs qui y travaillaient au déblaiement des ruines. A cette nouvelle, Léa fut transportée d'une joie mêlée de tristesse ; elle allait revoir le berceau de sa naissance, les restes mutilés du toit paternel peuplé des souvenirs de son enfance, source d'émotions à la fois douces et amères, mais également chéries des âmes sensibles.



XII.

Visite aux Ruines.

Le jour commençait à poindre quand nos trois pèlerins montèrent de petits chevaux créoles, aux pieds sûrs. A mesure qu'ils avançaient, la conversation devenait languissante et les physionomies rêveuses s'empreignaient de l'aspect des lieux environnans. A la sortie d'un ravin, Brio-

lan reconnut le chemin que peu de temps auparavant il avait parcouru dans de si mortelles angoisses. Mais avec quelle rapidité la nature répare ses désastres, cicatrise les blessures dont elle déchire sa face ! Il n'en est pas ainsi des hommes ; long-temps après les coups de la fortune , leurs âmes tremblantes en gardent des souvenirs aussi douloureux que le malheur même.

Partout disparaissent les traces de l'ouragan sous un brillant manteau de fleurs et de verdure. Comme une coquette convalescente , la terre se hâte de dérober aux regards de ses amans les ravages de la fièvre. Le torrent ne roule plus des ondes jaunâtres dont la voix bruyante au jour d'orage, retentissait dans les flancs concaves du ravin ; pures et cristallines, elles murmurent leur fuite modeste à travers les rochers. Le courbaril, le sablier ou le figuier pyramidal , brisé par la foudre , renaît plein de vigueur. Au point où la branche rompue laisse tomber sa tête flétrie , se dresse toute fraîche une tige nouvelle , jeune enfant héritier de la sève maternelle. Là

où l'avalanche, comme un monticule tumulaire, ensevelit les trésors du colon, croissent le goyavier, la pomme-rose et la svelte fougère; c'est la vie qui ressuscite du tombeau. Plus loin, les forêts qui drapent les mamelons amoncelés, renouvellent leurs ténébreux mystères un instant dévoilés. Les brises charrient des mondes de semences et des peuples d'insectes; l'air frémit sous leurs bancs volans et retentit de leur sourd bourdonnement. Les oiseaux ont retrouvé leur vol, leurs chants et leurs amours. Tout végète, tout renaît, tout pullule.

Au fond du lit desséché d'un ruisseau d'hivernage, ombragé par des massifs de bambous, grouillent et bouillonnent comme des eaux rapides, les replis ramassés d'une multitude de couleuvres. Quand la feuillée délicate cède à la bouffée de vent et que le regard, avec un rayon de soleil, plonge dans ces noires crevasses, on croit voir les filets tourbillonnans d'une cascade d'or et de feu liquide. Mais un chant d'amour, en sifflemens aigus, révèle les joies des reptiles qui

tout-à-coup, dans leurs transports furieux, roulent entrelacés vers la pente d'un précipice et y tombent éparpillés.

Quel spectacle pour nos trois voyageurs que cette nature des tropiques renouvelant sa jeunesse. Mais aussi, de distance en distance, ils voient les nègres des ateliers, les membres amaigris, les têtes pendantes, le teint affadi par les souffrances, se traîner devant la maison des maîtres pour y recevoir les rations de vivres. Les plus vigoureux construisent la grande case provisoire où la peuplade s'abritera en attendant la réédification de ses frêles demeures. Les uns portent leurs enfans moribonds recevoir des remèdes, d'autres conduisent au soleil leurs vieux frères courbés vers la fosse comme de vieux arbres brisés par le coup de vent. Le planteur visite ces grappes pressées et les arrose de quelques paroles de bonté, électrisantes pour ces patriarches de l'esclavage. Une chaude casaque, de petites distributions de rum et de tabac, mettent le comble à leurs modestes désirs et les ai-

dent à glisser à ce rendez-vous des maîtres et des esclaves, où Dieu partage la justice entre ses créatures d'après les saintes lois de l'égalité. Durant ces jours de famine et de misère, la main du bon planteur est une source de vie. Intelligente du moins dans son égoïsme, elle nourrit et panse les infortunés, elle retourne le lit des malades qui l'ont enrichie de leurs sueurs.

Durant des jours meilleurs, ce n'est pas un être vulgaire que ce colon retiré au milieu des forêts ou dans le fond d'une anse sauvage, en face d'une foule de demi-barbares, grossiers, forts et rusés. Que de courage, que de prudence, que d'esprit d'observation, que d'activité il lui faut pour lutter contre la nature, les choses et les hommes! Isolés les uns des autres par des mornes, des gouffres, des torrens que la plus faible ondée change en barrières insurmontables, exposés chaque année aux visites d'ouragans que la nature ne déchaîne que dans ces parages, et qui, sous leurs coups, font plier les Antilles avec leurs montagnes et leurs blancs et leurs nègres,

comme la mâture d'un navire chargée de matelots ; entourés d'une multitude qui s'endort après la prière chrétienne , mais qui , réveillée par un rêve de liberté , peut se lever dans le silence des nuits , et , le fer et le feu à la main , faire passer les maîtres du sommeil à la mort ; ce qui est plus effrayant encore : condamnés , à chaque heure de repas , à redouter le poison dans le mélange des sauces ; tels sont les planteurs , telles sont les épreuves qui inspirent et entretiennent leur courage.

Agriculteurs infatigables, ils exécutent une des cultures les plus difficiles dans un climat énevant vaincu par leur activité. Souvent , éloignés de tout secours de l'art , ils sont contraints d'y suppléer par leur expérience et l'observation précise des symptômes du mal, ils deviennent médecins. Leurs moulins se brisent-ils : leur adresse éclate, et au défaut d'ouvriers , les planteurs le sont eux-mêmes. Défenseurs du sol qu'ils fécondent, travailleurs et soldats, que de fois les créoles n'ont-ils pas combattu et sauvé le drapeau de

la métropole . Ainsi , quels que soient les préjugés , vices de son éducation et de l'état social où se moule son enfance, le colon est un homme d'élite, qui peut attirer la haine, mais jamais le mépris. (1)

(1) Au temps présent où l'on se jette en face les vérités les plus sévères, un esprit consciencieux doit sentir de plus en plus le besoin de légitimer sa critique par une vue complète du sujet et par une large distribution de justice. Aussi nous ne laisserons pas échapper l'occasion de présenter un court parallèle d'une part, entre les planteurs créoles et les fabricans qui se trouvent dans une situation analogue par rapport aux travailleurs qu'ils emploient, et de l'autre entre les travailleurs eux-mêmes. Des esprits ignorans ou superficiels se récrieront d'abord; la comparaison leur paraîtra presque offensante, mais qu'ils attendent la conclusion.

Les uns et les autres sont des exploiters d'hommes; ceux-là de nègres, ceux-ci d'ouvriers. Les colons s'appuient sur une force matérielle qui découle directement de leur supériorité d'intelligence. Il y a dans ces planteurs, en dépit de tous leurs préjugés et travers, quelque chose de spirituel, de fier, d'habile et de traditionnel qui ne se trouve que dans les vieilles aristocraties. Ce sont gens qui connaissent, mesurent, apprécient leur système tel qu'il est. La distance entre eux et les noirs esclaves est restée presque toujours la même; armée des moyens de civilisation de l'Europe dont ils sont fils, leur domination sur la race africaine se conçoit, s'explique, se justifie même jusqu'à nos jours. Chez les fabricans nous ne reconnaissons aucune supériorité intellectuelle sur la masse des travailleurs, qui sentent et comprennent fort bien toutes les questions qui les intéressent. Le mouvement de ces der-

Toutes ces pensées étaient présentes à l'esprit de Briolan tandis qu'il chevauchait à quelques

niers dans les voies de la civilisation est ascendant ; celui des fabricans stationnaire, vacillant et même rétrograde. La probité de l'ouvrier est plus pure, son dévouement à la patrie sans bornes. Le fabricant est égoïste dans ses sentimens et in-conséquent dans sa conduite ; car il a convié à l'instruction ses travailleurs pour s'en servir dans une lutte d'orgueil, et il s'indigne de ce qu'une fois armés du flambeau les initiés marchent à l'égalité des droits. De là son aveugle fureur, son plat servilisme. Ainsi dans leur système les fabricans ne s'appuient que sur la force et sur la faim.

Quant à la liberté des travailleurs, avantage que ne possèdent pas les noirs, c'est ici presque une plaisanterie depuis ce qu'on a vu de nos jours. Tous les esprits sensés savent qu'on n'est libre dans un état que lorsqu'on a des droits protecteurs religieusement respectés par le pouvoir. Ainsi l'ouvrier n'est pas libre, puisqu'il ne peut pas même manger comme il l'entend. Voici donc le nègre et l'ouvrier sur le même pied quant au travail, quoique inégaux en intelligence. Le nègre est poussé au labeur par une contrainte corporelle, l'ouvrier sous peine d'inanition, lui, sa femme et ses enfans. Le nègre, il est vrai, ne peut pas refuser l'emploi de ses forces, et l'ouvrier peut exercer son libre arbitre entre le tarif et la faim. Voici sa seule supériorité sur le noir esclave. Mais aussi arrive-t-il un ouragan industriel, loin de soulager, de nourrir, les instrumens vivans qu'il exploite, ce que fait l'égoïsme intelligent du planteur, le fabricant se retranche dans ses profits passés et met l'ouvrier à la portion congrue ; et si les affamés tempètent, chose fort naturelle, le fabricant lui sert alors un festin de plomb et de fer.

Nous pensons que la supériorité d'intelligence, de dignité et de position est tout entière du côté du colon.

pas en avant , laissant son ami et Léa échanger ces rares et brèves paroles du cœur si pleines de choses. Quand son habitation ou plutôt l'emplacement parut sur la hauteur , ses méditations se dissipèrent et une poignante douleur pesa sur son âme. Les trois voyageurs se pressèrent avec sympathie l'un contre l'autre, et dès qu'ils se regardèrent , leurs larmes commencèrent à couler ; elles étaient toutes fraîches venues du cœur et vacillantes sur le bord des paupières.

Oh ! quels différens accords dans cette harmonie d'afflictions ! Que de sentimens divers faisaient couler ces larmes qui, en se mêlant , semblaient filles de la même douleur. Chez Léa , c'est la tristesse d'un enfant qui contemple son berceau brisé. Chez Estève , c'est la pensée de sa fatale origine, toujours flottante au-dessus de toutes ses émotions. Chez Briolan , c'est sa situation présente , cette vente cruelle de ses anciens serviteurs, ses illusions du passé , ses perplexités sur l'avenir. Comme ils s'étaient arrêtés , ils continuèrent leur route machinalement.

Arrivés au milieu des ruines de la plantation, ils virent sortir quelques spectres noirs qui accoururent se grouper autour d'eux. Mais la misère avait desséché leurs membres naguère si robustes et engourdi le battement de leurs cœurs. A la vue des jeunes maîtres qui étaient pour eux l'image de l'espérance, les esclaves se sentant moins malheureux, balbutièrent des bénédictions et des souhaits affectueux. La petite troupe, morne et en silence, fit le tour des débris qui couvraient le sol. Lindor, le plus âgé de ce reste d'atelier, rendait compte des travaux et montrait sous un hangar les objets de quelque valeur arrachés aux décombres.

Enfin Briolan, oppressé par sa douleur, essaya de parler, mais il ne le pouvait, tant son cœur gonflé obstruait le passage à sa voix. Cependant il voulait en finir avec la cruelle exécution dont sa mère l'avait chargé. Faisant effort : « Mes » amis..., » dit-il en s'adressant aux noirs. Il ne put continuer ; un sanglot le suffoquant, refoula dans sa poitrine la suite de ses paroles.

« *Maître, parlez ; nous ouvrir oreilles à nous,* »
s'écrièrent les bons esclaves.

« *Du courage, mon ami, dit Estève ; c'est un*
» *devoir dont je sens, comme toi, toute l'amer-*
» *tume.* »

Léa soupirait assise sur une poutre, et la figure
cachée dans ses mains. Accroupies devant elle,
quelques négresses se tenaient immobiles, atten-
dant les ordres de leur maîtresse.

« *Mes amis, mes chers amis,* » reprit pénible-
ment Briolan...

« *Maître, moi deviner pensée à vous, interrom-*
» *pit Lindor. O malheur ! vous voulez vendre nous,*
» *nous nègres père à vous, tous nés ici, dans cases-*
» *là, à présent renversées comme bonheur à nous.* »

« *Arrête, arrête,* s'écriait le créole.

« *O maître ! O maître !* » répétaient les pau-
vres esclaves agenouillés et lui serrant les genoux.

« *Comment vivre ? Vous aller ici, nous aller là,* »
disait l'un en montrant deux points opposés de
l'horizon.

« *Nous sommes comme ces arbres déracinés et jetés*
» *bien loin par le coup de vent, mais nous pas espé-*
» *rer ça quand vous arriver pour trouver maîtresse*
» *à nous, mère à vous, sœur à vous sauvées malgré*
» *l'ouragan,* » murmurait Lindor.

« Lindor ! mon bon Lindor, s'écria Léa se
» levant et saisissant vivement le bras du vieux
» nègre ; je songe au dévouement de toute
» votre vie ; je n'oublierai pas surtout cette nuit
» épouvantable. N'êtes-vous pas le père de ce
» brave et malheureux Janvier à qui je dois
» l'existence. »

« *Oui, jeune maîtresse, Janvier est mort...* »

« Et m'a légué le soin de son père, n'est-ce
» pas, Lindor ? Mon frère, nous ne pouvons nous
» séparer de ce vieux serviteur. La reconnais-
» sance... »

« Léa, il suffit. Que ne puis-je en faire autant
» pour tous les autres, répondit Briolan ; mais
» notre position, une dure nécessité.... »

Lindor ne lui permit pas de poursuivre. Ses
gestes, ses bonds, ses transports formaient un

contraste douloureux avec les physionomies muettes et atterrées du reste de l'atelier, malheureux condamnés à la dispersion. Enfin, d'une voix creuse, un de ces infortunés dit à Briolan qu'ils ne demandaient qu'une grâce, une seule grâce, celle de n'être pas vendus à des maîtres mulâtres.

Ces mots firent tressaillir le *métis*, qui aussitôt promena un regard inquiet et pénétrant sur Léa et sur les esclaves. Mais, ô bonheur ! rien ne paraissait sur ces diverses physionomies ; pas un mouvement, pas un signe où il fût question de lui. Ah ! il respire. Son émotion s'évanouit, son cœur ne frémit plus, mais une main impitoyable le presse et le pénètre de tristesse. Tout-à-coup une noble pensée s'élève dans son âme, comme pour le consoler. « Briolan, s'écrie t-il, mettons » fin à cette scène déchirante. Tes esclaves sont » à moi ; je les achète et ils nous accompagnent. »

Un cri perçant et de bizarres exclamations signalent la joie de ces malheureux qui pleurent,

chantent, rient et dansent en prodiguant à Estève les termes de tendresse les plus emphatiques. Briolan et Léa, heureux de leur bonheur, consentent à un arrangement qui leur épargne le chagrin de livrer de fidèles serviteurs à des maîtres peut-être moins humains. En ce moment arrivent les provisions expédiées de la ville pour les nègres de l'habitation. Briolan, laissant sa sœur en compagnie de son ami, court les distribuer aux pauvres affamés.



XIII.

L'Aveu.

Pendant quelques secondes, nos deux amans, ne disant mot, marchent ensemble vers un bosquet d'acacia, comme deux navires poussés par la même brise voguent de conserve vers le port. Quel voyage à raconter! quelles nouvelles à échanger! Mais la parole semble manquer au sentiment

qui soulève leurs seins. O moment avant-coureur de la crise de deux jeunes cœurs, de cet enfante-ment que chacun sent, mais dont le nom n'est pas encore éclos sur les lèvres timides, que vous êtes plein de trouble et de douceur, de crainte et d'espérance, de transports et de vertiges ! Cependant les femmes même les plus novices ne demeurent pas long-temps dans cet embarras où les jettent les premières révélations de l'amour ; elles se remettent bientôt, et leur finesse, inspirée par la nature découvre le début sans effort qui doit amener l'aveu. Ainsi Léa encore palpitante de l'émotion que lui a causée la dernière action du *métis* s'y attache vivement, heureuse d'exprimer ses sentimens à travers son admiration.

« Estève, dit-elle, que votre conduite est noble et pleine d'humanité ! En obéissant aux inspirations de votre cœur vous nous épargnez ce que nos malheurs seuls pouvaient nous imposer. »

« Si mon cœur s'est ému, répondit le *métis*, tous ses tendres mouvemens sont votre ouvrage.

» O Léa ! vous êtes l'ange qui me les avez inspirés ; vos pleurs et non ma vertu ont tout fait ; vous êtes la seule libératrice de vos esclaves. »

« Mes esclaves, dites-vous, mais ils ne sont plus à moi. »

« Je vous les offre, Léa ; acceptez ce faible gage de ma vive amitié, et croyez que c'est encore là un mouvement de mon cœur, de ce cœur impatient de..... Ah ! je n'ose vous le dire. »

A ces paroles, à leur accent passionné, la jeune fille baissa la tête ; mais aussitôt la relevant, elle montra au métis des yeux où se reflétaient ses plus intimes pensées. Pour le coureur (1) des grands bois c'est le pavillon de lianes

(1) Il y a aux Antilles quelques colons d'humeur solitaire et bizarre, peu soucieux de la fortune et du retour dans la mère-patrie, qui, négligeant leurs affaires, aiment à se plonger dans le silence plein d'harmonie des forêts primitives, à savourer une liberté presque sauvage dans ces magnifiques déserts, et dont la naïve sympathie pour les charmes de la nature en fait autant de poètes inédits, sans opinion, sans lettres, mais doués d'une âme délicate et d'une vigoureuse imagination.

sur le ruisseau de la montagne, qui écarte ses draperies au souffle de la brise matinale et la laisse pénétrer jusqu'au fond du séjour de la naïade.

Ravie, l'âme du métis s'abat et plonge dans l'âme de la créole, comme le ramier ardent, de la cime de l'arbre, darde sur sa tendre colombe nichée dans la feuillée au-dessous. Leurs langues se taisent, mais leurs doigts se nouent, leurs regards se confondent, leurs cœurs se parlent tout bas, leurs amours s'enlacent. Instant de mystérieuse éloquence, éclair de vie dont la durée consumerait et l'amour et cette vie mortelle. En ce moment unique de l'aveu, il semble que le temps s'arrête pour réaliser, dans un point de sa fuite, tous les désirs du passé, toutes les joies du présent, toutes les espérances de l'avenir, tout ce que le pauvre cœur de l'homme peut posséder, sentir ou espérer. Bientôt des soupirs, comme les plaintes d'un blessé, soulagent nos deux amans de leurs suffoquantes émotions. Surpris et charmés de cette initiation aux secrets d'une vie nouvelle, ils balbutient quelques sons

dont le sens caché est aussitôt deviné par ces jeunes cœurs déjà habiles dans le langage de l'amour.

« Ah ! Léa , que de souffrances ! que de tortures ! » disait Estève.

« Dans l'attente d'un avenu , » ajoutait la créole.

« Mais aussi que de joie dans l'explosion de cet univers de passions bouillonnant au sein d'un
» amant. »

« Et moi , reprenait Léa , que mes yeux s'épurent ! Plus de formes hideuses , plus d'aspects empreints de cruels souvenirs , plus de nature en deuil. Comme tout s'embellit , se transforme en passant par le cœur d'une amante. A présent ces ruines ne sont pour moi que l'enveloppe brisée qui empêchait mon âme de prendre son essor vers le bonheur ; mon existence d'hier , n'est que la prison maintenant ouverte , où mes oreilles viennent d'entendre l'enivrante nouvelle de la liberté , et d'où je me sens entraînée par une main plus douce que le duvet du cotonnier. Estève ! ma vie n'est plus celle de la

» chrysalide captive et engourdie , mais bien la
» vie aérienne du léger papillon. Et c'est vous ,
» vous qui me transformez ainsi par la magie
» d'un mot. »

« Encore, mille fois encore, ce mot magique :
» je vous aime, s'écria le métis. Oui, Léa, tou-
» jours, que vos yeux toujours demeurent ainsi
» tournés sur moi Je vis de vos regards, des
» tressaillemens de votre cœur, comme l'oiseau-
» mouche (1) qui voltige dans ces savanes se
» nourrit du suc de la rose du magnolia. »

« Mais, songez-y, cette petite créature si
» brillante est légère et tournoyante comme la
» brise qui, de fleur en fleur, emporte son incon-
» stance. »

« O Léa ! si jamais Estève infâme, ingrat ; oui
» ingrat, oubliait.... »

« Ne jurez pas, interrompit la jeune fille, on
» m'a dit que l'honnête homme n'avait pas be-
» soin de serment, qu'il ne trompait jamais. »

(1) Les noirs le nomment d'une manière pittoresque le *fou-fou*, ce qui rend à merveille l'étourderie de son vol.

« Tromper ! » murmura le métis , frissonnant d'horreur au cri que sa conscience jetait dans son âme.

« Oui tromper , » répéta la créole avec un demi-souris qui s'effaça dans ces tristes paroles : « regardez ce qui nous environne , ces débris , » cette misère. Ce ne sont que jeux de la fortune ; et cependant que nous en avons souffert ! » Mais si votre langue élevait dans mon cœur un palais d'illusions qu'aussitôt la trahison ravagerait. O pauvre Léa ! ô ma pauvre mère ! que deviendriez-vous ! » Et ses larmes coulaient de même que d'un vase trop plein quelques gouttes débordent. « Ma mère ! reprit-elle , grand Dieu , ne l'offensons-nous pas ? en est-elle avertie ? dites , lui en avez-vous parlé ? »

« Léa , votre mère sait tout. Edmond , mon ami , approuve nos amours ; rassurez-vous , Léa , et chassez les vains fantômes qui se glissent entre nos cœurs ; » et à ces mots le métis de l'étreindre dans ses bras sur sa poitrine pantelante. L'ardeur de son haleine séchait les larmes

de la créole, à mesure qu'elles roulaient en perles scintillantes de ses longs cils noirs. Déjà Léa, soulevée de terre et suspendue au sein du *métis*, mirait ses yeux dans les larges prunelles luisantes de son amant abaissées sur sa face, déjà, sur sa joue virginale, passait le premier baiser, timide mais brûlant, quand soudain, poussant un cri aigu, Léa recule; Estève la retient par la main et s'écrie: « Qu'avez-vous? que signifie cet effroi? »

« Là! là! » dit la jeune fille en détournant sa tête et en étendant le bras dans la direction d'une lisière de calebassiers dont les branches écartées laissent voir le haut du corps de Thélesfore qui regarde nos deux amans. Immobile et comme le tigre en arrêt, repose la figure basanée du créole. Mais derrière ses lèvres fortement collées, un hurlement de rage semble vouloir forcer le passage. Ses yeux à moitié ouverts sont deux tisons qui se consomment sous une couche de cendre. Un jeune homme à la mine indifférente et cynique est debout à ses côtés.

D'un bond aidé par sa haine , Estève franchit l'espace qui le sépare du créole en jetant ce cri ;
« Enfin que voulez-vous de moi , ma vie ou votre mort ? »

« Ni l'une ni l'autre , » répond lentement Thélesfore , tandis qu'avec la rapidité de l'éclair , il arrache des mains de son impassible compagnon un pistolet dont la gueule fait face aux yeux menaçans du *métis*.

« Jeune homme , ajoute le créole d'un ton ironique , gardez-vous de faire un pas ; la partie ne serait plus égale. »

« Arrêtez ! s'écrie Léa , arrêtez ! Mais vous ne l'oseriez. »

« La partie deviendrait égale , réplique Estève , si au lieu de se présenter en assassin... »

« Ah ! ah ! interrompt en ricanant Thélesfore , un duel avec vous ! La prétention est grande. Non , cet honneur ne vous est pas réservé ; vous en êtes indigne ! »

« Lui indigne ! Je vous comprends. O calomnie ! infâme calomnie ! » s'écrie la jeune fille.

A cette exclamation de Léa , les dédaigneuses paroles de Thélesfore sont oubliées, l'insulte brûlant au front du métis se glace, ses regards allumés de fureur s'éteignent dans l'ombre qui s'étend sur sa face. Estève n'entend que ce mot de calomnie prononcé par des lèvres innocentes qui défendent son mensonge ; il n'aperçoit que la créole trompée dont la voix armée d'indignation éclatè en sa faveur, quand elle ne lancerait que malédiction et mépris si un instant l'affreuse vérité lui était révélée. Fatale destinée ! Malheureux obsédé du poids d'un secret qui le défend d'aimer malgré la nature qui l'a pétri d'amour. Conscience condamnée à subir un triomphe comme une amère dérision. Plongé dans cet enfer de perplexités , le métis entend toujours la voix de Léa répétant : honte ! honte au calomniateur ! et à cette voix se mêle l'insolent ricanement qui roule dans la gorge de Thélesfore.

Cependant Briolan accourt entouré de ses nègres.

« Ce n'est qu'à vous, Monsieur, que j'en veux,

» lui dit Thélesfore ; vous avez reçu mon cartel ,
» vous me devez satisfaction. Ici ou ailleurs ,
» peu importe. Voici des armes et mon témoin.
» Où est le vôtre ?

« Je suis prêt, répond Briolan ; mon témoin ,
» le voici ; » et il montre Estève.

« L'acceptes-tu ? » demande Thélesfore à son
compagnon.

« Et sans doute, réplique ce dernier. Tu sais
» que je ne partage pas tes préventions , et le
» crois d'un sang aussi pur que le nôtre. D'ail-
» leurs, en le repoussant , ne retarderais-je pas
» cette partie de plaisir ? »

« Eh bien ! soit , » dit Thélesfore en haussant
les épaules.

Pendant ce rapide dialogue , Léa, transie d'ef-
froi , promène des regards effarés d'Estève à
Thélesfore , de celui-ci à son frère.

La contemplant avec douleur, Briolan s'écrie :
« Ah ! Messieurs, convient-il de souiller les yeux
» d'une jeune fille , d'une timide enfant de ce

» spectacle de sang ? Un autre moment, un autre
» lieu !... »

« Il ne me convient pas, interromp Théles-
» fore, de parcourir davantage les savanes, les
» mornes et les forêts à la piste de votre va-
» leur. »

« Il suffit ; vous n'irez pas plus loin, réplique
» Briolan indigné ; donnez-moi de quoi vous
» satisfaire. »

Au moment où il avance pour saisir un des
pistolets que lui tend le témoin de son adver-
saire, Léa surmontant son affaïssement, s'élance
entre les adversaires en gémissant quelques pa-
roles inarticulées. Mais ses forces l'abandonnent.
Secouant sa rêverie, Estève enlève son amante et
court la confier aux soins des négresses ; puis il
retourne à son poste.

« Maintenant, à nous deux, » dit Briolan.

Thélesfore répond par un salut gracieux et
chevaleresque, en homme habitué à ces sortes
de rencontres. La distance est mesurée, les com-
battans se placent.

« Le soleil me gêne, » dit le planteur.

« Changeons de position, » ajoute Briolan.

Enfin on se regarde, on s'ajuste, et, à un signal donné, les coups partent. Aussi vifs que la poudre, les deux témoins sont déjà auprès de leurs amis.

« Sain et sauf. » S'écrie Thélesfore.

« Je suis blessé, dit Briolan en laissant tomber son pistolet; mais rassure-toi, cher Estève, la balle a effleuré le bras, la mort n'a fait que goûter de mon sang. Ma sœur? où est ma sœur? »

« Tu es sauvé... sauvé! Grand Dieu, tout est oublié. Mais voici Léa qui accourt effarée.... ce sang, ta pâleur.... Je tremble... »

Rappelée à la vie par cette double détonation, Léa se précipite, vole, les bras tendus, dans le sein de son frère, pendant que Thélesfore et son témoin s'enfoncent à grands pas dans les halliers. Bientôt le vieux Lindor, qui avait puisé son modeste savoir dans une longue expérience, visite la blessure et annonce une prompte guérison.

Léa montre tout le courage des âmes tendres dans les momens critiques ; loin de s'épouvanter à la vue du sang et de la chair mutilée de son frère, elle aide à le panser, le soulage en couvrant sa blessure de baisers, et distille de son cœur un baume d'amour qui assoupit la douleur. Si l'homme est un voyageur condamné aux souffrances d'un rude pèlerinage dont le but est le ciel, la femme est comme la source désaltérante, ou le palmier au frais ombrage semé au désert pour le soulager dans l'épreuve. Quand les mains de la jeune fille suspendaient ses soins pieux, tantôt elle les reposait tendrement dans celles de son amant, tantôt, comme un calice d'innocence, elle les levait vers le Dieu de bonté.

Pendant les instans de calme nécessaire au blessé, les nègres, Lindor en tête, se promenaient processionnellement autour des ruines en y cachant de petits paquets d'osselets enveloppés de vieux linge. Des coques d'œuf enfilées étaient attachées aux branches de quelques arbres qui avaient survécu à l'ouragan. De là ils se rendi-

rent, toujours en cérémonie, au cimetière de l'habitation situé à l'extrémité d'une savane parmi des touffes de goyaviers et de pommiers-roses. Chacun se mit à l'ouvrage; l'un arrangeait proprement les planches qui couvraient les tombes, l'autre nettoyait la rigole qui les entourait et où s'égouttaient les eaux du ciel. Un troisième, à plusieurs reprises, les franchit d'un saut. Les femmes priaient en y semant des pois d'*angole* et des graines de *gli-gli* (1). Un des nègres qui était de la nation des Koromantins, grim pant à un arbre, voulut s'y pendre afin de revoir encore une fois ses frères. Mais ses compagnons, qui ne partageaient pas sa foi, s'opposèrent au pieux suicide.

Après ces bizarres pratiques, les noirs retournèrent se charger de divers objets et se mirent à la suite de leurs maîtres qui, en tournant souvent la tête, descendaient la pente du plateau. Au détour d'un morne qui masquait entièrement la vue de l'habitation, Briolan et sa sœur s'arrête-

(1) Corail végétal.

rent pour jeter un dernier regard sur ces maisons abattues, sur ces beaux arbres déracinés, sur ces jardins bouleversés, naguère témoins vivans des joies naïves de leur enfance, maintenant étendus pêle-mêle comme des morts sur un champ de bataille. L'angoisse étreignit leurs cœurs, leurs fronts se baissèrent l'un vers l'autre comme les éventails de deux lataniers voisins que courbe la même raffale.

« Adieu, dit en soupirant Léa, adieu, je vous »
» quitte pour toujours ; trop heureuse dans mon »
» malheur de ne pas voir, mêlés à vos débris deux »
» cœurs généreux, un frère et un...

Le dernier mot s'arrêta sur ses lèvres pour se perdre dans un sourire douloureux qui y passa comme une ombre.

XIV.

L'Île des Solitudes.

Le coup qui venait de frapper son fils, l'acharnement de Thélesfore, l'aveu d'Estève, toutes ces nouvelles circonstances déterminèrent Mme Briolan à quitter la Guadeloupe.

« Nous partons, mes enfans, dit-elle, après
» avoir serré son fils dans ses bras. Tous mes

» scrupules sont levés. Nous partons sous les
» auspices d'Estève, de cet ami dévoué. Qu'en
» dis-tu, ma chère Léa ? ajouta-t-elle, en sou-
» riant ; ce voyage n'est-il pas de ton goût ? »

A ces mots, la jeune fille lui donna un baiser où elle mit tout son cœur, et cette tendre mère en tressaillit d'aise ; Estève et Briolan, au comble de leurs désirs, se félicitèrent d'un regard dans lequel le créole lisait l'oubli des périls qu'avait couru leur secret, et le métis la joie que ressentait son ami d'avoir donné son sang pour l'exécution de leur projet sauveur. Les préparatifs furent aussi rapides que les désirs étaient ardents. Le dernier jour, au moment où le soleil arrivait glorieux à l'horizon oriental, de pieux adieux conduisaient M^{me} Briolan et ses enfans au tombeau d'un père et d'un époux. Après ce culte de famille dont toute l'offrande est dans les larmes, un dernier soupir fut accordé à la terre natale, source de tous souvenirs, de toutes affections, mère commune qui donne la vie et convie tous ses fils au repos de ses flancs. Pleins de ces reli-

gieuses émotions, avec quelle facilité ne quittèrent-ils pas ces éphémères amis que voit pulluler la fortune de la veille et disparaître le malheur du lendemain. Seuls au rivage, Desvallons et sa famille accompagnèrent nos voyageurs qui bientôt, confiés aux soins du *métis*, voguaient dans une légère goëlette vers l'île des Solitudes, séjour d'O'Reilly.

C'est dans une belle retraite, où le secret de sa naissance demeurera impénétrable, que le *métis* doit atteindre au bonheur en s'unissant à Léa. Rassuré sur le présent, Briolan berce son amitié de flatteuses espérances. En mère passionnée qui mesure toujours sa félicité sur celle de ses enfants, M^{me} Briolan voit déjà tout l'avenir dans ce présent heureux. Mais combien plus ravissantes sont les pensées de la jeune créole ! Maintenant, bien loin de cette vague inquiétude de l'enfance, son cœur se nourrit d'un sentiment réel. Son imagination émancipée se plonge dans cette féconde rêverie qui est la poésie de l'amour. Une immense sympathie la lie à tous les êtres. Partout

ne voit-elle pas l'image de son bien-aimé ? ici , portée sur ces flots d'écume qui glissent le long de la goëlette ; là , murmurant dans cette brise qui évente sa chevelure ; se parlant tout bas, elle dit : « Montagnes de mon pays que le doigt de » Dieu a peintes si roses dans un ciel d'azur , » vous fuyez en me déroband l'empreinte attris- » tée de mon Es'ève, adieu ! Mais vous, monta- » gnes de ma nouvelle patrie, vous courez à ma » rencontre , montrant sur votre sombre ver- » dure son image égayée : salut ! mille fois salut ! » Ah ! n'est-ce pas là l'histoire de ma vie passée » qui s'en va, de ma vie future qui avance , le » tout écrit en caractères merveilleux. »

Couchés sur des nattes de latanier , à l'abri d'une petite tente , nos passagers s'entretenaient de semblables rêveries. L'ardeur énervante du soleil , le voisinage d'oreilles étrangères , cette plénitude d'émotions qui ne permet pas aux cœurs de se donner en paroles, toutes ces causes invitaient au silence. Plus loin , la tête couverte d'un vaste chapeau de paille, le mulâtre libre , patron

de la goëlette, était étendu à l'ombre de la voile. De ses deux matelots nègres, l'un dormait à la barre, l'autre fumait accroupi en face d'une marmite qu'entouraient avec un vif intérêt les esclaves de Briolan. Au milieu de cette immobilité, un singe se promenait gravement, ou parfois, s'accrochant par la queue à un cordage, prenait son élan pour contempler la dorade chatoyante qui dormait entre deux eaux. Soudain l'animal saisi de terreur, poussait un cri aigu et se rejetait sur le tillac. Blottie à côté de sa jeune maîtresse, Iviane scrutait du regard sa changeante physionomie ou agaçait d'une grimace ce macaque dont elle semblait la femelle.

Au soleil couchant, le repas vient varier la monotonie de cette traversée. Bientôt, aux éblouissantes couleurs de l'horizon occidental, succède un ciel d'un bleu foncé d'où se détachent le large disque de la lune et sa lumière argentine. Le canal franchi, la brise tombe, et la goëlette, les voiles flasques, se traîne le long des rivages de

l'île qui sort des eaux noire et sourcilleuse. Ses formes arrêtées, les dentelures des montagnes donnent à sa masse l'apparence d'un énorme monstre flottant, les nageoires dressées. De toutes parts on voit jaillir des lumières rougeâtres, d'abord tremblotantes, mais qui peu à peu se fixent, tandis que d'innombrables étincelles se croisent sans cesse en gerbes, en cercles, ou se mêlent en fourmillières éblouissantes (1). Une voix venant de l'île parle aux voyageurs; voix riche en harmonie, langage plein de doux secrets que Dieu ne révèle qu'aux âmes amantes de la nature. C'est un bruissement confus où murmurent les cris, les chants, les clameurs, les rires, les pleurs, les joies et les fureurs d'un monde de créatures qui s'éveillent et s'ébattent à l'éclat de leurs imperceptibles soleils. Dans le calme de ces nuits des tropiques, l'Océan modulant sur les grèves sa plainte éternelle, aime à la marier aux bruits de la terre, et en se déferlant, la lame rai-

(1) Vers et mouches phosphoriques.

sonne longuement dans les caves du rivage qui renvoient l'écho sur les eaux.

Enfin les passagers entendirent des cris, des hurlemens et les coups sourds de corps qui tombaient dans la mer rougie d'une multitude de feux mouvans. A la lumière des torches, ils distinguaient les canots et les pêcheurs dont les uns traînaient les filets, tandis que les autres lançaient des galets dans les flots. Bientôt le croissant se forma et ses deux cornes allèrent toucher au rivage. Au milieu, les poissons captifs bondissaient en étalant leurs luisantes écailles, et les canots qui portaient les flambeaux échouèrent comme une flotte incendiée.

D'un autre côté, sur la pente des falaises, nos voyageurs suivaient des yeux les évolutions infinies d'autres flambeaux qui, tantôt glissaient entre les rochers comme des cascades de feu, tantôt disparaissaient dans les crevasses profondes pour reparaitre quelques instans après. Enfin, toutes ces lumières errantes se réunirent devant la gueule d'une vaste caverne surplombant au-

dessus des vagues et dont la voûte se trouva soudainement illuminée. Alors , de la goëlette , on pouvait distinguer les nombreux chasseurs qui semblaient de noirs spectres, occupés à allumer un grand feu sur une large pierre plate formant le seuil de la caverne. Puis , au sommet de la colonne de fumée s'élevant du brasier , parurent d'innombrables oiseaux appelés diablotins , qui se perdaient dans ces nuages et tombaient étourdis aux pieds des chasseurs dont les clameurs résonnaient dans la caverne comme le grondement du bourdon. Ainsi se succédaient sans cesse de nouvelles nuées qui formaient un dais mouvant sur les flots de fumée.

Toute la nuit se passa à contempler le spectacle original et brillant que présentaient les côtes de l'île des Solitudes. Au lever du soleil on se trouva en face d'un grand bourg, et la goëlette alla jeter l'ancre à côté d'un brick dont l'étrange aspect frappa nos deux amis. Quelques canons se montraient par les sabords. Les officiers portaient pistolets à la ceinture et sur le front mine

de conquérans, qui ne pouvait effacer l'empreinte de bassesse qu'y avaient laissée les passions cupides. Dans leurs yeux il y avait plus du pirate que du guerrier, dans le navire, plus de la galère aux bancs de chiourme que de la forteresse flottante en quête de gloire. Enfin le brick était aussi repoussant à la vue qu'une mauvaise action l'est à la conscience. Sur la plage on remarquait un grand concours de gens qui se croisaient en tous sens et avaient l'air de discuter, de conclure ou de rompre des marchés. D'une longue case couverte de feuilles de cannes à sucre, la foule empressée sortait par tourbillons diaprés de blanc, de noir et de brun, et ces tourbillons bruyans venant à se former en cercle, on voyait paraître, au milieu, des nègres presque nus qui étaient aussitôt toisés, examinés, palpés. Parfois la brise apportait jusqu'à la goëlette, et en dépit du bruit des vagues, le bourdonnement de cet essaim de traficans et la voix criarde de l'huissier-priseur. Toute cette scène se passait aux ardeurs d'un soleil qui commençait à allumer le sang des hommes,

à rougir le sable du rivage et à changer la mer en une masse de vif-argent reverbérant de blancs éclairs.

A ce spectacle, Iviane de se lever, l'esprit agité de pénibles souvenirs. Les bras étendus vers la terre, elle marmottait quelques paroles dans une langue barbare; et on ne distinguait que le mot *Ibos* souvent répété. C'était le nom de sa nation sur la côte africaine, dont elle croyait voir les enfans captifs. Elle parlait de son pays, de sa tribu, de ses fétiches, et de tout cela, dans le langage de ses pères. Aussi, sombres et passionnées paraissaient les émotions de son âme.

« Vraiment la sorcière est possédée, » dit le patron frappé de la bizarrerie de ses gestes.

« *Moi possédée de Dieu seul, répliqua la vieille.*
» *Vous mulâtre, moi négresse. Nation à moi est*
» *grande dans un grand pays. Vous pas avoir une*
» *nation, vous.* »

Le patron piqué allait répondre, quand Estève tout agité lui fit signe de mépriser cette attaque. Mais voulant secouer le dépit qu'il ressen-

tait, le patron s'approcha des deux amis en disant :

« Moment plein d'intérêt, Messieurs, la vente » est animée. »

« Ce brick est sans doute un négrier, » dit Briolan.

« Oui, Monsieur, la cargaison a dû être dé- » barquée hier. Il y aura bénéfice pour les arma- » teurs, à en juger par la foule des chalans. »

« Les noms des armateurs ? » demanda vive- ment Estève tremblant d'entendre prononcer celui de son père.

« Ce sont des noms aussi noirs que leurs mar- » chandises, » répondit le patron en se rengor- geant. « Francs vauriens que ces armateurs, » banqueroutiers qui veulent se réhabiliter à la » Côte. Oui, Messieurs, ils m'ont frustré du com- » mandement de ce beau brick, et maintenant, » au lieu de la grande navigation, je me traîne » comme une tortue d'une île à l'autre.

A ces dernières paroles, Briolan tourna le dos au misérable, et Estève, honteux de pareils sen-

timens dans un homme de sang mêlé , ne put retenir une exclamation de mépris. Le patron remarquant l'effet qu'avait produit sa basse ambition, se hâta de distraire ses matelots nègres qui le regardaient, en s'écriant : « Holà ! la chaloupe » à l'eau ! En haut les malles des passagers, et » qu'un homme prenne les avirons.

Bientôt M^{me} Briolan et Léa , qui pendant ce rapide dialogue s'étaient occupées d'autres soins, descendent prendre place dans la chaloupe auprès de nos deux amis. Iviane et les noirs en font autant. Au bout de quelques minutes les passagers se trouvent entre la goëlette et la plage dont ils distinguent de plus en plus le spectacle animé, qui contraste avec la sauvage monotonie des côtes déjà parcourues. A mesure qu'ils approchent, la scène, vue d'abord en masse, se détaille d'une manière toute nouvelle pour Estève et Briolan. Les oisifs accourent jusqu'au bord de la lame pour voir les nouveaux arrivans que personne ne connaît, et qui deviennent aussitôt le sujet de la curiosité publique ; curiosité sans effronte-

rie, empressement plein d'une franche hospitalité. Les jeunes gens, le parasol ouvert, attendent les dames que des noirs de bonne volonté vont enlever de la chaloupe à quelques pas en mer. Des offres de service se pressent dans toutes les bouches. On se dispute à l'envi les étrangers. Mais Estève, en remerciant avec effusion, demande la demeure d'O'Reilly, et tout le monde propose de l'y accompagner. « O'Reilly est en » ville aujourd'hui, » disait l'un. « C'est mon » ami intime, » ajoutait un autre. « Un troisième : « Il y a quelques instans que je l'ai vu » dans la foule, faisant de belles acquisitions. » Ainsi disant, on avance à travers des groupes de toutes couleurs, de toutes nuances.

Ici, la marchandise livrée reçoit des alimens et quelques habits grossiers. Un truchement, ancien compatriote d'Afrique, maintenant camarade d'esclavage, donne des leçons aux nouveaux débarqués. Là, au défaut de la parole, les gestes, les cris se multiplient de part et d'autre, et parfois un brutal aide au développement des in-

telligences avec le bambou ou la rigoise. Plus loin on apporte des réchauds sur lesquels rougissent des plaques d'argent gravées aux chiffres des planteurs. L'estampille appliquée sur la poitrine de l'esclave en effleure l'épiderme et y laisse en lettres fleuries le nom du maître (1). Quoique légère et rapide, cette opération arrache aux timides un cri que les forts dédaignent de pousser. Mais aussitôt le *coui* (2) de tafia passant de main en main embrase les cœurs, et toutes les bouches entonnent l'hymne de l'exil.

Des Koromantins, la tête haute et le regard intrépide, répètent pour refrain : « Que le corps » est noir et esclave, mais que l'âme est blanche » et libre. En quittant le corps esclave, l'âme » s'en ira dans le ciel comme la flèche s'élance » dans les airs en quittant le carquois. » Le nègre de Briolan, qui était de la même nation, en entendant le langage de la patrie, se précipite au milieu de ses frères en s'écriant :

(1) Usage perdu aux Antilles depuis long-temps.

(2) Demi-calebasse, espèce de vase.

« Frères, pourquoi ne partons-nous pas ? »

« Pourquoi es-tu encore ici, » répond brusquement un des Koromantins que ses compagnons entouraient de respect. « Je suis roi, nous » avons été surpris endormis sous les palmiers » du grand fleuve par les hommes blancs. Ils » nous ont liés avec du fer, nous ont vendus » comme toi. A présent que les chaînes sont re- » tournées au grand canot, retournons sur les » bords du grand fleuve chasser l'éléphant et la » gazelle. »

« Allons, retournons au pays ; que le chef » nous guide ! » répètent en chœur ces fiers Africains.

Ils passent, et nos deux amis, vivement émus par l'énergie de leur sauvage pantomime, les suivent des yeux jusqu'à leur disparition. Mme Briolan et sa fille, familiarisées avec de semblables spectacles, sont tout entières aux politesses de leurs conducteurs. Mais le jeune créole se penchant aux oreilles du métis : « N'y a-t-il » pas dans tout cela une leçon du ciel ? Chaque

» fois, Estève, que nous approchons de la réali-
» sation de nos espérances et que nous commen-
» çons à dormir dans le sein de notre égoïsme
» satisfait comme dans un port, un événement
» extérieur survient, qui nous arrache violem-
» ment à nous-mêmes, nous entraîne au-dehors,
» nous jette palpitans de sympathies dans les
» bras de l'humanité. C'est ce qui nous arrive
» en ce moment. A peine débarqués que déjà
» nous trouvons des amis, nous respirons un air
» moins pesant qui promet à nos sentimens un
» meilleur avenir. Mais aussitôt quelle scène de
» désolation ! quelle misère ! Peut-être l'exalta-
» tion bizarre de ces captifs n'est-elle que le
» signe avant-coureur... »

Il fut interrompu par une voix qui criait :
« Voici O'Reilly... là, devant nous, celui qui,
» dans ce groupe, est habillé de blanc et porte
» un large parasol. »

Estève s'élança en appelant son père ; mais sa
voix se confond avec des clameurs qui excitent
un effrayant tumulte ; sa course est traversée par

la foule qui se précipite vers un massif de tamarins situé à l'extrémité du bourg. Triste et hideux spectacle ! Les Koromantins suspendus aux branches des arbres, retournent dans leur chère Afrique. Plusieurs sont rappelés à la vie ou à l'esclavage, les autres ont déjà franchi une atlantique au-delà de laquelle les pirates ne les atteindront plus (1).

(1) Les nègres de cette tribu sont très adonnés au suicide, croyant par là recouvrer la liberté dans leur pays natal.



XV.

Une Découverte.

Pendant quelques instans le suicide des Koromantins absorba l'attention de la foule façonnée à de pareils spectacles, mais toujours avide d'en ressentir les émotions. Au milieu d'un groupe de planteurs furieux de l'audace de ces nouveaux esclaves qui osaient voler leur maître en se

donnant la mort, Briolan plaidait avec ardeur en faveur des coupables rappelés à la vie. Ses prières, et sa qualité d'étranger à qui on voulait témoigner de la déférence, obtinrent la grâce de ces malheureux. Tout fier de cette bonne action et du succès de son éloquence, notre créole retournait auprès de son ami lui faire partager son bonheur, quand il s'arrêta pour contempler le touchant tableau de la réunion d'O'Reilly et de son fils.

D'abord distrait par le tumulte de la scène précédente, O'Reilly s'était retourné pour en connaître la cause, lorsqu'il vit un jeune homme qui s'efforçait de l'approcher en le nommant son père. Son cœur le reconnut; ils se joignirent, et aussitôt, poitrine contre poitrine, ils ne vivaient que d'une vie, ne ressentaient qu'un transport. Tous les assistans, excepté un seul, se pressaient avec un doux murmure autour de ce groupe enlacé; foyer de tendresse qui échauffait d'amour tous ces cœurs émus, un seul excepté. Mais de ce cœur nourri d'une haine implacable

s'échappa un cri étrange, une exclamation inexprimable, exclamation de Malais trouvant son ennemi endormi à la pointe de son poignard. Malgré l'intérêt qu'inspiraient O'Reilly et son fils, tous les assistans tressaillirent, et leurs regards se dirigèrent en même temps sur Iviane. La vieille, les yeux étincellans, les bras levés, ressemblait à un vautour le cou tendu, les ailes ouvertes, prêt à prendre sa volée.

« Qu'as-tu ? demanda Mme Briolan troublée » elle-même, et cachant dans son sein la figure » de sa fille. »

« *Maitresse*, répondit la vieille avec un sourire » plus affreux que sa rage, *maitresse*, *Iviane* » *contente*. »

« Merci, ma bonne femme, merci pour vos sen- » timens affectueux, » dit O'Reilly qui approchait d'elle. Mais au même instant le vieux colon s'arrêta tout court en scrutant du regard les traits hideux de la vieille qui souriait toujours. Un nuage semblait descendre du front contracté d'O'Reilly et obscurcir sa physionomie. Tout le

monde sentait que son esprit faisait de vains efforts pour saisir un souvenir vague, incertain et depuis long-temps perdu dans le passé. Enfin il se remit de son agitation et présenta un dollar à Iviane, en accompagnant ce don d'une plaisanterie ironique sur la puissance de ses attraits. La vieille prit la pièce en poussant un grand éclat de rire qui la jeta dans un tremblement nerveux dont les assistans paraissaient ressentir la maligne influence.

Mais se retournant vers Estève : « Mon fils , dit » O'Reilly, maintenant que nous avons satisfait » nos premiers transports de tendresse, apprends- » moi les noms des amis que tu m'amènes. »

« Mon père, j'arrive de la Guadeloupe ; voici » mon ami de cœur , ce camarade de collègue à » qui tu m'avais recommandé le jour de notre » cruelle séparation : c'est Briolan ; voici sa mère, » voici sa sœur. En ce moment ne m'en deman- » de pas davantage. Des revers de fortune les » poussent dans notre île. Oh ! aide moi à sauver » des naufragés à qui je dois plus que la vie. »

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'O'Reilly prodiguait à la famille exilée les assurances de son dévouement. Il embrassa Briolan, et prenant les dames sous le bras, il les conduisit à travers la foule curieuse mais complimentante à sa maison du bourg.

Cependant Iviane ne cessait de donner des signes d'une surprise extraordinaire. Ses gestes expressifs, ses exclamations brèves et jaillissantes du fond de l'âme, et surtout le sourire amer que grimaçait sa large bouche, tout décelait une découverte imprévue qui la passionnait jusqu'au délire. Tantôt elle allait se placer vis-à-vis d'O'Reilly, tantôt concentrant ses souvenirs elle semblait pétrifiée par la méditation. Sans doute, c'est une mère malheureuse, pleine de larmes pour un enfant à jamais ravi à ses caresses et dont la douleur est réveillée par le spectacle de cette joie paternelle. Telles étaient les conjectures des amis d'O'Reilly. Mais deux des passions les plus fougueuses de l'âme d'une femme, l'amour maternel et la vengeance, formaient l'orage qui en ce moment bouleversait celle d'Iviane.

Enfin, arrivée devant la maison d'O'Reilly, elle disparut au fond d'une cour et se laissa tomber sur une pierre ; là, le sommeil et tous ses sinistres rêves s'emparèrent de la vieille déjà fatiguée par tant de secousses, tandis que le vieux planteur introduisait ses hôtes en leur disant :

« Pardonnez si en ce moment je ne vous pro-
» digue pas tous les soins que vous méritez. Au-
» jourd'hui je suis père tout entier, demain l'amitié
» et l'hospitalité auront leur tour. » A ces mots il entraîna son fils en le pressant de questions.

« Mon père, répondit Estève, je vois qu'il faut
» sur-le-champ satisfaire ton impatience. »

« Parle, parle, mon fils ; mon esprit est agité
» de mille pensées diverses, il a besoin de la
» vérité pour retrouver le calme et se tracer
» une règle de conduite dans les circonstances
» délicates que j'entrevois. »

En peu de mots, le *métis* raconta l'amitié d'enfance qui l'unissait à Briolan, les épreuves qu'elle eut à subir lors de la révélation de sa naissance,

son triomphe sur le préjugé, puis l'arrivée à la Guadeloupe au moment de la ruine de son ami, et enfin sa passion pour Léa, passion d'où dépendait le bonheur de sa vie.

Après avoir écouté ce récit O'Reilly baissa la tête et demeura quelques instans absorbé dans ses réflexions; enfin se redressant: « Mon fils, » dit-il, ton amante ignore sans doute que dans » tes veines coule du sang africain. »

Pour toute réponse le *métis* garda un morne silence, et sa main pressa celle de son père.

Se frappant la poitrine, O'Reilly murmurait: « O funeste ambition, ô tendresse paternelle! » que de tourmens vous m'infligez! »

« Moi aussi, que n'ai-je souffert depuis mon » arrivéesur cette terre de malédiction! s'écrie le » *métis*; je me consume en visions, en terreurs. » Sans cesse, à côté de mes élans d'espérance, » apparaît cette désolante pensée qui les étouffe » dans leur essor. Mon Dieu! jusqu'à mes mains » dont je ne sais que faire et qui semblent porter » la trahison. »

« Que veux-tu dire ? parle, mon fils. »

Estève de raconter la scène du signe, premier pas dans cette carrière de tribulations.

« Fantôme ! s'écria O'Reilly, vain fantôme !
» ridicule croyance qui effleure à peine mon es-
» prit. Là ne sont pas les dangers de notre po-
» sition. »

« Les dangers ! toujours les dangers ! Hélas !
» dit Estève, mon sort est donc marqué d'avance. »

« Mon fils, point d'exagération ! répliqua
» O'Reilly. Depuis vingt ans, des efforts soute-
» nus, des combinaisons subtiles, des ténèbres
» peut-être impénétrables enveloppent et proté-
» gent le secret de ta naissance. Cependant, je te
» l'avoue, dans ce cœur si plein de vigoureuses
» espérances, je sens un vide que je ne peux
» combler, qui semble la tombe réservée à
» notre... Allons, mon enfant, n'en parlons
» plus, agissons. Le temps répare tout, la pru-
» dence est une force donnée à l'homme et qui
» maîtrise souvent sa destinée. »

En parlant, il marchait à grands pas dans

l'appartement et donnait tous les signes d'une violente agitation.

« Cependant , Estève , reprit-il , en dépit de
» ma prudence , ton amour m'épouvante. Mais
» ne devais-je pas m'y attendre ? Oh ! je frémis en
» songeant à l'empire des préjugés , chez les
» femmes surtout.... Après tant de travaux , at-
» teindre le sommet de la montagne et puis se
» voir précipité de toute la hauteur du succès...
» Ah ! pensée assassine... Et pourtant , c'est à
» ces épreuves que doit me conduire , comme au
» supplice , un amour aveugle peut-être , mais
» saint, oui saint, ô mon Dieu !

Ici il couvrit ses yeux de ses deux mains ; une larme, sueur de l'âme en souffrance, coula sur sa joue hasanée. Mais , sentant les douces étreintes du *métis* : « Estève, mon enfant, ajouta-t-il, ton
» père t'a enrichi de tous les trésors de l'esprit ,
» mais ton père t'a ravi le bonheur ; le lui re-
» procherais-tu ? »

A ces dernières paroles , le jeune homme recouvrant toute son énergie : « Mon père, dit-il, que

» tu es injuste envers la nature qui t'a inspiré tant
» de tendresse ! Moi, te reprocher tes dons, à toi
» qui as doublé la somme de mon bonheur, qui
» as agrandi mon existence en me dotant d'une
» éducation rare dans ce pays et précieuse par-
» tout ! Jamais, quoi qu'il puisse en arriver. Mais
» laisserons-nous se perdre ces avantages ? voici
» le point qu'il faut examiner. Il est temps de
» nous sauver nous-mêmes. J'aime la sœur de
» mon ami. Ma conscience, d'abord étourdie par
» l'erreur où je tenais la créole, a depuis re-
» trouvé tout son calme. Si je trompe ses pré-
» jugés, je travaille à sa félicité ; et puis, je ne
» peux pas ne plus l'aimer : ma passion est fa-
» tale. Pèse, examine notre situation. Songe,
» mon père, que la rapidité d'une action décide
» de son succès. Prépare, d'accord avec sa mère,
» notre union prochaine. Ensuite partons, quit-
» tons les Antilles, fuyons en France ou sur le
» continent américain. Alors plus de terreurs,
» nous sommes libres, libres de la tyrannie d'un
» mot, *mulâtre* ; mais enfin si un rayon de vé-

» rité venait à pénétrer dans le sanctuaire de
» notre secret. Eh bien ! n'aurons-nous pas le
» temps, les lieux, l'habitude, les enfans, l'amour
» et la fortune comme un bouclier d'or pour
» défendre et conserver notre bonheur. Mon
» père, jusqu'à présent c'était le passé qui abat-
» tait mon âme, maintenant elle se relève et ma
» voix est celle de l'avenir ; j'y crois et me sens
» renaître à l'espérance. »

O'Reilly vivement ému et embrassant son fils :
« Je renais avec toi. Dans cette crise , ta con-
» duite , Estève , aurait dû être la mienne. Mais
» mon esprit paralysé par sa paternelle sollici-
» tude, avait perdu toute son énergie. Plus tard
» je te ferai connaître les mesures que j'ai prises,
» et bientôt , j'espère , s'accomplira ton union
» avec la sœur de ton ami. Puis nous partons :
» tu seras satisfait. »

« Mon père, que de douces pensées tu réveilles
» dans mon cœur ! Profitons de ce retour du
» bonheur pour nous rendre auprès de nos
» hôtes. »

« Nos hôtes ! interrompit O'Reilly ; dis un »
» mère , des.... Il s'arrêta , puis ajouta en con-
» templant le *métis* avec une indicible tendresse
» empreinte de mélancolie : « Mon fils, va auprès
» de ma fille. »

Avant de quitter la pièce où il se trouvait , le
» planteur jeta les yeux sur une cour voisine , et
» demeura frappé à l'aspect d'une vieille négresse
» qui y était assise immobile sur une pierre.

« Mon père, dit Estève, vous semblez surpris »
» en regardant cette femme. Ne la reconnaissez-
» vous pas ; c'est elle qui , pendant les trans-
» ports de notre première entrevue , nous don-
» nait d'une façon si étrange tant de marques
» de sympathie. »

O'Reilly garda le silence et parut rêveur. Mais
» la douce voix de Léa, qui se fit entendre , lui dé-
» rida le front ; il sourit à Estève qui souriait aussi.
» « Allons, allons, dit-il , le charme opère , ren-
» dons-nous. »

XVI.

La Grêle.

La nuit venue, Iviane se levant de sa pierre comme une statue qui se serait animée, parcourut les rues silencieuses et se dirigea vers le rivage bruyant de la mer. La lune blanchissait les eaux, les grèves et les montagnes de cette belle lumière argentine qui dans ces climats descend de sa face

comme un immense voile diaphane de la tête rayonnante d'une vierge. A quelque distance , des rochers, des rescifs se montraient éparpillés sur la surface des eaux, comme ces ruines que le voyageur rencontre sur la plaine du désert ; tandis qu'à la cime des falaises, les aiguilles de granit semblaient une troupe de spectres revêtus de blancs suaires. Comme un spectre elle-même Iviane glissait le long de la plage de sable et de galets sur laquelle l'océan jette en lames et en brise sa voix gémissante. A ce bruissement des flots, à ces soupirs des vents, la vieille mêlait un sourd murmure, écho des passions qui se brisaient dans son sein. Enfin ses bras étiques portés sur sa tête comme les anses d'une amphore tombèrent à ses côtés, et sa voix éclata semblable au sifflement d'un insecte de la nuit.

« *Aie! aie*, disait-elle, O'Reilly, retrouvé! lui
» retrouvé! est-il possible! mon maître qui a
» vendu Iviane à d'autres maîtres, qui l'ont en-
» core revendue, me chassant ainsi plus loin,
» toujours plus loin de mon enfant si petit, qui

» criait, qui pleurait pour sa mère. Mais où
» est-il ce fils? vivant où caché sous la terre?
» Iviane doit-elle un jour le revoir? et que fera
» Iviane? » Tourmentée par cette idée fixe
comme le sabot par le fouet de l'enfant, la
vieille s'en allait méditant sa conduite future.
« Doit-elle se faire reconnaître et conspirer avec
» O'Reilly une union abominable? Il y aurait du
» profit. Mais la vengeance, est si douce, si
» enivrante; comment y renoncer? Impossible;
» et pourtant la vengeance pèse sur l'âme après
» avoir été savourée. C'est comme le fruit du
» raquetier, qui est vermeil et séduisant, mais qui
» cache dans sa chair une épine aiguë et mor-
» telle. Et puis Iviane en est fatiguée; sa con-
» science ne ressemble-t-elle pas à la grande
» fosse du cimetière où sont entassés cadavres sur
» cadavres? »

Ici un frisson involontaire glissa dans ses
membres comme le froid attouchement du reptile
qui rampe sur la peau. Elle s'arrêta immobile;
et sa pensée même paraissait en suspens. Enfin

tout-à-coup elle se baissa, ramassa deux galets, fit avec chacun le signe de la croix et s'approchant de la mer les déposa au point où expire la lame. Dans ses yeux fixés sur les galets se concentraient toute l'énergie de ses passions, et ils battaient dans leurs orbites comme le pouls durant la fièvre. La lame déferla et de son écume couvrit les deux galets. En se retirant elle entraîna un des galets. Iviane poussa un cri de joie, et reprenant son monologue : Ah ! ah ! O'Reilly, le sort

» a décidé, vous le voyez, vous le voyez : le dia-

» ble est entré dans votre cœur comme un ver dans

» un corps mort, et le diable s'en gorge. Le Bon

» Dieu veut vous punir. Il m'a conduit ici, vous

» a livré à moi, à moi le bourreau de sa justice. »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'il se fit entendre un bruit semblable au tapage qu'on ferait avec des ossemens pour chasser des plantations les animaux destructeurs. Iviane s'arrêtant, leva la tête et tressaillit. Elle se trouvait au pied de la potence au haut de laquelle un squelette balançait ses membres sonores, et juste

au-dessus de la tête du défunt un *mansfni* se tenait perché comme un matelot sur les débris d'un naufrage. Prenant lentement sa volée l'oiseau frappa d'une dernière secousse de terreur l'âme déjà ébranlée de la vieille. Iviane tomba privée de sentiment contre le fatal poteau qui rendit un son creux comme si le mort eût parlé à l'empoisonneuse (1).

En ce moment une grande rumeur réveille tout le bourg. Iviane, recouvrant ses sens, croit entendre ces sons étranges qui, dans la solitude, torturent l'oreille des méchants ; et elle reprend sa course sur la grève sans s'inquiéter où se dirigent ses pas vagabonds. Dans les airs, les cris : « aux » armes ! les nègres nouveaux (2) forcent la geôle ; » aux armes ! aux armes ! » ces cris pénètrent jusqu'aux lits des dormeurs habitués aux alarmes nocturnes. Soudain à chaque fenêtre paraît une

(1) Aux Antilles l'instrument de supplice est dressé en permanence sur le rivage, et souvent le cadavre du défunt y demeure exposé jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux.

(2) Nègres nouvellement importés d'Afrique.

tête, des paroles brèves et énergiques se croisent, les lumières voltigent, les portes s'ouvrent, et bientôt les rues se peuplent de gens armés qui se précipitent vers la geôle où gronde un formidable bruit de voix, de plaintes et de fers. Parfois éclatent des explosions de hurlemens et de chants barbares, qui couvrent le lugubre roulement du tambour de la milice. Des bandes d'esclaves, de femmes de couleur et d'enfans à moitié nus s'élancent dans les rues pour jouir des émotions de la révolte et se repaître du cruel spectacle de sa répression. La foule sans cesse croissante obstrue déjà les avenues de la geôle qui s'élève lourde et sombre à côté des légères constructions environnantes éclairées de mille feux. Maintenant c'est une fournaise de fureur, un volcan de liberté où les Africains brisent leurs chaînes, ébranlent les barreaux, se ruent contre les murailles comme des léopards de Guinée.

Parmi les spectateurs les plus animés, deux jeunes hommes se faisaient remarquer par l'intérêt ardent qu'ils prenaient à ce drame. L'un, la

tête haute , la prunelle enflammée paraissait frémir d'exaltation. Amour, haine , tous ses sentimens rayonnaient sur sa mâle physionomie. Sur les traits de son compagnon la tendresse du cœur répandait une douloureuse mélancolie, et on y lisait en outre une inquiète sollicitude pour quelque affection privée.

« Pourquoi sommes-nous ici , souillant nos regards de ces scènes barbares ? disait Briolan au *métis*. Je voudrais m'éloigner ; mais une puissance invincible me domine et me retient. Il semble que je sois condamné , à cause de la pitié même que j'éprouve , à assister à toutes ces misères de notre pays. »

« Et moi , mon ami , ne suis-je pas encore moins libre que toi ? Les fonctions de mon père qui exigent sa présence en ces lieux , m'y attachent malgré mes dégoûts , malgré une attraction.... Mais peut-être qu'en ce moment Léa tremblante , épouvantée.... »

« Léa et ma mère sont en sûreté , interrompit le créole , Iviane sans doute est auprès d'elles :

» rassurons-nous. Mais quelle rumeur circule
» dans la foule ! regarde, là, à cette fenêtre dont
» les grilles descendent presque au niveau du
» sol, vois comme elle est subitement éclairée.
» Les nègres captifs derrière ces barreaux s'ef-
» forcent de les ébranler. Quelle rage ! quelle
» vigueur ! Les infortunés, que je les plains ! »
« Silence, dit tout bas le *métis*, silence. En
» passant, une oreille pourrait saisir cette plainte ;
» et songe quel orage la calomnie peut former
» d'un soupir ! Fais couler ces larmes dans ton
» cœur, mais ne les jette pas au dehors : elles ne
» tomberaient que sur un roc ardent qui les sé-
» cherait de colère. »
« Et que vois-je ! s'écria Briolan, des joues hu-
» mides ! Et moi aussi, je te dirai : de la pru-
» dence, Estève. Hélas ! ne sommes-nous pas
» comme ces faibles arbrisseaux qui cèdent à
» tous les vents, et dont le feuillage semble
» murmurer des bruits formidables. Mais re-
» garde de ce côté, leurs coups redoublent, leurs
» efforts vont triompher. Que tous ces bras sont

» raides! que tous ces yeux roulent foudroyans
» de passion! Entends-tu la rauque respiration
» que soufflent ces poitrines altérées de liberté. »

Ici on entendit le pas monotone et régulier
d'une troupe en marche. « La milice, voici la
» milice! » Des deux côtés la foule se resserrant
laissait un vide qu'occupait aussitôt un faisceau
de mousquets.

« On va tirer sur les mauricauds, » s'écria
un mulâtre.

« Peut-être préféreront-ils l'emprisonnement
» de la geôle à celui de la fosse, » observa judi-
cieusement un autre spectateur.

« Pas sûr, répliqua un voisin; il y a de ces
» compères qui ont la maladie du pays si fort
» à cœur que la mort seule peut les guérir. Te-
» nez, voyez comme ils s'obstinent. Hurlent-ils!
» Quel chœur infernal!

« Attendons l'accompagnement, répartit un
» autre interlocuteur; et voici déjà le capitaine
» qui leur fait signe de se retirer. — Non, non,
» je me trompe: il ordonne à un interprète

» congô d'approcher de ces messieurs. Enfin il
» paraît qu'on va s'entendre. »

« Comme leurs gestes sont gracieux ! dit une
» femme ; ils semblent l'appeler avec amour
» comme une mère appelle son nourrisson. »

Vivement émus , Estève et Briolan suivaient tous les incidens de ce pourparler. L'interprète hésitait. Mais bientôt , obéissant aux ordres de ses maîtres , il avança avec de timides précautions. Le malheureux semblait au fait de ce qui se passait dans l'esprit des captifs. Pour nos deux amis et une partie des spectateurs , les yeux des Africains étaient des yeux de colombe, leurs bras des lianes caressantes, leurs accens un chant de paix ; pour l'interprète, ces yeux étaient ceux du serpent , ces bras les antennes d'un polype , cette voix , celle du caïman qui vagit comme un enfant abandonné.

« Avance , avance , parle-leur de soumission
» et de pardon , » lui disait-on de toutes parts.

Et le truchement de se détourner en secouant la tête avec un air qui implorait la pitié pour

lui-même. De leur côté, les nègres nouveaux redoublaient d'instances, de séduisantes invitations et montraient les dispositions les plus pacifiques. Cependant l'interprète, ne pouvant résister plus long-temps à la nature qui le pressait de fuir, se retourna et tomba sur ses genoux.

« Feu sur le poltron ! s'il hésite encore, » cria le capitaine. A ces mots tous les esprits demeurèrent en suspens ; on entendit à la fois le bruit sec des mousquets qu'armaient les soldats et le sourd gémissement que poussa le pauvre nègre. On vit en même temps le signe de la croix qu'il traça en tremblant sur son front et les mille éclairs que jetaient les armes luisantes. Résigné, le malheureux se releva et avança tête baissée vers la grille. A peine avait-il prononcé les premiers mots que des Bambaras, nation ennemie de la sienné, l'invitèrent à approcher davantage en lui jurant paix et fraternité ; mais au même instant ils étendirent les bras, le saisirent et l'entraînèrent.

Une clameur générale tonne dans les airs,

mille cris douloureux demandent la délivrance du pauvre truchement qui se tord entre les barreaux de fer et sous les mains impitoyables de ses ennemis. Estève et Briolan s'élancent à son aide ; le tambour roule, le capitaine commande : « Préparez vos armes, en joue..... »

Une voix éclate, c'est celle de Briolan : « Arrêtez ! arrêtez ! des femmes , des enfans , là , parmi eux. » Et cette voix partie du cœur retentit vibrante de pitié, comme la brise qui s'échappe de nos coulées en emporte les parfums. Les plus fougueux des spectateurs , en l'entendant , tressaillent ; les miliciens hésitent , et un blanc paraît entre les poitrines africaines et les mousquets de la milice ; c'est O'Reilly.

« Mon père ! » s'écria Estève.

« Que le ciel le bénisse ! » ajouta Briolan.

« Courons le joindre, » dit le premier.

La multitude jette à la fois le blâme et la louange ; chacun hue ou applaudit , suivant ses sentimens cruels ou compatissans. Les captifs mêlent à leurs rugissemens le bruit sonore

des ferrailles qu'ils brisent, les coups sourds des poutres contre les murs ; et sous terre retentit l'écho du travail des mineurs. Soudain tous les bras se dirigent vers le faite de la geôle , et ce mouvement est accompagné de ces clameurs : « Le toit est percé. Ils détachent les tuiles. Gare ! » gare ! ils vont les lancer. » Au sommet de la geôle, on voyait courir et bondir avec une effrayante vivacité une troupe d'Africains.

Alors les curieux reculent, se heurtent, se culbutent et savourent de plus en plus ces émotions, à mesure qu'elles deviennent plus tragiques et que les cœurs se resserrent davantage.

Bientôt de nouveaux cris : « Les murs cèdent ; » ils vont sortir. La cour de la geôle est percée » au-dessus des cachots. Les voilà, les voilà ! » A chaque nouvel incident l'ivresse des spectateurs augmente. Un fluide infernal circule dans les airs ; les nerfs s'irritent, la raison s'en va dans ce tourbillon d'émotions ; enfin on ne se possède plus, les femmes, les enfans délirent et trépignent. Quelle scène ! Quelle attente ! Que

va-t-on faire? Tout le monde se le demande. Sur un sol où dort la lumière de la lune, paraissent quelques taches obscures et mouvantes, et ces taches grandissant, on voit bientôt la moitié du corps de plusieurs Africains qui sortent de leurs cachots souterrains.

« Les voilà! crie la foule, ils montent, ils se dressent comme des ressuscités. »

Du haut de la geôle, les noirs saluent leurs frères sortant des entrailles de la terre. De nouveaux truchemens élevant la voix essaient de se mettre en communication avec les révoltés: mais aux paroles de grâce, aux menaces terribles ces furioux répondent: « Le grand chef des montagnes! il vient, il vient. »

« Regardez, ils traînent quelque chose sur le toit, » disent des enfans perchés sur les arbres du voisinage.

« Où, où? » demande-t-on de toutes parts.

« Là, où ils ont percé le trou. »

Une rumeur d'abord sourde et concentrée s'élève lentement du sein de la multitude dont les

ondulations marquent le tressaillement électrique de tant de cœurs pressés qui laissent échapper ces mots : « Ah ! c'est un corps. Ils le précipitent... les brigands ! »

Aussitôt, aux pieds des spectateurs, en rendant un son mou, tombe un cadavre brisé. Comme un seul homme, la foule jette un cri perçant ; sur les toits, éclatent des rires africains, et une décharge, dominant tous ces bruits divers, impose silence à plusieurs. A leur tour, des révoltés descendent de leur aire pour se ranger auprès du mort. Assassins et victime, les voilà de niveau. Autour des cadavres un cercle se forme, d'où sortent ces plaintes ; « C'est le geôlier qu'ils ont massacré, c'est le geôlier. » Le geôlier est mulâtre. Furieux, les mulâtres l'enlèvent, les femmes entonnent un chœur de malédictions et de blasphèmes ; la vengeance circule et pénètre dans toutes les âmes.

Les hommes de couleur, jusqu'alors simples spectateurs de l'insurrection, en deviennent d'ardens adversaires ; maintenant ils brûlent de ven-

ger le sang de leur frère. Les mulâtresses les excitent, des blancs les accablent de traits moqueurs. « Il faut, disent-ils, que cette peau soit » écorchée pour que cette âme s'indigne. »

Profondément ému de ces sentimens haineux des mulâtres contre une des sources de leur sang, Estève leur adresse quelques reproches circonstanciés et leur parle de fraternité. Mais les hommes de couleur de lui montrer sur le corps du geôlier les traces des deux sangs, qui, disent-ils, seront lavées séparément, et ne se confondront plus.



XVII.

Le Chef des Marrons.

« Les traces des deux sàngs seront lavées sé-
» parément, et ne se confondront plus. » Ces mots
étaient à peine articulés qu'un rire insultant éclate
au milieu du cercle. Les mulâtres surpris et in-
dignés se retournent, les yeux à la recherche du
sacrilège. Un nègre de moyenne taille, vigou-

reux et vêtu avec élégance, est là, pressant fortement le poignet d'un de ses voisins de couleur et lui demandant : si on est bien sûr de ce qui vient d'être dit. A peine les mulâtres ont-ils senti, comme des flèches acérées, les regards du nègre étranger, que, simultanément, ils poussent ce cri d'alarme : « Bala ! c'est Bala ! » Cent bras, comme autant de grappins, sont lancés sur le fuyard qui s'enfonce et disparaît dans la foule atterrée et murmurante. Mais bientôt cette foule pétrifiée se ranime et roule sur elle-même en répétant : « Bala est ici, il est là. Il renverse, à la tête des marrons (1) les murailles de la geôle ; les Africains sont délivrés ; le feu est dans le bourg ; meurtre, incendie, pillage ; Bala ! Bala ! »

A ce nom redoutable, toutes les imaginations s'exaltent, toutes les langues bredouillent les visions de la peur. Le bruit du tambour et plusieurs coups de fusil donnent le signal de la fuite aux

(1) Esclaves réfugiés dans les montagnes.

curieux de toutes nuances et de tout âge. La confusion est encore augmentée par quelques blancs qui se précipitent dans le bourg en appelant aux armes. Habiles à reconnaître les physionomies diverses, tout en courant ils s'ouvrent un passage la rigoise à la main, et en frappant des peaux de couleur. Mille malédictions vengent les battus, qui aussitôt oublient leurs injures aux noms de marron, de Bala, que ces blancs s'en vont toujours répétant.

Iviane est encore errante sur le rivage de la mer. Un son qui vole dans les airs, en passant rase le cœur de la vieille, comme l'hirondelle voyageuse effleure l'Océan bouleversé. Iviane immobile écoute; ses oreilles semblent se dilater pour mieux entendre. Le son repasse plus retentissant, elles l'arrêtent; l'âme de la mère s'en empare en tressaillant de surprise et de joie; c'est Bala, c'est le nom de son fils perdu et retrouvé. Mais à ce nom se mêlent les mots de marron et de chef. Quelle pensée électrise soudain tout son être! C'est peut-être aussi un grand-

chef; tous ces bruits formidables qui accompagnent ce nom n'annoncent-ils pas la terreur qu'il répand. Ah! c'est trop d'espérances à la fois pour le cœur d'une mère long-temps malheureuse.

Iviane luttait contre ces émotions, quand des pas précipités se font entendre; un fuyard bondit à ses côtés.

« Arrête, arrête! lui crie la vieille, dont la voix ne fait qu'accélérer sa fuite. Bientôt d'autres se succèdent et disparaissent derrière les rochers, aux cris étranges que pousse Iviane. Enfin un marron se heurte contre elle, et Iviane le saisissant demande : « Pourquoi tout cela? qu'est-ce »
» que Bala? »

Le noir voyant qu'il n'a affaire qu'à une femme répond : « Moi, nègre marron. Bala est le grand »
» chef des montagnes. »

« Ah! ah! Bala vivant! ancien maître à Bala? »
» dites, dites : quel est son nom? »

« O'Reilly. Lâche-moi, sorcière. »

« Ah! Jésus, s'écrie Iviane en tombant à ge- »
» noux. Bala est fils à moi. Regarde-moi bien, là.

» *Va, cours dire à Bala, au grand-chef que mère*
» *à lui, Iviane, Iviane, est ici. Regarde.* »

Le marron lui jette un coup-d'œil rapide, et s'arrachant de ses serres il disparaît. Pendant quelques momens Iviane demeure prosternée, et sous ses longs doigts circulent rapidement les grains de son chapelet de pois d'angole.

Pendant que la vieille faisait ses dévotions, le tumulte du bourg se dissipait graduellement; de temps à autre on entendait quelques cris aigus, quelques voix solitaires, ou le bruit monotone du pas précipité de la patrouille, ou les coups de marteaux qui résonnaient sur les fers rivés des Africains. Mais de plus en plus tous ces bruits se perdaient dans un silence de mort. Les lumières qui éclairaient, comme autant de lanternes à jours, les maisons fermées de jalousies disparaissaient de toutes parts, et bientôt le bourg entier fut plongé dans le sommeil.

Le lendemain parut resplendissant de lumière, accablant de silence et de calme. Le tumulte de la veille était passé comme un songe. Les deux

familles se retrouvèrent réunies au repas du matin. Briolan était encore attristé des impressions de cette nuit. Dans le cœur d'Estève elles s'effaçaient déjà sous le charme qui émanait de la jeune créole ; l'amant oubliait pour jouir. M^{me} Briolan et Léa parlèrent de leurs frayeurs en reprochant amicalement à Iviane de les avoir abandonnées.

Pour toute réponse la vieille se contenta de secouer la tête. Mais quand O'Reilly vint à raconter la scène de la geôle, l'attention de la vieille se ranima.

« Ce brigand de Bala, disait O'Reilly, avait
» entrepris la délivrance des nègres nouveaux et
» peut-être l'incendie du bourg ; mais il nous a
» trouvés préparés à le recevoir. Malheureuse-
» ment, aussi adroit qu'audacieux, Bala nous
» échappe toujours ! »

A chacune de ces paroles, la vieille éprouvait un frémissement d'orgueil. Les dernières la ravirent de joie. Mais toutes ces émotions passaient invisibles sous le masque d'hypocrisie dont elle savait si bien couvrir ses traits.

« Vous saurez, Mesdames, que j'ai le triste
» honneur d'être le maître de ce redoutable chef
» de marrons, reprit le colon; depuis long-temps,
» je le sais, sa haine médite contre moi une at-
» taque désespérée; mais, jusqu'à présent, j'ai
» été assez heureux pour déjouer tous ses pro-
» jets. »

Encore une fois, Iviane ne put retenir une bizarre exclamation, qui pouvait s'interpréter de diverses manières. Mais, remarquant une impression de malaise sur la physionomie d'O'Reilly, Mme Briolan, qui avait le privilège d'interroger la vieille, lui demanda le motif de cette exclamation. Avec un air doux et une voix à l'unisson, Iviane répondit qu'elle se réjouissait du bonheur du maître.

« Mais, mon père, dit Estève, à quoi peut aspirer ce Bala; tu ne le poursuis pas, n'a-t-il pas sa liberté et n'est-il pas le premier parmi ses semblables? »

Iviane, interrompant le *métis*, s'écria: « *Liberté peu de chose pour Bala.* »

« Que lui faut-il ? » demanda Estève en se levant brusquement.

« *La vengeance*, » répliqua la vieille.

A ces mots, on se regarda avec surprise. Estève frémissait de colère, O'Reilly était visiblement ému.

« Calme-toi, mon fils, dit le vieux planteur, en » se remettant de son trouble, cette vieille a rai- » son. L'oisiveté et la liberté sauvage des grands » bois exaltent les passions cruelles. Elle connaît » mieux que toi le caractère d'un chef de mar- » rons, surtout de ce Bala dont la renommée est » peut-être arrivée jusqu'à elle. C'est la terreur » des planteurs dont les habitations avoisinent » les montagnes; quelquefois même il descend » jusqu'au bord de la mer, comme cette nuit, » tenter les entreprises les plus hardies, »

Ravie d'avoir retrouvé un fils si redoutable et si digne d'être l'exécuteur de ses sinistres desseins, Iviane sortit de la maison en s'informant de la demeure du patron de la goëlette qui l'avait amenée de la Guadeloupe et dont le départ était

fixé au lendemain. L'ayant retrouvé, elle lui remit quelques doublons d'Espagne en lui recommandant, à son retour à la Basse-Terre, d'aller dire à Thélesfore, sans la nommer, que sa présence dans cette île était urgente, que son honneur en dépendait, et qu'une découverte très-importante venait d'y être faite. Elle ajouta que Thélesfore serait généreux envers le porteur d'une pareille nouvelle. Le patron voulant entamer des explications sur ce mystérieux message, la vieille lui mit la main sur la bouche et reprit ses pièces d'or. La cupidité comprit et la curiosité se tut.

Le jour même, O'Reilly entretint M^{me} Briolan de l'amour de son fils pour Léa et lui demanda son consentement à l'union prochaine des deux amans. M^{me} Briolan, à qui ses enfans n'avaient rien caché, se rendit aux désirs de son hôte, mais en obtenant un retard de quelques jours avant la célébration des noces. Il est inutile de dire que tout le reste de cette journée se passa dans la joie et le bonheur. Estève et Briolan s'embrassaient en versant des larmes. Iviane félicita Léa

et le *métis* avec les démonstrations de la plus vive tendresse, et sortit pour parcourir le rivage de la mer, impatiente qu'elle était de recevoir des nouvelles de son fils. Il faisait nuit. Le coup de canon de huit heures (1) avait déjà grondé, et les rues commençaient à devenir désertes. A peine çà et là rencontrait-on un blanc précédé de son porte-flambeau. La vieille s'en allait, méditant sur les moyens de communiquer avec Bala sans éveiller les soupçons, quand elle remarqua un nègre qui la suivait depuis quelques instans. En passant, le noir lui dit tout bas de se rendre le lendemain à la pointe du jour au bout de la savane des tamarins, et là, de frapper trois fois les mains, qu'un guide y serait pour la conduire auprès de son fils. Iviane reconnut celui qu'elle avait arrêté la nuit précédente : elle voulut parler, mais déjà le marron avait disparu.

(1) Signal pour la rentrée de tous les esclaves chez leurs maîtres.

XVIII.

Les Forêts.

Sous prétexte de visiter une ancienne com-
mère qui habitait un quartier éloigné de l'île, la
vieille Iviane part du bourg à la pointe du jour.
D'abord elle traverse une longue savanne que
borne un épais rideau de tamarins, et s'enfonce
sous ces arbres. Là , regardant tout autour avec

une scrupuleuse attention , elle donne le signal convenu. Aussitôt un nègre de haute stature et d'un aspect apathique sort de derrière un rocher. En voyant la mère de son chef, le marron ne peut se défendre d'une impression d'horreur.

« *C'est vous guide à moi ?* » s'écrie Iviane, en attachant sur lui ses regards scrutateurs.

« *C'est moi,* » répond le marron.

« *Nom à vous ?* » ajouta la vieille.

« *Bois-Piquant,* dit le nègre. *Bala attendre*
» *vous dans camp à lui.*

« *Où ça, camp à lui ?*

« *Au milieu d'un grand bois, par-dessus la montagne toute bleue que vous voir là-bas.* » En parlant, il étend son coutelas dans la direction de l'intérieur de l'île.

« *Marchons ; vous devant, moi derrière,* » dit Iviane.

« *Non, ensemble,* » réplique vivement le guide en trahissant sur sa physionomie sa crainte d'avoir sur ses talons une aussi étrange compagne.

Celle-ci ricane, et ils partent de front.

Après avoir traversé plusieurs savanes, gravi des mornes, franchi de rapides torrens et de profonds ravins, ils arrivent au pied de hautes montagnes couvertes de ces forêts vierges que leur prodigieuse végétation rend presque impénétrables. Continuant leur marche ils suivent le cours d'un ruisseau dont le lit est couvert de roches noires ou rougeâtres à travers lesquelles murmure une onde de cristal qui, en coulant, balance perpétuellement les massifs de cresson et les tiges de séguines. Les arbustes aux larges feuilles des tropiques, tels que les balisiers, la lobélie, le bignonia la couvrent de leurs ombres. Sur ces eaux, et descendant des montagnes, naviguent les graines merveilleuses du *bois-canot* qui ressemblent à d'élégantes pirogues en miniature. Quelques étincelans scarabées secoués de la cime des arbres et tombés dans ces vaisseaux en forment l'équipage; mais bientôt flotte et matelots vont disparaître à la première cascabelle. Des lianes lancées par les vents et s'accrochant par leurs filamens aux branches de la rive op-

posée forment une espèce de berceau fleuri à l'extrémité duquel se distingue une percée conduisant aux grands bois.

Parfois le bout d'une liane enlacée dans le massif aérien, descend et plonge dans le ruisseau qui imprime ainsi un frémissement perpétuel à ce palais de fleurs. Le léger colibri s'aventurant sous ces dômes de verdure, pique en tremblotant quelques fleurs de la pomme-liane, de la poincillade ou du franchipanier, et les éclipse toutes sous ces demi-ténèbres plus favorables que le soleil à l'éclat de sa parure. On dirait, à la rapidité de ses mouvemens, à son petit plumage d'or et d'azur, une apparition éblouissante de la fée pygmée, reine de cette solitude.

La vieille et son guide gardaient le silence : celui-ci, par crainte de sa décrépète compagne qui, en marmottant, lui semblait converser avec les esprits. Arrivés à l'extrémité de la voûte, ils se trouvèrent aux pieds d'une montagne escarpée, couverte çà et là de blocs de rochers char-

gés d'ananas sauvages et de plantes parasites en forme de polypes.

Le guide marron se baissa alors et déterra son fusil sous une couche de feuilles sèches qu'il écarta avec son coutelas. Ensuite, s'asseyant, il proposa à la vieille de prendre haleine avant d'aller plus loin. Ouvrant son *content* (1) formé de bandes très minces d'écorce de bambou, il en retira ses provisions, composées de quelques cassaves, de bananes roties sous la cendre et d'un morceau d'agouti.

Rien de majestueux comme ces forêts séculaires du Nouveau-Monde, surtout sous la zone torride. Le sol, nourri depuis la création des cadavres pourris de ses innombrables générations, est noir et spongieux; c'est à la fois le berceau et le cimetière de cette merveilleuse végétation. Des arbres gigantesques s'élèvent à la hauteur de plus de cent-vingt pieds; les contours de leurs troncs, les couleurs de la verdure va-

(1) Espèce de havresac.

rient à l'infini. Des lianes de toutes les formes pendent ou s'élancent de branches en branches comme le gréement d'un vaisseau. Les unes ressemblent à des cordes tressées par la main de l'homme, d'autres, droites et lisses, reprennent racine par leurs extrémités et se redressent de nouveau. Quelques-unes sont remarquables par des ondulations qui leur donnent l'aspect de longs reptiles suspendus par la queue à la cime des arbres, et dont la gueule béante et enflammée est une large fleur écarlate. En les voyant se croiser à l'infini au bout d'une percée, on dirait les fils des énormes araignées de ces climats brûlans. Mais la plus extraordinaire de toutes est la liane à l'eau, qui monte jusqu'au sommet des gommiers. Ferme au dehors, creuse en dedans, elle contient une eau limpide que recueille le chasseur ou le marron en coupant un tronçon.

Cette voûte de verdure, offrant à l'œil les tons les plus variés, est suspendue sur une multitude de colonnes élancées. Quelques arbres gigantes-

ques, tels que le courbaril, le balata, le gommier, mais surtout l'acomat, le figuier-laurier et le fromager pyramidal, dominant la forêt. Ce dernier s'élève colossal comme un monticule verdoyant; de son tronc, et à partir du branchage, s'échappent de longues racines en forme d'appuis, placées de distance en distance de manière à laisser dans les intervalles assez de place pour loger plusieurs personnes. Ce géant des bois présente l'aspect de nos cathédrales gothiques, dont la nef est appuyée à de massifs arceaux. Le feuillage vigoureux de ces arbres contraste avec la feuille découpée et aérienne du chou palmiste, ressemblant à un éventail, et de la fougère haute de trente pieds, dont le parasol d'un vert clair est soutenu par un tronc parfaitement droit et noir. Telle est l'épaisseur de ces forêts que les effets de lumière et d'ombre y sont aussi tranchés que ceux de couleur. Quelques parties sont enveloppées de ténèbres au sein desquelles se dessinent vaguement les troncs blanchâtres du bois-trompette, tandis qu'à côté une ouverture dans

la haute feuillée laisse darder un rayon de soleil, à travers lequel on voit passer l'oiseau-mouche et une multitude d'insectes aux brillantes armures. Le silence solennel de ces solitudes n'est interrompu que par le vent des montagnes qui remue d'abord les sommets des massifs, et, trouvant un passage, s'engouffre et roule en sons plaintifs ou rauques sous les voûtes de verdure. Les oiseaux qui dorment pendant les heures de grande chaleur font entendre, le matin et avant le coucher du soleil, leur ramage plus bizarre qu'harmonieux. C'est le cri perçant du *siffleur*, le roucoulement tendre et mélancolique du *pigeon-ramier* et de la *tourterelle*, le babil aigu du *pipiri* ou le bourdonnement du *trembleur*, remarquable par un frémissement perpétuel, et qui parcourt en grim pant toute la hauteur des plus grands arbres. A tous ces cris aigus se mêlent les doux murmures de nombreux filets d'eau qui serpentent entre les rochers.

Iviane et le guide gravissaient la pente de cette montagne. Celui-ci était souvent obligé de se frayer

un passage avec le coutelas à travers de hautes herbes tranchantes comme des rasoirs. La vieille, de temps en temps, ramassait quelques plantes en poussant une courte exclamation qui inspirait de plus en plus une terreur surnaturelle à l'imagination du pauvre nègre; quand, tout-à-coup, un cri aigu et prolongé retentit dans les bois et se répéta d'écho en écho. Bois-Piquant arma son fusil, leva aussitôt les yeux vers les hautes branches et puis les abaissa sur sa mystérieuse compagne. Celle-ci le regardait avec un sourire ironique : « *Cà vous voir?* » demanda-t-elle. — « *Oiseaux là* » dessus tête à moi, » répondit le nègre. — « *Hé* » bien! tirez avec fusil à vous. » — « *Non*, dit le » marron, en secouant la tête, *pas possible.* » Et il ajouta que ces oiseaux le regardaient et qu'il y avait des esprits dans leurs yeux. Tout en parlant ils continuaient leur route. Les oiseaux qu'ils venaient d'entendre étaient de gros perroquets, appelés dans le pays *cicéroux*, qui se perchent en rang sur les branches les plus élevées. Confondant leur vert plumage avec les feuilles, ils ne mani-

festent leur présence que par un cri général et perçant, qui produit un étrange effet au milieu de ces déserts. Le nègre, comme tous les hommes enfans livrés aux plus bizarres superstitions, demeure paralysé du moment que ses regards et ceux d'un oiseau se sont rencontrés. Aussitôt son arme lui tombe des mains; il a vu un esprit qui regarde avec les yeux de l'oiseau.

Enfin nos voyageurs atteignirent la crête nue, aride et terminée en pointe de rocher. Sur leurs têtes s'étendait un ciel profond, bleu et sans nuages. Après avoir pris un instant de repos, Iviane monta sur un bloc de granit. Ainsi debout, elle semblait une de ces difformes et hideuses divinités de l'Inde placée sur son piédestal. Promenant ses regards de tous côtés, elle cherchait son fils Bala dans cet océan de verdure dont les ondulations de vallées et de montagnes ressemblaient aux grandes vagues de la mer. Devinant le sentiment qui agitait la vieille, le guide lui dit en lui montrant la vallée étroite et profonde qu'ils avaient à leurs pieds. « *Lui là qui attendre vous.* »

A ces mots , elle suivit de l'œil la direction du doigt sans proférer une parole , et regarda attentivement un point où , à travers l'épaisseur du feuillage s'élevait une colonne de fumée grisâtre. En ce moment, cette vieille étique, plus semblable à une effrayante apparition de l'enfer qu'à une habitante de la terre , n'était agitée que de deux passions : l'une vraiment infernale , l'autre, tout humaine. Elle pressait d'une main sa gerbe de plantes vénéneuses , et de l'autre marquait le lieu où respirait son fils.

Tout autour, l'intérieur de l'île se développait en un magnifique panorama. Ça et là, les sillons blancs des rivières , en séparant les mamelons , rompaient la monotonie de cette masse de vert foncé, et les cascades, comme de légères vapeurs, étaient suspendues sur les sombres murailles des falaises. La mer, scintillant sous les rayons d'un soleil ardent, se déroulait immense et se confondait avec l'horizon , en sorte que les vaisseaux qui se montraient à différentes distances , quelquefois comme des points, quelquefois, avec des

voiles d'un jaune d'or, semblaient naviguer dans le ciel. Les côtes de l'île se distinguaient à leur ceinture brillante de lames écumeuses qui en dessinaient les contours irréguliers. Les rivages et les promontoires calcinés contrastaient par leur teinte rougeâtre avec les nuances riches et verdoyantes de l'intérieur, Dans le fond des embouchures de vallons, sur les bords des anses étaient marquées, comme de petites villes, de nombreuses sucreries avec leurs champs dorés de cannes. Vers les hauteurs, les flancs des mornes étaient rayés comme un damier, par les plantations de cafiers et leurs lisières de calabassiers. Toute cette nature vigoureuse d'effets et de couleurs, de lumières et de formes, est moins gigantesque que la Suisse et les Pyrénées, mais elle est encore entièrement sauvage et vierge. Il y a dans ces forêts, sur ces crêtes, dans le fond des gorges, dans le cours impétueux des torrens, un parfum du monde primitif, que l'Européen ne connaît pas.

Depuis quelques instans la vieille donnait des

signes d'une vive inquiétude. Sans faire attention aux discours du guide, elle semblait prêter l'oreille à des sons lointains qui, par intervalles, circulaient dans les airs. Tout-à-coup elle s'écria :

« *Chasseurs dans montagne-là,* »

« *Chasseurs!* » répéta Bois-Piquant en s'élançant sur le bloc.

« *Ecoutez,* » dit la vieille.

Après quelques instans de silence, Bois-Piquant secoua la tête, et reprenant sa première attitude : « *C'est vents dans les bois,* » répondit-il avec calme.

Cependant la vieille ne paraissait pas rassurée par ces paroles, et écoutait avec effroi les bruits tantôt rauques, tantôt sifflans qui s'élevaient des vallons ou grondaient dans l'épaisseur des forêts. On eût dit des troupes de chasseurs, des meutes de chiens hurlant et aboyant, des roulemens de tambours, un solo de flûte, des éclats de trompette, une voix plaintive, des cris aigus, de sourds murmures; et puis tout cela à la fois, confondu

dans un immense orchestre et montant jusqu'au sommet de la montagne où le marron écoutait avec indifférence et Iviane en tremblant.

« *Des chasseurs, des blancs, moi vous le dire,* » répétait sans cesse la vieille.

« *C'est vents dans les bois,* » répondait Bois-Piquant, toujours impassible et occupé à caresser la petite calebasse de tafia renfermée dans son content.

En ce moment tous ces bruits semblaient s'éloigner et se perdre dans les airs. Il y succéda un instant de silence ; les élémens en repos ne se manifestaient que par un léger bruissement. Tout-à-coup Bois Piquant se dressa en appliquant, en forme de cornet acoustique, ses deux mains à ses oreilles. Iviane, accablée d'anxiété, imita machinalement ce mouvement. Au bout de quelques secondes le marron bondit sur le bloc en s'écriant : « *Un chien là, là-bas.* » Et il montrait de grands rideaux de bois qui couvraient les flancs du mamelon voisin. Les aboiemens de l'animal caché sous les vouîtes de verdure grossissaient ou s'aff-

faiblissaient suivant la force et la direction du vent qui, en ce moment, faisait le tour du compas.

« *Chasseurs courir dans fond là,* » continua le guide, en s'orientant sur leurs voix retentissantes. « *Maintenant ici, à gauche,* » et il indiquait plusieurs petites clairières qui, vues de haut en bas, ressemblaient à des puits profonds taillés dans cette masse solide de végétation.

« *Ah! les voilà, les voilà!* » s'écria Iviane.

Et au fond de ces clairières passèrent rapidement plusieurs hommes qu'on pouvait reconnaître à leurs vêtemens pour des planteurs. D'abord, confus, la vieille et son guide se regardèrent sans mot dire. Mais bientôt leur surprise se changea en terreur quand ils entendirent plus distinctement les aboiemens des chiens, les cris et les exclamations des chasseurs. Tout annonçait leur approche.

« *Sauvez-moi,* » dit Iviane. « *Glissez dans*
» *trou là,* » répondit le marron, qui lui montra

une espèce de caverne, formée par des blocs entassés.

« *Moi, descendre dans falaise-là,* » continua le guide. Ce disant, il poussa la vieille dans sa retraite et se laissa rouler, en s'accrochant aux lianes qui tapissaient la pente rapide du ravin.

La vieille, dont le caractère superstitieux interprétait d'une manière sinistre cette rencontre imprévue, frémissait à la pensée d'être découverte par les blancs. Au bout de quelque temps de silence et d'horrible anxiété, Bois-Piquant se précipita dans la caverne et renversa Iviane. En tombant la vieille poussa un cri aigu. Le marron déjà épouvanté et craignant que d'autres cris ne les trahissent, enfonça son poing dans sa gorge, en lui soufflant à l'oreille : « *Paix, bouche à vous.* » (1)

Aussitôt les voix, les jappemens des chiens et les bruits de toutes sortes qui n'avaient cessé de grossir en montant, éclatèrent sur le plateau. Le

(1) Faites silence.

gibier, les chasseurs passèrent comme la foudre en s'engouffrant de l'autre côté de la montagne. A travers les arbres et les hautes herbes, Bois-Piquant suivit un instant de l'œil les planteurs, qui, tout en courant, coupaient leur route, le coutelas à la main, avec une merveilleuse adresse.

La malheureuse Iviane, toujours abattue et à moitié étouffée par le poing impitoyable du poltron Bois-Piquant, subissait volontiers cette espèce de torture dans la crainte d'un sort plus cruel. Enfin le marron ayant vu se perdre dans les ténèbres de la fourrée la dernière apparition du vêtement blanc des chasseurs, allait délivrer la patiente, quand un sifflement sonore, modulant un air doux et mélancolique, se fit entendre à quelques pas. Au frémissement de la vieille, Bois-Piquant jugea à propos de prolonger le bâillement. L'air continuant sur le même mode, il reconnut la chasse aux lézards, et vit les chasseurs qu'un pas de plus pouvait amener à l'entrée de sa retraite.

Le hideux animal, long de plusieurs pieds et

d'un vert foncé, dormait profondément sur une roche, quand le bruit de la chasse le réveilla. Soudain sa queue, armée de formidables épines, se redressa en fouettant l'air. Il est découvert, on l'entoure; un chasseur, tenant d'une main une liane terminée par un nœud coulant et de l'autre une petite baguette pointue, se met à siffler l'air qui frappa Bois-Piquant. Le lézard étonné lève la tête et écoute. Le sifflement, de plus en plus lent et triste, le charme et le maîtrise. Sa tête s'affaisse graduellement, sa queue de serpent cesse de menacer l'enchanteur, qui s'avance et chatouille de sa baguette le dessous de sa gorge. L'animal magnétisé se retourne sur le dos et le fatal nœud coulant l'enlace sur le champ.

Un cri de joie du chasseur annonce son succès, et Bois-Piquant, atterré, voit passer devant lui la troupe, que son gibier occupe tellement qu'elle ne remarque pas même l'entrée de la caverne. Après avoir écouté, l'oreille contre terre, le faible bruit des derniers pas des chasseurs, le marron laisse échapper de sa poitrine pantelante un ru-

gisement de taureau et délivre Iviane , qui , de son côté , se soulage par de bruyantes exclamations.

Dans ce moment, des vapeurs humides serpentant à travers les bois , s'élevaient des ravins jusqu'au sommet de la montagne où se trouvaient Iviane et Bois-Piquant. Aussitôt celui-ci s'écria en se frappant la tête , qu'un orage avait éclaté dans les fonds , et que le sentier presque à pic qu'ils devaient descendre pour arriver au rendez-vous allait devenir très dangereux. Ils résolurent d'attendre la fin de la tempête. Le marron accroupi , avait le menton appuyé sur ses deux bras croisés sur les genoux ; son fusil était entre ses jambes ; sa pipe faite de bois très dur et d'un tuyau de petit bambou , qu'il avait allumée en frottant fortement deux morceaux de bois pourri , l'occupait tout entier. Iviane à genoux et ne lâchant pas sa récolte de poison , marmottait des prières en poussant les grains de son chapelet de pois d'Angole et de coquillages.

Le ciel continuait à conserver sur leurs têtes

sa pureté et son éclat , mais les flancs de la montagne jusqu'à sa base ainsi que les vallons environnans étaient en proie à un violent ouragan. Au-dessous, les cimes des arbres ballottées rendaient, en se heurtant, des sons lugubres. Des masses de vapeurs, roulant comme des vagues, dérobaient la vue des ravins et des vallées. Des éclairs livides les sillonnaient en tous sens, et les coups sourds ou bruyans du tonnerre, répétés à l'infini par les échos, complétaient les terreurs de cette lutte des élémens qui se passait sous leurs pieds. Soudain un coup de foudre ne fit de l'air qu'une masse de feu ; Iviane et Bois-Piquant tombèrent sur la face, aveuglés de lumière. Mais une douce brise se levant dissipa les nuages, et le soleil reparut glorieux dans les lieux enveloppés un instant auparavant de profondes ténèbres. Il ne restait de l'orage que le bruit plus retentissant de torrens débordés, et la cime enflammée d'un gigantesque gommier dépouillé et séché de vieillesse, dont le squelette dominant les arbres d'a-

lentour avait attiré le feu du ciel. Cette espèce de flambeau jetant une longue flamme semblait un phare élevé dans ces déserts.



XIX.

Le Pont périlleux.

Le soleil commençait à descendre à l'horizon, il ne restait encore que quelques heures de jour à nos voyageurs, et la partie la plus difficile de la route était à faire. Bala avait voulu recevoir sa mère au milieu de son empire sauvage et dans un lieu impénétrable aux regards des blancs et

des nègres fidèles des plantations. Là devait se réunir la nuit suivante l'infernal sénat d'empoisonneurs de différens ateliers, pour concerter de nouveaux crimes sous la présidence de la vieille Iviane.

Bois-Piquant se mit à descendre la pente raide et raboteuse de la montagne, en se cramponnant aux racines, aux lianes et aux pointes de rocher. Souvent il détournait la tête dans la crainte que la sorcière, pour le livrer au démon, ne le fit rouler par la plus légère secousse jusqu'au fond du précipice, en ricanant de son malheur. Ses regards étaient pleins de défiance et son âme en proie à la terreur superstitieuse, dès qu'une situation difficile lui enlevait la conscience de sa vigueur physique ; terreur qu'il n'avait pas éprouvée pendant l'orage, car c'était le *Bon Dieu* qui était alors le plus fort, et Iviane tremblait comme lui. Tourmenté de cette bizarre appréhension, il résolut de s'en débarrasser en prenant sur ses robustes épaules sa vieille compagne ; l'exposant ainsi à être entraînée dans sa chute.

Arrivé à un étroit défilé formé d'énormes blocs entre lesquels poussaient ça et là de grands arbres dont les racines tortueuses rampaient de tous côtés, il fit une pose. La pente était à pic ; quelques saillies seules servaient d'appui aux pieds et aux mains ; il fallait être nègre et marron pour s'y aventurer.

En ce moment un oiseau de proie traversa d'une crête à l'autre, tenant dans ses serres une couleuvre dont les anneaux se tordaient de douleur.

« Regardez, dit Bois-Piquant, regardez ce mans-feni-là ; et il ajouta, dans son patois, que si les pieds d'Iviane n'étaient pas aussi solides sur la terre que les ailes de l'oiseau l'étaient dans l'air, elle ne pourrait pas descendre la falaise.

« Aïe ! » s'écria Iviane, en plongeant les regards dans le précipice sur la verge duquel ils étaient suspendus ; « *Moi sentir tête à moi rouler dans trou-là.* »

Le guide, murmurant tout bas avec un air de méfiance, finit par demander à la vieille si elle

ne pouvait pas voler plus haut dans les airs quand elle quittait sa peau comme un *soucouyan*. (1)

A ces mots, la vieille donna, par des contorsions multipliées et bizarres, des signes de son mécontentement, et finit par s'asseoir, en disant :

« *Moi lasse et attendre Bala ici. Tirez fusil à vous.* »

Le guide, avec ce ton astucieux que prennent si bien les nègres pour arriver à leur but, répliqua :

« *Non, moi pas tirer fusil à moi ; blancs sor-*
» *ciers, blancs voir et entendre loin.* »

« *Aïe, ça vous dire,* » répartit Iviane, avec un air de dédain et d'orgueil, « *moi voir et entendre*
» *aussi comme blancs.* »

« *Montez là-dessus, épaules à moi,* dit le marron
» *en ricanant, alors vous capable voir plus loin.* »

A cette plaisanterie, le front de la vieille se

(1) Singulière superstition des nègres ; ils croient que plusieurs des leurs après avoir pactisé avec le diable, peuvent se dépouiller de leur peau et s'élancer ainsi écorchés dans les hautes régions de l'air.

contracta de colère jusqu'à ce que les peaux tombantes qui lui masquaient l'angle des yeux se fussent redressées comme des crêtes de coq. Ses lèvres épaisses, entr'ouvertes, étalaient ses dents blanches et limées en pointe. Cette horrible physionomie glaça de terreur le nègre superstitieux, et il se jeta de côté dans la crainte que la sorcière ne lui lançât sa salive empoisonnée. En même temps une pierre sur laquelle s'était appuyé brusquement un de ses larges pieds, roula dans l'abîme; mais son agilité et une racine qu'il tenait d'une main le sauvèrent; d'un effort du poignet il se releva debout sur un terrain solide.

« *Moi pas vouloir jeter un sort sur vous,* » dit Iviane en crachant par terre (marque du plus grand mépris parmi les nègres), « *vous manquez* » *tomber, c'est moi qui tenir racine-là,* » ajouta-t-elle en prenant un air mystérieux; puis elle consentit à monter sur les épaules du guide. Celui-ci la plaça à cheval sur son cou, les mains appuyées sur sa tête.

Alors (spectacle effrayant) il se mit à descen-

dre la falaise presque à pic, ne s'appuyant que sur des pierres qui pouvaient à chaque instant céder au poids. Mais il était rassuré en tenant la vieille, et ses réflexions n'allaient pas au-delà du présent. Des racines et quelques branches tombantes cramponnées avec des bras dont les muscles tendus se dessinaient en relief, lui permettaient de tâter les appuis du pied avant de s'y abandonner. Ses efforts et son anxiété réveillaient toutes les facultés morales et physiques de son être. Ses yeux blancs et à fleur de tête roulaient dans leurs noirs orbites et cherchaient les points les plus sûrs. Ses lèvres rentrées étaient fortement pressées, son cou raide et inflexible, N'osant sonder l'abîme, Iviane avait fermé les yeux, et tenant ses doigts grêles courbés sur la tête du porteur, elle suivait tous les mouvemens de son corps. Ainsi perchée, elle ressemblait à un vautour aveugle de vieillesse et balancé sur une branche. Bientôt une respiration accélérée annonça l'extrême fatigue du marron. Il s'arrêta pour reprendre haleine sur un rocher plat de quelques pieds carrés. Sa poitrine bon-

dissait, la sueur ruisselait de ses membres, dont les parties, nues ainsi que sa figure, étaient polies et brillantes.

« *Aïe*, s'écrie-t-il, en aspirant fortement l'air, »
» *prenez fleur à balisier-là.* »

Iviane, sans quitter son siège, étendit la main et arracha l'énorme fleur écarlate de cet arbuste à larges feuilles, dont les calices en forme de becs échafaudés les uns sur les autres, et tenant à une tige, reçoivent les eaux du ciel. L'oiseau-mouche, dans ses voyages aériens, s'y arrête pour se désaltérer et le marron y trouva assez d'eau pour étancher sa soif et réparer ses forces. Il continua la descente périlleuse avec une nouvelle vigueur. Le soleil, maintenant à l'horizon, n'éclairait que les sommets des montagnes et les cimes des plus grands arbres. La nuit commençait à noircir les profondeurs de la vallée, déjà obscurcie par les masses d'ombres que projetaient les forêts. A mesure qu'ils descendaient, le mugissement de la rivière débordée remplissait leurs oreilles de bruits et de tintemens étourdissans. Ses eaux,

jaunies par l'orage, charriant des branches et des pierres, venaient se briser en écumant contre les masses de granit dispersées dans son lit. Son impétuosité était encore augmentée par la pente rapide que lui donnait le voisinage d'un gouffre formé par deux précipices et dans lequel elle tombait en cascade.

A travers la rivière, et suspendu sur la gueule même du gouffre, le tronc colossal d'un acomat renversé par les vents formait une espèce de pont naturel dont profitaient les marrons et les chasseurs aventureux ; l'humidité l'avait couvert de mousse et d'un limon glissant, et dans les hautes crues les eaux y atteignaient.

Ce fut devant ce passage, en ce moment environné de périls et de terreurs, qu'arrivèrent Iviane et son guide. L'obscurité la plus profonde déroba à la vue les objets environnans, excepté les crêtes des deux montagnes, ceintes de bandeaux argentés qu'y jetait la lune. Cependant, sur la rive opposée, brillait, au milieu des arbres, le grand feu du camp de Bala. Les ténèbres qui planaient

dans la haute feuillée, en comprimant la lumière, semblaient la faire jaillir par toutes les issues en rayons découpés, qu'ici et là une roche, un tronc fantastique ou une masse d'écume arrêtait en se teignant de rouge.

Bois-Piquant posant son fardeau par terre, poussa un cri long et vigoureux qui domina le mugissement des eaux; c'était le signal convenu. Aussitôt des feux parurent et disparurent successivement derrière les arbres, en se dirigeant de l'autre côté du pont périlleux. Bientôt les formes rougeâtres de plusieurs nègres se montrèrent, tenant des flambeaux à la main. Le tronc de l'acomat, la cascade, la rapidité impétueuse du courant, les débris d'arbres et de pierres qui se heurtaient ou roulaient par-dessous le pont, tous ces nouveaux dangers se présentèrent à Iviane.

« *Bala! Bala!* » se mit-elle à crier, en donnant à sa voix le diapason le plus élevé, « *Iviane* » *ici.* »

Au milieu des marrons, on distinguait un nègre mieux vêtu que les autres, tenant une longue

et grosse liane au bout de laquelle était attachée une pierre. « *Mère Iviane, Bala pas oublié vous,* » répondit-il d'une voix forte; et en même temps, avec vigueur, il lança la liane au côté opposé. Le guide l'attacha à un arbre à hauteur de ceinture; tendue ainsi d'une rive à l'autre, elle servait de garde-foux sur le pont périlleux.

Alors, poussant en chœur des cris d'encouragement, Bala et les marrons semblent exhorter Bois-Piquant à faire son devoir. Mais voyant le compagnon de la vieille hésiter à passer avec elle, Bala se débarrasse de sa casaque et avance hardiment. Les flambeaux de ses marrons, élevés à la fois, éclairent de la manière la plus fantastique la scène et les personnages. Le chef intrépide évite avec une agilité surprenante des blocs qui roulent par-dessus le pont. Enfin il arrive à l'autre bord, enlève dans ses bras nerveux sa vieille mère et l'enlève. Sa joie est bruyante, et de temps à autre il excite son audace par des cris et de courtes exclamations. Le voilà de

nouveau suspendu sur l'abîme, portant son fardeau sur un bras dont l'avant courbé le maintient en équilibre, tandis que de l'autre main il serre la liane. Sa marche est timide, ses pieds glissent sans cesse sur un limon gluant; l'arbre vacille sous les efforts du courant. Ils sont arrivés aux deux tiers de sa longueur, quand un tronc déraciné et charrié par les eaux, vient, comme un bélier, frapper le pont. Le choc l'ébranle, Bala s'abat à travers, et Iviane, poussant des cris perçans, tombe, la tête et la moitié du corps dans l'eau. Prompt comme la pensée, un des marrons se précipite sur eux au moment où Bala, toujours agile, se redresse et, d'un effort désespéré, enlève sa mère et se jette sur la rive. Mais son impétuosité a été fatale au marron, qui trébuche et disparaît dans la cascade.

Ce malheureux accident troubla, parmi les marrons, la joie que causait l'arrivée de la mère de leur grand-chef; mais les affaires intéressantes qui devaient être débattues dans l'assemblée absorbèrent tout autre sentiment. Bois-Piquant,

plus que jamais sous l'influence des impressions superstitieuses du jour, resta convaincu qu'un *piaille* ayant été jeté par Iviane sur son camarade, le démon l'avait entraîné dans le gouffre. Ces impressions, rapidement communiquées aux autres marrons, éveillèrent des soupçons ombrageux, et, tout en se pressant autour de la vieille, ils regardaient attentivement et avec terreur si elle n'avait pas un pied de bœuf, indice infail-
ble, dans les circonstances solennelles, de la présence de l'esprit immonde dans une sorcière.



XX.

Conciliabule de Marrons et d'Empoisonneurs.

Autour d'un vaste boucan (1) se groupe la bande silencieuse de marrons, encore tout agitée des terreurs superstitieuses que lui a inspirées la vieille Iviane. Une blanche fumée s'élève en colonne épaisse jusqu'à la voûte de verdure, et se

(1) Grand feu.

suspend aux branches des arbres en immenses draperies ; de l'énorme foyer rayonne une lumière rougeâtre qui court se briser sur des massifs couleur de bronze , et glisse en mourant dans des percées lointaines où se dessinent toutes les formes capricieuses que peut rêver l'imagination. Accroupis ou couchés sur des lits de feuillages, les marrons présentent une partie du corps au reflet de la flamme.

Sur un tronc d'arbre adossé à l'entrée de son *ajoupa* (1) est assis le chef Bala, ayant d'un côté la décrépète Iviâne et de l'autre sa femme favorite Soubâina. Bala est de taille moyenne , mais doué des proportions les plus athlétiques ; ses jambes très courbées en arrière , tout en dépassant sa personne , n'ôtent rien à la vigueur et à la vivacité de ses mouvemens. Elles sont nues jusqu'aux genoux et entourées de petites cordes en filamens de carata (2), puissante amulette contre les sorts et maléfice. Une casaque de gros

(1) Cabane construite avec des branches.

(2) L'aloës *americanus*.

drap, sans manches, laisse à découvert des bras bosselés. Il porte un mouchoir blanc et un beau chapeau, placés de côté avec coquetterie sur une profusion de laine crépue dont une longue mèche tressée à plat orne chaque tempe. Ses oreilles, au lieu de pendans d'or, sont chargées de petits morceaux de plomb.

Deux des traits les plus saillans du caractère de la race nègre, la ruse et la vanité, éclatent sur la physionomie du chef. Mais ces faiblesses qui, chez le vulgaire, n'engendrent que de mesquines actions, sont relevées par le courage entreprenant et la passion aventureuse de Bala. Luttant sans cesse contre l'impétuosité de son âme, il peut à peine réprimer la révélation de ses secrètes pensées. Sous sa farouche physionomie, comme à travers des ténèbres, dans ses narines évasées, sur son front large et saillant se trahit la perpétuelle agitation du Spartacus africain; et ses yeux, aux angles voilés, dardent tantôt les regards subtils du serpent, tantôt les regards intrépides du lion. A leur roulement, à leur

éclat, on reconnaît l'activité et la vigilance d'un génie brut mais vigoureux, qui assigne le rang et dispense le pouvoir.

Parfois cette sombre inquiétude disparaît dans les regards pleins de tendresse qu'il laisse tomber sur sa favorite Soubaïna. Elle lui présente son fils et Bala sourit ; mais cet éclair s'évanouit et son front s'obscurcit de nouveau.

La belle négresse, calme et insouciant à côté du terrible chef, rappelle la fleur qui croît sur les flancs du volcan. Soubaïna est la Vénus de ces forêts primitives ; ses charmes sont une peau qui le dispute en sombre éclat avec l'ébène poli, de longs yeux à moitié ouverts dont le blanc brille comme un diamant enchâssé dans le jais, des dents de l'émail le plus pur et qu'un demi-sourire laisse toujours entrevoir. Soubaïna se meut avec mollesse, et toute sa physionomie est empreinte d'une douceur que fait ressortir encore le regard rusé de Bala et le sceau du crime gravé sur la hideuse face d'Iviane.

Ses vêtemens se composent d'une jupe d'in-

dienne et d'un éclatant madras posé au sommet de la tête sur un grand nombre de petites boucles de cheveux frisés. Vue de loin au milieu de cette sombre verdure , on l'eût prise pour une tige de rocou couronnée de sa grappe écarlate. Elle porte en outre des anneaux d'or aux oreilles. Son cou et ses épaules sont chargés de colliers de verroterie et de graines de corail végétal. Enfin plusieurs parties de sa toilette digne de la femme d'un grand-chef , attestent d'heureuses visites faites dans les cases des blancs.

Bala avait dépêché un de ses lieutenans sur les plantations pour y réunir les empoisonneurs et les conduire au lieu du rendez-vous. L'heure fixée pour son retour étant passée , le chef commençait à donner des signes d'une vive impatience, soit en plongeant des regards irrités vers un point de la forêt, soit en lançant des branches dans le brasier qui, aussitôt s'enflammant , jetait de nouveaux torrens de lumière sur la scène et sur les personnages. Ces soudaines illuminations,

pénétrant les parties ténébreuses des bois, faisaient reculer l'horizon de la nuit, et révélèrent un instant de nouvelles perspectives.

Enfin Bala sourit, se lève et s'écrie : « *C'est Adonis !* » Aussitôt tous les marrons appliquent leurs oreilles contre terre pour mieux saisir le bruit lointain. Après quelques minutes d'attente, un murmure léger et mourant par intervalles se fait entendre comme les premiers souffles du vent s'esseyant sur l'herbe des savanes.

Bala, claquant des mains, s'écrie de nouveau : « *C'est Adonis !* » Et il s'échappe de sa poitrine un cri éclatant qui, renvoyé d'écho en écho, remplit tous les bois de son retentissement. A ce signal de leur chef, les marrons répondent par un tonnerre d'acclamations et attendent dans les attitudes variées de l'anxiété ou de la peur l'apparition de ces mystérieux sorciers.

Bientôt, à l'extrémité d'une percée inclinée où tous les objets se montrent dans les proportions d'une perspective lointaine, paraît d'abord la tête et puis le corps d'Adonis tenant à la main

un flambeau de bois résineux. Ce lieutenant de Bala avance avec impétuosité ; sa marche boiteuse, ses membres contournés par le *pian* (1) et les mouvemens ondulés de son corps lui donnent l'aspect d'un boa dressé sur sa queue et s'agitant dans l'air ; à sa suite se déroule la bande d'empoisonneurs. Chacun porte son flambeau , dont les chevelures de fumée ressemblent à autant de noirs pennons. Ils chantent , et leurs voix sonores couvrent le doux murmure des vents dans la feuillée , et le fracas des eaux de la cascade. Le chœur cessant par intervalles, tous ces bruits nocturnes éclatent de nouveau et ajoutent de lugubres accords à ce sauvage concert.

Bala se prépare à recevoir ses hôtes avec dignité en même temps qu'il s'étudie à impressionner des rivaux d'influence et de pouvoir. Il se replace sur son tronc d'arbre et compose son extérieur avec cet art que ne néglige jamais celui qui sait commander , quels que soient les lieux , les temps et les hommes. L'astuce s'empare de tous

(1) Affreuse maladie à laquelle les nègres sont sujets.

les traits de sa physionomie pour en mieux maîtriser les mouvemens. Il couvre son front de sombres nuages pour rendre plus impénétrable le tissu de sa pensée. Les empoisonneurs ne doivent pas plus soupçonner ses projets qu'ils ne peuvent d'un regard pénétrer l'obscurité des bois ou sonder les profondeurs des étroites vallées.

Voyez ce barbare jouer le charlatan impérial ; il se pose. Le chapeau reluisant suspendu au côté de la tête, et ne tenant qu'à sa crinière laineuse, lui donne un air de résolution. Il caresse son fusil avec un sourire de confiance ; ne lui doit-il pas ses meilleures inspirations ? L'arme appuyée sur sa jambe semble y reposer comme un visir sur les marches du divan. Mais une sinistre appréhension traverse son esprit ; le voilà qui manie soigneusement les cordons attachés au-dessous de ses genoux. Le fantôme disparaît, et ses mains pressent les amulettes qui le rassurent contre les maléfices. Le chef est intrépide, son autorité est la conquête de son courage, ses armes sont dans ses mains : mais il est superstitieux, et l'homme

aux passions brutales , l'homme des violences matérielles frissonne comme un faible enfant devant les ombres fantastiques qu'évoque la superstition dans sa grossière intelligence.

Au milieu d'une traînée de feu et de fumée brisée par les obstacles , les empoisonneurs , leur guide en tête , parcourent la forêt. A les voir ainsi enveloppés de ténèbres que la lumière de leurs flambeaux fend comme un éclair , à voir leurs rapides et brusques évolutions dans les inextricables embarras de la végétation , et surtout l'étrange aspect de leur conducteur , on eût dit les corps de hideux salamandres nageant dans un fleuve de feu.

Un long hurlement salue leur arrivée. De part et d'autre on échange des paroles et des signes d'amitié. Mais la défiance, comme une sentinelle rapprochée de l'ennemi, veille dans tous les yeux. Les marrons armés et plus nombreux tremblent devant le pouvoir invisible de ces sorciers qui , habitués à de sourdes et lâches menées , redoutent la violence de leurs hôtes.

Bala se préparait à haranguer les nouveaux venus , quand un cri aigu perçant toutes les oreilles fait tressaillir les marrons , les empoisonneurs et Bala lui-même. Leurs regards inquiets se rencontrent, s'interrogent, et puis ils fouillent avec effroi les ténèbres et les percées fuyantes où se perd un reflet de lumière. Il y a un instant de terreur , de celle qui frappe les méchants jusqu'au fond de l'âme, quand, machinant le crime, la chute d'une feuille, le craquement d'une branche sèche ou la voix des oiseaux de la nuit troublent leurs poltronnes consciences. Glacé d'horreur, chacun cherche la cause de ce bruit sinistre ; chacun tout bas marmotte quelques paroles. Enfin Bois-Piquant balbutie en tremblant que c'est une plainte de l'esprit du marron qui a roulé dans la cascade. Bala seul , recouvrant son audace, étend le bras pour saisir ses armes ; mais Soubaina, toujours assise et berçant son enfant, touche la main du chef, et sans crainte lui indique Iviane.

Cette vieille , engourdie par les fatigues du

voyage , dormait auprès du brasier. En ce moment elle luttait contre un rêve pénible. Tantôt son corps immobile et sa face muette lui donnaient l'aspect d'un cadavre ; tantôt de subites convulsions imprimaient à ses membres un douloureux frémissement. Ses lèvres se tordaient sous l'effort d'un rire amer et bruyant , et dans sa poitrine caverneuse grondaient quelques mots inintelligibles. Parfois ses yeux rougis par le reflet de la flamme , s'ouvraient singulièrement agrandis ; ils semblaient darder un regard d'intelligence dans l'abîme infernal. Suivant les marrons, ses paroles et son ricanement formaient le mystérieux langage qu'elle adressait aux démons présens mais invisibles. Pour ces naïves imaginations , d'autres paroles , d'autres rires répondaient du fond des bois , du cœur des arbres et des entrailles de la terre. Elles croyaient voir glisser les ombres et entendre le frolement de vêtemens traînant sur le feuillage. Auparavant , séparés par la défiance qu'inspire le crime même entre criminels, ces hommes se sentaient enchai-

nés par le lien d'une terreur commune. Debout au milieu de ce groupe, Bala, obsédé de superstitions, épiait les mouvemens de sa mère.

Agitée de transports frénétiques, Iviane appelait son fils : « *Bala! Bala!* criait-elle, *malheur* » dessus tête à vous... *Estève! Bala debout devant* » vous... » et le reste de ses paroles résonnait dans sa gorge comme l'eau qui y est refoulée. A ces cris le chef trébuchait comme un homme qui cède à un choc violent : son regard fauve se voilait, une main toute puissante imprimait la terreur sur son front, et semblait enchaîner tout son être à la pensée de la vieille. Bala avait pâli. (1)

Exalté par l'idée de quelque danger imminent, et en même temps frappé d'une horreur surnaturelle, il promenait ses regards défiants sur les empoisonneurs et sur Iviane, qui, soudain, se leva en hurlant : « *Bala! Bala! sauvez-moi, sau-*

(1) La peau du nègre s'éclaircit sous l'influence d'une violente émotion.

» *vez Iviane.* » Ses yeux étaient fermés , sa face frémissait sous le souffle de ses visions et ses bras cherchaient un refuge en battant les airs.

A cet affreux spectacle , Bala , hors de lui-même, saisit son fusil, fait entendre un sourd rugissement et roule des yeux féroces autour de lui, comme si ses ennemis mortels, les planteurs, étaient là, le cernant de tous côtés. Les marrons et leurs compagnons grelottent de terreur ; la peur , ce froid glacial de l'âme , a paralysé leur énergie. Bois-Piquant, accroupi, prie le *bon Dieu*. Adonis, semblable à une ombre grimacière, répète tous les gestes de son chef, en y ajoutant ses bizarres contorsions. Soubaina , seule est calme comme l'innocence. Mais bientôt Iviane retombe sur sa couche de feuillages. Au bruit de sa chute, Bala et toute sa bande demeurent immobile. La vieille endormie ressemble à un corps de marbre sculpté sur un tombeau, et les groupes pétrifiés autour d'elle aux statues funèbres qui décorent le mausolée.

Après quelques instans de stupeur , Bala bondit

comme s'il voulait secouer ses récentes émotions, et commanda aux marrons de préparer le festin. Les mets en étaient aussi étranges que les convives. On voyait d'énormes lézards verts de trois pieds de long, dont la chair exquisite est très-recherchée des gourmets coloniaux ; de grosses grenouilles, des perroquets, des crabes de rivière, et des racines telles que l'igname, la cassave et le fruit du bananier. Le piment le plus brûlant assaisonnait toutes les sauces. Ils avaient pour boisson l'eau cristalline du torrent et le tafia, ce nectar des Antilles. Ces noirs cuisiniers, s'agitant devant le vaste brasier, grillant au bout de coutelas leurs mets hideux, ressemblaient moins à des hommes qu'à des démons qui tourmentent les damnés dans les flammes de l'enfer.

Durant ces préparatifs, Bala avait repris sa place d'honneur et son attitude d'autorité. Adonis, debout à ses côtés, faisait le récit de son expédition, que le chef interrompit pour demander si les blancs savaient où Bala avait bâti son *ajoupa*.

« *Blancs dormir tranquilles,* » répondit le mar-

ron en étendant son bras tord dans la direction des habitations.

A ces mots Bala sourit amèrement, puis jetant son fusil en l'air et le faisant tourner plusieurs fois sur lui-même, il le réssaisit dans sa chute.

« *Fusil à vous crier trop fort,* » dit avec ironie un des empoisonneurs, qui avait deviné la pensée du chef dans ce mouvement ; et il ajouta dans son langage figuré que , pour un blanc que cette arme pouvait tuer , elle en réveillait cinq. En parlant il montrait successivement le pouce et tous les doigts de la main. Mais les empoisonneurs , continua-t-il , étaient plus habiles , les blancs ne savaient jamais quand ils venaient.

Bala se retourna vivement vers son contradicteur et leurs yeux se heurtèrent. Dans les uns étincelaient la férocité et l'orgueil d'un despote sauvage, irrité d'une censure ; dans les autres un orgueil égal se cachait à peine sous le voile d'une profonde dissimulation. Les yeux de Bala dardaient la mort, mais une mort violente ; ils étaient teints de sang. Ceux de l'empoisonneur , ternes

et sans vie, ressemblaient aux yeux d'un cadavre ; il ne menaçaient pas , c'eût été exciter la défiance. Le chef , de son air dédaigneux , s'efforçait de frapper cette âme de marbre , mais il ne pouvait en faire jaillir une étincelle. L'empoisonneur impassible lui laissait mesurer dans son calme même toute la puissance de ses moyens. Enfin Bala ne pouvant plus longtemps comprimer sa fougue , et sentant le besoin de sortir de cette situation désavantageuse , demanda à l'empoisonneur , d'un ton glorieux , s'il connaissait un autre nègre qui sût , comme lui , surprendre les blancs , incendier une plantation et regarder sans peur la gueule d'un fusil.

A ces mots , un murmure improbateur se fait entendre ; Bala d'un coup-d'œil distingue les mécontents , se lève devant Bois-Piquant et , avec une rage concentrée , lui dit qu'il est un lâche , qui avait eu peur de porter Iviane à travers le torrent débordé.

« Aïe ! Aïe ! bien dit , » s'écrient les marrons qui , aussitôt , font pleuvoir leurs railleries sur

Bois-Piquant. Ensuite , s'élançant vers Adonis, le chef assène sur ses épaules osseuses un vigoureux coup de bambou qui lui arrache des hurlemens semblables aux aboiemens d'un chien ; mais tout en châtiant les coupables, Bala suit toujours de ses yeux ardents son redoutable adversaire, dans la crainte qu'il ne lui jette un *piaille*. Enfin , ne pouvant dompter sa fureur, le chef arme son fusil. A ce mouvement hostile l'empoisonneur épouvanté se précipite sur l'enfant qui dort sur le sein de Soubaina, et, le saisissant par une jambe, il le suspend sur le brasier. Aussitôt Bala couche en joue le monstre ; Soubaina pousse un cri déchirant et se jette aux pieds de l'empoisonneur , en lui demandant avec délire son enfant , qui remplit l'air de ses vagissemens. A ses supplications , Soubaina mêle le nom d'Iviane et l'appelle au secours de son fils.

Déjà les aboiemens d'Adonis avaient arraché la vieille de sa torpeur ; la voix de Soubaina achève de la réveiller. Elle remue et se redresse ; éclairée par la lumière rougeâtre, elle ressemble

à un reptile hideux, engourdi par la gelée, et que le soleil de printemps échauffe et vivifie. Toute la bande et Bala lui-même ne peuvent la regarder sans horreur. Elle voit la situation de ses enfans; sa tête de caïman se balance un instant et elle se lève lentement sans quitter ses plantes vénéneuses. Soudain, d'un bond, elle se trouve entre les deux adversaires. Ses membres frémissent, ses yeux jaunes et sa large bouche s'ouvrent et se ferment successivement. L'impression superstitieuse produite par son cauchemar, son aspect effrayant, les récits exagérés de Bois-Piquant, le motif de la réunion, le caractère du lieu et ses mystérieuses ténèbres, la présence certaine de l'esprit du mal, tout concourt à grandir la vieille dans ces faibles et vives imaginations.

Bala lui montre l'empoisonneur qui, rassuré par son innocent ôtage, demeure impassible.

« *Moi avoir deviné,* » lui répondit-elle, en épiant les gestes de la troupe infernale.

Les marrons en suspens attendent quelques effets merveilleux de l'art d'Iviane et de son ta-

citurne antagoniste. Mais la vieille, voulant sauver l'enfant d'une mort inévitable, ajourne sa vengeance. Faisant signe à Bala d'abaisser son fusil et à l'empoisonneur de remettre l'enfant à sa mère, elle dit que les blancs se réjouiraient trop si les premiers noirs de l'île en savoir et en courage se déchiraient comme des chiens. De bruyantes acclamations, qui ébranlent les sombres voûtes de verdure, répondent à ces généreuses paroles. Le chef se rend, et Soubaina, délirant de bonheur, enlève son nourrisson aux flammes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

705

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

I.	Le Collège	11
II.	Révélation	23
III.	14 Juillet 1790	29
IV.	L'Habitation.	59
V.	L'Ouragan.	81
VI.	L'Entrevue	105
VII.	Créole de pure race	127
VIII.	La Réunion	147
IX.	Le Signe	165
X.	Terreur. Espérance	179
XI.	Le Cartel	193
XII.	Visite aux Ruines.	201
XIII.	L'Aveu.	215
XIV.	L'Ile des Solitudes.	231
XV.	Une Découverte	249
XVI.	La Geôle	261
XVII.	Le Chef des Marrons.	277
XVIII.	Les Forêts.	287
XIX.	Le Pont périlleux.	309
XX.	Conciliabule de Marrons et d'Empoi- sonneurs.	321

ERRATA.

Le foliotage de 52 à 49 étant faux, il faut lire 53 et suivans, jusqu'à 48.

si jeune et si jolie,

ROSINSKI.

de mieux en mieux, folle par amour
compagnon... je ne pouvais trouver cela qu'ici.

BERTHE.

Elle a besoin.

ROSINSKI.

De consolations... c'est naturel, et je veux... j'ai toujours
été très-fort pour les consolations.

BERTHE.

Les secours de la médecine n'ont pu jusqu'à ce jour adoucir
sa cruelle situation.

ROSINSKI.

Je le crois bien... les peines du cœur... est-ce que les
médecins connaissent cela?... je prétends lui rendre la raison
moi... quel plaisir... quel bonheur de pouvoir me dire :

Rosinski, Emma te doit l'oubli de ses maux, les charmes de
son existence...

BERTHE.

Ah! si vous faisiez un tel miracle, croyez que ma recon-
naissance...

ROSINSKI, *réfléchissant.*

Je suis sûr de la guérison... j'ai un médecin très-habile...
je vais le rendre; mais il faudrait dépayser la malade, la
mener dans un autre lieu; par exemple... au château.

BERTHE, *hésitant.*

A votre château :

ROSINSKI.

Où, à mon château... Cela peut d'autant mieux s'ar-
ranger, qu'après la noce, je retourne à Varsovie... ainsi
vous serez seules... libres... entièrement libres... vos moi-
ndres desirs seront satisfaits... votre charmante Emma pourra
y jour de cette tranquillité si nécessaire à sa position...

BERTHE.

Elle ne peut recevoir.

ROSINSKI.

Je... la consigne.

BERTHE.

une pourrait lui causer un accès. La voila. (*Jet. Ex-
cusez-moi, la montagne, conduite par Polska.*)

ROSINSKI.

... comparant...

SOUS PRESSE :

- SCÈNES DE MER. **DEUX LIONS POUR UNE FEMME**, par *Edouard Corbière*. 2 vol. in-8, orné de gravures.
- DEUX MODISTES**, par l'auteur de *la Prima Donna et le Garçon Boucher* et du *Lit de Camp*. 1 vol. in-8.
- UN NOUVEAU ROMAN**, par *Auguste Luchet*, auteur de *Thadéus le ressuscité*. 2 vol. in-8, ornés de vignettes.
- CARL SAND**, par *Alphonse Brot*, 2 vol. in-8.
- CHRONIQUES MARITIMES SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE**, d'après les documens authentiques et les rapports officiels de l'époque, par *Jules-Lecomte* (de Boulogne). 2 vol. in-8, avec figures par *Gudin et Garneray*.
- PROVERBES ANECDOTIQUES**, par *Stéphen Arnould*, 1 vol. in-8.
- MES HEURES DE QUART**, par *Jules-Lecomte*, officier de marine.

EN VENTE:

PAR ALPHONSE BROT.

- JANE GREY**, ÉPISODE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. 2 vol. in-8°, épuisé. — 2^e édit. 4 vol. in-12... 12 fr.
- AINSI SOIT-IL**, HISTOIRE DU CŒUR. 1 vol. in-8, orné d'une figure, par *Forest*. Prix : 7 fr. 50 c.
- ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT**. — Tome 2^e. UN COIN DU SALON. 1 vol. in-8, vignet. et eaux-fort. Pr. : 7 fr. 50 c.
- LE MÊME. — Tome 1^{er}. DEVANT LA CHEMINÉE, par *E.-M. de St-Hilaire*, auteur des *Mémoires d'un Page*. Prix : 7 fr. Ces deux volumes ne se vendent pas séparément.
- QUELQUES DESTINÉES**, par *M^{me} Virginie de Cointet*. 1 vol. in-8, avec six lithographies. Prix : 7 fr. 50 c.
- MALFILATRE**, HISTOIRE DU DERNIER SIÈCLE, par *Amédée de Bast*. 2 vol. in-8.. Prix : 15 fr.
- LES TRUANDS**, HISTOIRE DU RÉGNE DE PHILIPPE-LÉ-BEL, par *V. Lottin de Laval*. 1 vol. in-8, orné d'une belle vignette (épuisé). — 2^e édit. 3 in-12, vignettes. Prix : 9 fr.
- PAUVRE FILLE!** ROMAN FATALISTE, par *Victor Lesfloch*. 1 vol. in-8; avec vignette de *Dévéria*. Prix : 7 fr. 50 c.